



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

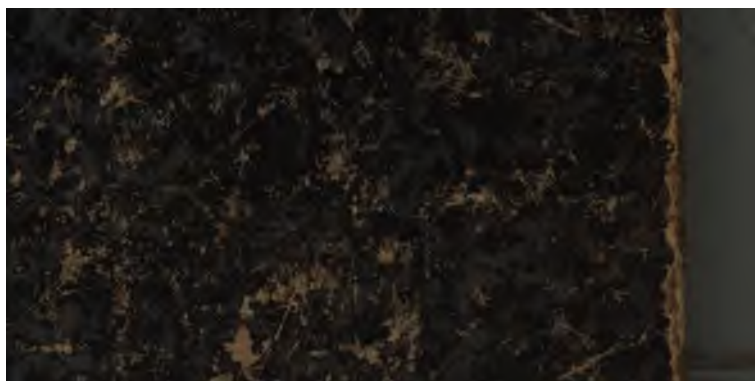
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

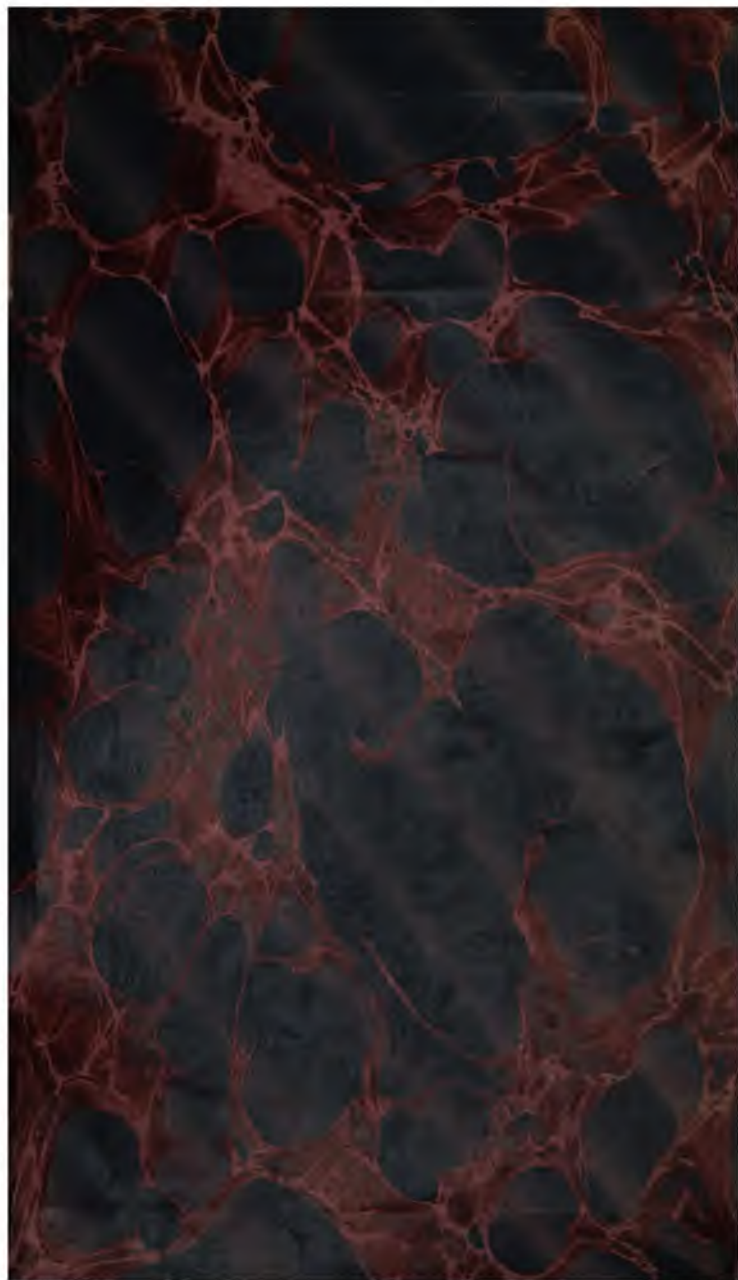
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

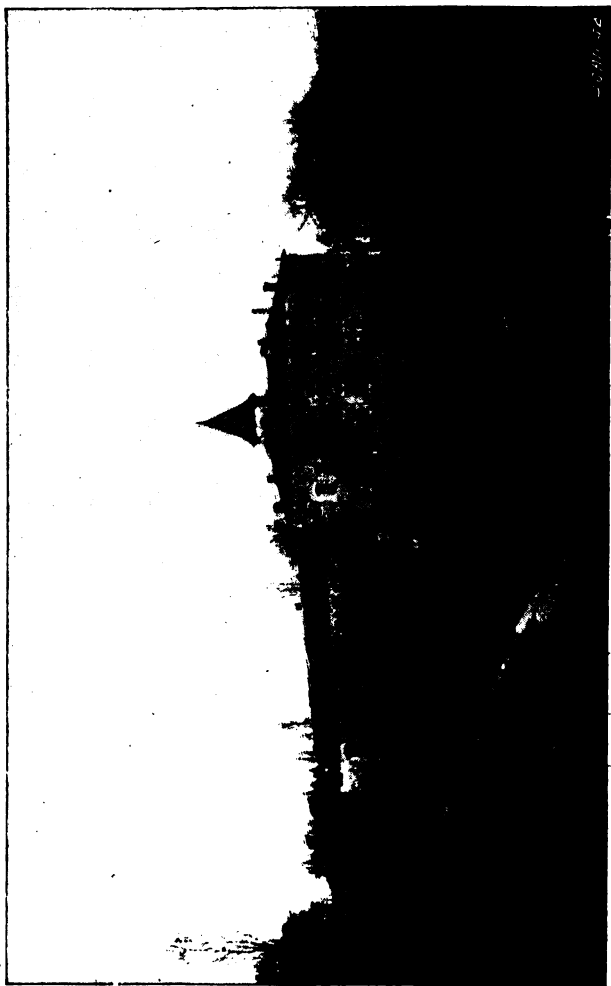


~~NS. 109 E. 29~~



H/W 9777 A.1





*Le Cayla, habitation d'Eugénie de Guérin*

*avec l'abbé L.*

MISSION

D'EUGÉNIE DE GUÉRIN

OU

L'APOSTOLAT D'UNE SOEUR

PAR

M. L'ABBÉ L. PAUTHE

CHAPELAIN, CHANOINE HONORAIRE

ANCIEN AUMONIER DE L'ÉCOLE DE SORÈZE

Oh ! que c'est un doux nom et plein  
de dilection que le nom d'un frère.

O frères ! frères ! nous vous aimons  
tant. Si vous le saviez, si vous com-  
preniez ce que nous coûte votre bon-  
heur, de quels sacrifices on le payerait !  
O mon Dieu ! qu'ils le comprennent et  
qu'ils n'exposent pas si facilement leur  
chère santé et leur chère âme.

*(Journal d'Eugénie.)*

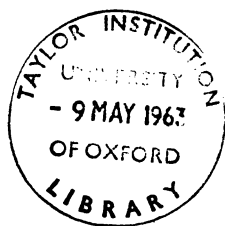
---

TOULOUSE

ÉDOUARD PRIVAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES TOURNEURS, 45

—  
1873



2

1

A MONSEIGNEUR LYONNET

ARCHEVÊQUE D'ALBI

*MONSEIGNEUR,*

*Je n'oserais vous dédier ce livre si je ne savais  
combien ce qui touche au monde des âmes vous  
intéresse.*

*Mademoiselle de Guérin est née, a vécu, est morte  
dans votre diocèse. Il me semble qu'en écrivant sur*



*les vertus de cette belle âme j'appelle l'attention de votre cœur sur un sujet qui mérite une part de vos prédilections.*

*Modèle achevé de la sœur chrétienne, Eugénie , quoiqu'elle repose depuis plus de vingt ans au fond de la tombe d'Andillac, vit dans la mémoire des contemporains et se montre immortelle, dès ici-bas , sous l'égide d'une perfection qui commande le respect, la sympathie, l'admiration même.*

*C'est à la lecture de ses œuvres, où j'ai trouvé l'amour fraternel à l'état de sentiment dominant, que m'est venu le désir de proposer Mademoiselle de Guérin en exemple : il est si facile à une sœur de travailler efficacement au bien et au salut d'un frère.*

*De plus, j'ai cru, Monseigneur, le moment opportun pour la glorification de cet apostolat, alors qu'on a tant à déplorer dans notre malheureux pays l'abandon et la perte des sentiments qui font seuls la vie de famille.*

*Aussi, confiant en votre cœur d'évêque, j'ose implorer vos bénédictions ; c'en serait assez , si je les obte-*

1

*nais, pour que je fusse heureux d'avoir entrepris ce travail, sans une plus chère ambition que le plaisir d'avoir pu vous être agréable.*

*J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,*

*Monseigneur,*

*De Votre Grandeur*

*Le très-humble et dévoué serviteur,*

L. PAUTHE,

Curé chapelain.

*Viviers-lès-Montagnes, le 1<sup>er</sup> janvier 1872.*

MON CHER CURÉ,

A quoi avez-vous pensé de me dédier les belles et gracieuses pages que vous ont inspirées les œuvres de M<sup>lle</sup> Eugénie de Guérin?

Ce n'est pas que je m'en plaigne; loin de là, j'aime beaucoup les lettres, le journal et les autres écrits de cette pieuse et délicieuse demoiselle.

Mais peut-être un autre nom à la place du mien aurait-il mieux recommandé votre publication à la foule des admirateurs de M<sup>lle</sup> de Guérin.

Quoi qu'il en soit, j'ai lu avec plaisir tout ce que vous avez écrit à ce sujet; vous avez très-bien fait ressortir le caractère de tous les personnages que vous avez mis en scène; aucun fait important n'a été oublié dans votre charmant narré.

C'est une sorte de galerie où chacun de vos personnages, M<sup>lle</sup> Eugénie et son frère Maurice en tête, a son rôle; ils ne se confondent pas, ils ne se neutralisent pas, il se complètent les uns par les autres.

Je ne doute pas que votre ouvrage, sans ajouter à l'intérêt que l'on trouve dans les œuvres de M<sup>lle</sup> de Guérin, ne les fasse rechercher et goûter davantage.

Dans cette persuasion, je vous réitère, avec mes félicitations, la nouvelle assurance de mon entier dévouement.

‡ JEAN-PAUL, *archevêque d'Albi*.

Albi, le 5 décembre 1872

MONSIEUR ET CHER CURÉ,

J'ai voulu, avant de vous remercier, lire attentivement votre très-pieux ouvrage : la *Mission d'Eugénie de Guérin* ; j'en ai fait, dans ces derniers temps, ma lecture spirituelle et avec profit.

Puisse votre travail inspirer aux sœurs un si doux et si puissant apostolat ; puissent toutes les femmes, animées par le cœur, apprendre de là que le plus beau sceptre qu'elles doivent porter au foyer de la famille est le sceptre de la religion.

Je vous offre, cher Curé, mes félicitations pour votre livre, et vous donne l'assurance de mon affectueux dévouement.

† FRANÇOIS, *évêque de Montpellier.*

Montpellier, le 4 janvier 1873.

---

MON BIEN CHER AMI,

Il m'est impossible de différer l'expression de ma gratitude.

Je vous remercie de votre envoi, et j'ai hâte de vous dire que j'ai trouvé dans les pages déjà parcourues une fraîcheur de sentiment et une poésie de langage bien dignes de la jeune et sainte fille dont vous préconisez la mission.

Je crois que la publication de votre travail fera du bien, et n'est-ce pas aujourd'hui le plus bel éloge d'un livre? Je vous félicite d'utiliser ainsi les loisirs que vous laisse votre ministère.

Recevez, mon bien cher ami, avec mes bénédictions, l'assurance de mon affectueux dévouement.

† JUSTIN, *évêque de Grenoble.*

Grenoble, 7 décembre 1872.

---

CHER CHANOINE,

Votre livre pourrait contribuer à rétablir l'esprit de famille, hélas ! presque entièrement perdu dans notre malheureuse France. A mon point de vue, la perte de cet esprit est la cause en partie de notre triste situation ; elle est une calamité morale incontestable.

Que Dieu vous récompense de cet important service rendu à l'état social. Vos amis y applaudissent.

Recevez, cher Monsieur le Curé, l'assurance de mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

† ÉTIENNE-ÉMILE, *évêque de Perpignan.*

Perpignan, 1<sup>er</sup> décembre 1872.

---

## ERRATA

- Page 66, ligne 1<sup>re</sup>, au lieu de *ces* deux frères, lisez ses deux frères.  
— 104, note 1, au lieu de *Reliquæ*, lisez *Reliquiæ*.  
— 164, ligne 17, au lieu de *que* prouvent, lisez qui prouvent.  
— 165, ligne 20, au lieu de Britannicus, lisez Sertorius.  
— 187, ligne 19, au lieu de *ce* soutenant, lisez en soutenant.  
— 207, ligne 23, au lieu de *se passaient*, lisez se préparaient.  
— 209, ligne 4, au lieu de 1836, lisez 1837.  
— 281, ligne 1<sup>re</sup>, rétablir ainsi : ..... que *de* ce que j'avais vu.....  
— 308, ligne 1<sup>re</sup>, rétablir *au* foyer.  
— 325, à la Table : Sommaire du Chap. VII, page 189 et non 206.

**MADemoiselle Eugénie de Guérin**





## INTRODUCTION

---

Une vie comme celle dont je veux essayer de faire le récit est une éloquente prédication. C'est l'histoire de l'un des apostolats les plus doux, les plus persuasifs et les plus forts à l'aide desquels Dieu sauve la famille et le monde par l'influence de la femme chrétienne. Une vie si intime, si riche, si attachée au foyer, si vouée au bien s'offre à tout regard attentif avec le rayonnement des vertus d'un autre âge. C'est une de ces existences comme on en trouve dans l'histoire des femmes illustres et pieuses du dix-septième siècle, avec la différence qu'elle est pure de tout jansénisme : mélange harmonieusement composé de grâce, de dévouement, de piété, dont la douceur saisit les natures

déliçates et dont la beauté révèle toutes les forces, j'allais dire la toute-puissance que possède une sœur pour le salut de l'âme de son frère.

Lorsqu'on a lu le journal de Mademoiselle de Guérin, ce miroir où se reflète si fidèlement la physionomie de la sœur de Maurice, on a reconnu dans les traits de cette jeune fille, se consacrant avec tant d'amour à la formation de son frère, le type le plus beau du dévouement fraternel et l'on a assisté à son triomphe dans ce qu'il a de plus consolant et de plus sublime.

En 1805, époque où naissait Eugénie, la France se relevait de ses ruines, le Dieu qui a fait les nations guérissables secondait visiblement la reconstitution de notre malheureux pays, le ciel qui ne nous a jamais refusé des grands hommes nous avait rendu des saints. La raison et la foi, Dieu et l'homme avaient leur part dans l'œuvre de notre restauration. La philosophie revenait par l'enseignement des de Maistre et des de Bonald à l'autorité tutélaire des vrais principes, aux saines traditions des écoles catholiques qu'avait reniées

le scepticisme du dix-huitième siècle. La littérature, bannie plus cruellement par la Terreur que ne le fut la poésie dans les Républiques anciennes, rentrait de l'exil avec M. de Châteaubriand, toute parée des fleurs des forêts américaines, et elle célébrait d'une voix libre, mais émue, les beautés de la religion et les malheurs de la patrie. Notre gloire militaire, si tristement voilée de nos jours, étonnait de nouveau le monde, nos armées semblaient avoir fait pacte avec la victoire, elles étaient conduites par un jeune capitaine intelligent et fier, comme le génie de la France guerrière, par Napoléon I<sup>er</sup> qui, frappé d'un rayon de l'auréole de saint Louis, venait de rétablir le Christ sur nos autels. Alors le vainqueur d'Italie commençait à jeter les fondements de cet empire renouvelé de Charlemagne dont il voulut, comme le géant du moyen âge, recevoir le sceptre de la main d'un Pape. L'Eglise de France avec les débris de son clergé échappé au martyre ouvrait les séminaires, l'abbé Émery, le pieux et savant Sulpicien, et les évêques épargnés par l'échafaud présidaient à cette œuvre de rénovation religieuse. La no-

blesse enfin qui avait dû s'enfuir devant les crimes de la Révolution revenait de l'étranger, moins imbuë de ses vieux préjugés et toute prête, éclairée qu'elle était par ses malheurs, à donner à ses fils une éducation plus française.

Telle était l'heure féconde où naissait, dans une des provinces du Midi de notre France, l'humble fille qui devait mener, quarante années durant, la vie modeste d'une chrétienne inconnue, et qui néanmoins par une célébrité posthume devait toucher au cœur un si grand nombre de ses contemporains. Mademoiselle de Guérin est une de ces douces figures qui s'imposent à l'admiration des âges et qui triomphent même de l'indifférence de leur propre génération. Le nom d'Eugénie, si sympathique à notre siècle, sera encore plus connu et plus aimé dans l'avenir parce que celle qui le porta sut l'entourer de l'auréole de toutes les grandeurs durables. Morte depuis bientôt vingt-cinq ans, Mademoiselle de Guérin est demeurée dans la mémoire des âmes, et la mémoire des âmes mieux que le livre d'or de Venise est le livre de l'immortalité. Ange du foyer, Eugénie se consacra au culte de la piété.

filiale et de l'amour fraternel avec un entier dévouement (un écrivain anglais la surnomme l'Antigone chrétienne); catholique fervente, elle pratiqua avec héroïsme toutes les vertus réservées aux âmes saintes; génie rare, elle s'épanouit et rayonna à la chaleur de la famille, de la nature et de la religion : caractère souverainement idéal, en un mot, qui éleva son vol sur les ailes de l'amour et de la foi vers les hauteurs divines où les sentiments de la terre sont assez épurés pour s'unir et se fondre avec les sentiments des cieux.

Mais il est dans la physionomie de Mademoiselle de Guérin un trait caractéristique qui dessine toute sa vie et qui est comme la marque de noblesse de sa grande âme, je veux parler de son amour pour son frère. Qu'on nous permette donc ici quelques mots sur la nature et la puissance de l'amour fraternel.

On l'ignore trop aujourd'hui au sein de nos sociétés irréligieuses, le plus profond des sentiments et le plus apte aux grandes choses est l'amour qui naît et qui s'exerce dans la pureté du cœur humain. Fondée sur la religion, la famille est le milieu sûr entre tous où se déve-

loppe saintement le besoin d'aimer; car la présence d'un père et d'une mère tenant au foyer la place de Dieu consacre les affections du toit domestique en les sauvegardant. Aussi la famille, ce haut lieu de la terre dont les sommets sacrés communiquent avec le ciel, forme, entretient et ravive aux rayons de ses feux l'amour de tous les cœurs honnêtes. L'Évangile donne pour mission à la famille de produire des cœurs aimants et purs à l'égal du cœur des saints, à l'égal même du cœur si idéalement tendre et parfait de l'Homme-Dieu. Pour cela la famille doit être fidèle aux plans providentiels. Son existence réglée par Dieu étant un mélange d'union indissoluble, d'honnêteté incorruptible, de tendresse infatigable doit faire dire de ses membres ce que l'on disait des premiers chrétiens : Voyez comme ils s'aiment.... ils n'ont qu'un cœur et qu'une âme. Là seulement, dans la famille constituée selon l'ordre-évangélique, est la fournaise ardente où se coule et se trempe, au triple brasier du cœur de Dieu, du cœur d'un père et du cœur d'une mère, l'homme vraiment homme, l'homme qu'il faut aujourd'hui sur-

tout à notre pays pour se relever de tous ses abaissements : le Catholique et le Français.

Mais saluons l'une après l'autre, en les bénissant toutes, les affections qui se groupent au foyer chrétien. Sous le sceptre aimable et respecté du père et de la mère naissent et s'épanouissent, comme autant de fleurs tombées du ciel, la douce piété filiale et l'innocente tendresse fraternelle. Dans le divin tissu de tous ces liens précieux qui passent du père et de la mère aux enfants et qui des enfants remontent au père et à la mère, il y a tant de vertu et de dévouement, tant de pureté et de sainteté, tant de tendresse et d'amour ! Or, entre tous ces nœuds formés par la main divine, il en est un dont nous avons à étudier spécialement les caractères, il se nomme l'amour fraternel.

Qui ne le sait ? l'amour fraternel est un lien moins adhérent au cœur que l'amour paternel et que l'amour filial, mais il est en retour un lien plus libre que les deux autres, quoique cependant non moins sacré. S'il ne renferme ni l'autorité du supérieur, ni la soumission de l'inférieur, il proclame l'égalité des cœurs qu'il



unit, les déclare de même condition, leur attribue pour commun patrimoine même nom, même sang, - même droit, même honneur, même amour, même religion, leur donne enfin l'essor de cette égalité que la sagesse ancienne reconnaissait indispensable en quelque sorte à toute amitié profonde : *amicitia pares invenit aut facit*. Heureuses les familles où le cœur des pères et des mères déverse sur la tête des filles et des fils une abondance d'amour exempte de toute excessive prédilection !

L'amour fraternel chez les âmes vertueuses est une amitié aussi idéale et parfaite qu'elle est naturelle et suave.

Un frère est un ami donné par la nature, a dit Legouvé dans un de ses drames (1). Pour saisir et fixer quelques-unes des belles nuances de ce sentiment, nous affirmons qu'il faut comprendre surtout l'intimité qu'il y a entre le frère et la sœur. Mais parler sur cette matière, c'est entrer à pleines voiles dans le domaine des choses du cœur, et il est bon de rappeler ici, avec la voix autorisée des grands

(1) *Abel et Caïn*.

hommes, ce que c'est qu'aimer. — Aimer, a écrit Leibnitz, c'est mettre sa félicité dans la félicité d'un autre. — Aimer, a prêché le Père Lacordaire (1), c'est s'immoler, c'est estimer la vie de celui que l'on aime plus que deux mille fois la sienne, c'est préférer tout, les tortures, la mort, plutôt que de blesser dans le fond du cœur celui qu'on aime. — Eh bien ! quand il s'agit des rapports intimes de famille dont nous voulons parler, nous n'hésitons pas à attribuer à la tendresse fraternelle un pareil dévouement, et en face de ces justes définitions, tout en faisant au frère une belle part d'amour, nous assignons le plus beau rôle à la sœur, dont le nom seul est pour nous le plus haut synonyme de sensibilité, de générosité, de sacrifice. Car, comme l'observe judicieusement M. Saint-Marc-Girardin dans ses études littéraires : chez une sœur l'amour fraternel a quelque chose de tendre et de doux qui nous le fait mieux sentir (2).

En effet, tandis que le frère apporte dans

(1) Conférences de Notre-Dame.

(2) *Cours de littérature dramatique.*

ces relations touchantes la raison et la force, la sœur y répand toutes les délicatesses du cœur jointes à toutes les grâces de son sexe. Par l'ascendant de sa vertu et de sa bonté, la sœur s'empare de l'âme du frère, et comme sa main verse le baume sur les plus vives blessures, elle se fait dans le cœur fraternel une place que le temps ne détruit jamais. En retour de ses caresses et de ses bienfaits, elle est choisie pour confidente et conseillère, et lorsqu'elle aperçoit le jeune infortuné battu par l'orage des passions, elle tient en réserve des prières et des larmes auxquelles il ne résiste pas, et elle ramène triomphante le prodigue à la maison paternelle et le pécheur à la foi de son berceau. Non, l'homme ne saurait méconnaître ni tant de grâce ni tant d'amour, et à moins qu'il ne soit dénaturé, le frère honore dans la sœur, en se laissant conduire et sauver par elle, l'empire des vertus de la femme chrétienne.

Quant à cette puissance de nos sœurs qui a le cœur pour apôtre et pour génie, l'Evangile en a fait une mission sacrée, un apostolat. — C'est un apprentissage, a écrit M. de

Margerie, dans son beau livre sur la famille. Peut-être faudra-t-il un jour disputer au mal l'âme d'un époux ou d'un fils? Peut-être faudra-t-il les attendre bien longtemps et les ramener de bien loin? Mais on peut penser quelles chances de succès offrira cette guerre sainte aux femmes qui n'en seront pas alors à leur première croisade, à la mère, à l'épouse qui à l'heure des ivresses mondaines et des pensées frivoles auront déjà travaillé et prié pour un frère. — Telle est la puissance de l'affection d'une sœur, et si elle nous paraît capable de semblables prodiges, c'est que le christianisme l'a enrichie d'une force toute divine.

Après dix-neuf siècles d'existence, la famille chrétienne sait ce qu'a fait l'Évangile pour donner à l'amour fraternel l'investiture d'un tel pouvoir. L'Évangile a fondé l'amour des frères et des sœurs, comme tout amour véritable, sur la beauté de l'âme. — Jésus-Christ a aimé les âmes, dit le Père Lacordaire (1), et il nous a transmis cet amour qui est le fond même du

(1) *Vie de sainte Marie-Madeleine.*

Christianisme. Aucun chrétien véritable, aucun chrétien vivant ne peut être sans une parcelle de cet amour qui circule dans nos veines comme le sang du Christ. Dès que nous aimons, que ce soit dans la jeunesse et dans l'âge mûr, comme père ou comme époux, comme fils ou comme ami, nous voulons sauver l'âme que nous aimons, c'est-à-dire lui donner la vérité dans la foi, la vertu dans la grâce, la paix dans la rédemption, Dieu enfin, Dieu connu, Dieu aimé, Dieu servi. — Ce ferment divin porté par le Christ dans la famille et dans l'amitié, produit chaque jour au sein des races chrétiennes des actes de tendresse et de vertu que l'antiquité ne soupçonnait pas : la vue de la beauté de l'âme révélée par l'Evangile communiquant au cœur de l'homme un amour et une pureté qui le font vivre de la vie des Anges. C'est que nulle beauté n'approche de la beauté de l'âme, et le mot de sainte Thérèse (1) est parfaitement vrai : Lorsqu'on a vu la beauté d'une âme, on ne peut plus rien regarder. — La beauté de l'âme, c'est l'ombre de

(1) *Lettres de la sainte.*

la beauté divine, mieux encore son image, sa ressemblance. D'où il suit que l'amour fraternel procédant comme tout amour chrétien de cette haute inspiration, doit prendre place au rang des plus nobles, des plus saints des amours. Alors on aime sincèrement malgré l'égoïsme, on aime purement en dépit de la fragilité, on aime éternellement nonobstant la mort. Ainsi conçu, l'amour fraternel est une des plus vives étincelles du feu sacré qui s'allume et se vivifie à la flamme de l'Esprit saint, au cœur même de Dieu. Ah ! les hommes touchés par la grâce du Christ comprennent que la vue des beautés de l'âme puisse captiver les cœurs, transfigurer les corps et marquer les fronts du signe d'une immatérielle beauté ; ils comprennent qu'en face de la révélation des attraits intérieurs de l'âme, le génie, dans les arts, puisse idéaliser les visages les plus vulgaires ; ils comprennent le mot de Léopold Robert expliquant les compositions les plus admirables sorties de ses pinceaux : Je me suis souvenu de mon catéchisme, Dieu a fait l'homme à son image et à sa ressemblance, et pour l'artiste qui en est convaincu la vie n'of-

fre rien de petit (1). — Ainsi la beauté de l'âme qui dans l'amour chrétien doit avant tout subjuguer le cœur de l'homme, est la première base de l'amour fraternel.

De plus, la nature s'unit à la grâce pour assurer à la tendresse fraternelle un empire incontesté. D'après le cours naturel des choses, tandis que notre père et notre mère, en nous précédant dans la vie, sont soumis à la dure nécessité de nous devancer dans la mort, les frères et les sœurs qui reçoivent pour ainsi dire l'existence aux mêmes heures, la commencent, la traversent et la finissent ensemble. Aussi leur affection s'étend sur leur vie tout entière et en embrasse tous les jours et toutes les années. La vie est un voyage que les frères et les sœurs font en se tenant par la main.

L'amour fraternel se compose donc à la fois des souvenirs et des inclinations du berceau, des jeux et des goûts de l'enfance, des sympathies et des espérances des belles années, des dévouements de l'âge mûr, des désintéresse-

(1) Feuillet de Conches, dans la *Revue des Deux-Mondes*, octobre 1848.

ments de la vieillesse : éléments de bonheur qui unissent, à mesure que l'âge les apporte, les cœurs des frères et des sœurs, et dont la succession progressive ne fait que fortifier l'amour fraternel même sous les coups du temps.

Dieu et la nature ont voulu qu'après l'amour d'un père et d'une mère, l'amour fraternel fût encore le plus puissant en consolation.

Si dès leurs premiers pas dans la vie, les frères d'une famille ont éprouvé la perte irréparable, qui se fait sentir à la mort de ceux qui nous ont donné le jour, le malheur vient resserrer de ses nœuds toutes ces existences si tendrement déjà attachées l'une à l'autre. En l'absence prolongée du père et de la mère, les pauvres petits orphelins se groupent autour de leur aîné pour obtenir l'aide et la protection que réclame leur faiblesse, et peu à peu, sous ses caresses, ils se consolent en se sentant aimés. A ce foyer ébranlé de toute part et qui du faite à la base porte les cicatrices de la foudre, tantôt apparaît un adolescent, enfant d'hier qui n'aime plus les jeux, qui entre avec un courage d'homme dans la carrière du dévouement et du sacrifice, qui du



fond du cercueil de son père et de sa mère entend la voix du devoir et de la responsabilité et qui de l'adolescence de la veille se montre à la hauteur de la paternité du lendemain ! Tantôt le spectacle est plus émouvant encore, une jeune fille est debout sous ce toit qui n'a plus de protecteur, seule, avec ses frères et ses larmes, elle regarde le ciel et en appelle à la Providence, et par son travail, ses soins, ses bonnes paroles, ses exemples et ses tendresses, elle rend aux petits orphelins la présence d'une mère. Sublimes figures de l'amour fraternel au front desquelles le Christianisme donne son dernier trait de beauté, lorsqu'il nous montre le jeune homme sous l'impulsion de la grâce se vouant aux devoirs austères du célibat, et la jeune fille se couronnant des roses immortelles de la virginité. Devant ces prodiges de l'amour fraternel cette vérité est facile à comprendre : l'aïnesse ainsi entendue est la plus fidèle et la plus douce représentation de la paternité et de la maternité. O amour des frères pour les sœurs, ô amour des sœurs pour les frères, le monde croit en vous parce qu'il croit aux vertus les plus saintes, aux consola-

tions les plus suaves, aux beautés les plus pures qui font battre et qui font vivre le cœur humain ici-bas !...

A toutes les époques, du reste, l'humanité a rendu un véritable culte à l'amour fraternel ; on n'a qu'à ouvrir l'histoire pour trouver à chacune de ses pages la trace profonde de ce sentiment. Toujours la famille a connu cette sympathie naturelle qui incline l'âme du frère vers celle de la sœur, et l'âme de la sœur vers celle du frère. Comme tout ce qui est inné au cœur de l'homme, l'amour fraternel a fait incessamment sentir sa puissance et a produit partout ses vertus, ses dévouements et ses types.

Aux beaux jours de la Grèce, l'antiquité païenne le célébra dans les légendes de ses poèmes scéniques, alors qu'avec le génie d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, elle chantait la sœur et le frère dans *Electre*, *Oreste*, *Iphigénie*, *Antigone*, et immortalisait le caractère fraternel, malgré les passions qui en mutilaient trop souvent la touchante beauté. Pour glorifier ce sentiment, les anciens unissaient aux images de leurs poésies les récits

attendrissants de leur histoire. En Perse, c'était la femme d'Intaphernès venant implorer chaque jour, à la porte du palais de Darius, la délivrance de son époux, de ses fils et de son frère et qui, n'obtenant du vainqueur grâce que pour un seul membre de sa famille, imposait silence au cœur de l'épouse et de la mère pour n'écouter que l'amour de la sœur. Choix injustifiable, sans doute, mais inspiré par un sentiment dont la grandeur nous saisit quand on entend cette parole tomber des lèvres émues de la païenne : Je puis avoir un autre mari et d'autres fils, tandis que mon père et ma mère étant morts, je ne puis avoir d'autre frère (1)...

Mais ce n'était là que l'amour fraternel à l'état de nature et qui n'avait pas été vivifié par le souffle d'en haut. Si nous ouvrons la Bible, nous trouvons, en effet, ce sentiment au sein des familles israélites imprégné d'un parfum que les races infidèles ne connaissaient pas. Ici, l'air qu'on respire est plus doux. Sous la tente des patriarches, c'est la tendre et sim-

(1) *Histoire d'Orient*, par Drioux.

ple amitié de Rebecca et de Laban dont l'union rajeunit la vieillesse d'un père ; dans le palais des rois d'Egypte, c'est l'amour de Joseph et de Benjamin se reconnaissant frères aux larmes qu'ils répandent sur les malheurs de leur famille et de leur patrie.

Toutefois, ce n'est pas encore la perfection, et lorsqu'on regarde attentivement à travers l'humanité, tout à coup, à un point du temps, on voit l'horizon s'élargir, le ciel devenir plus pur, et l'amour fraternel, si saintement idéalisé par le Christianisme, dévoile ses chefs-d'œuvre. Dès les heures messianiques, apparaît le groupe de Lazare, de Marthe et de Marie, ce frère et ces sœurs qui apprirent l'amitié aux leçons de l'amitié même d'un Dieu ; aux époques de la gloire et de la paix chrétiennes, l'amour fraternel se présente sous les grandes ou mystiques figures de Macrine et de Grégoire le Grand, de Pulchérie et de l'empereur Théodose, d'Hugues de France et d'Emma, duchesse de Bourgogne, de miss Jeanie Deans, de Scolastique et de Benoît, de Thérèse et de son frère ; et enfin, au milieu des générations nos contemporaines, l'amour fraternel produit, sous nos

yeux, les types si purs de Pauline et d'Albert de la Ferronaye, de Maurice et d'Eugénie de Guérin !... Il y a donc toujours eu et il y a encore des parfums en Galaad, j'en atteste les noms immortels que ma main ne peut écrire et que mes lèvres ne peuvent célébrer, sans que mon cœur ne tressaille jusqu'à la dernière de ses fibres.

Aussi, lorsque l'amour fraternel païen essaye de se propager au sein de nos sociétés, le génie, avec toutes ses séductions, est impuissant à détrôner l'amour fraternel chrétien des hauteurs de son incontestable suprématie. Vainement, des hommes du nom de lord Byron, de Voltaire, de Schiller, de Châteaubriand, de Mérimée, entasseront, avec des couleurs magiques, drame sur drame, roman sur roman, ils travailleront à des chefs-d'œuvre contre nature et dont les traits les plus admirés se contracteront dans le réalisme d'une passion toujours honteuse ou sauvage. Oui, quel que soit le ton brillant de leurs peintures, quel que soit le type héroïque de leurs compositions dans *Abel et Caïn*, dans *Adélaïde du Guesclin*, dans la *Fiancée de Messine*, dans *Colomba*, dans

*René*, le monde ne se méprend point et son cœur ne bat jamais avec le cœur de pareils personnages. C'est que le monde, étant né de Dieu et de la famille, ne peut forfaire aux deux amours qui le font fils d'ici-bas et fils d'en haut et, depuis que le Christ lui a révélé par la vue de l'âme la vraie beauté fraternelle, le monde s'écrie : J'ai fait mon choix !...

Cependant, quoique l'humanité se montre généralement fidèle à Dieu et à la famille en respectant le sentiment que le ciel et la nature ont mis au cœur des frères et des sœurs, il faut avouer que si l'hommage dont elle entoure l'affection fraternelle est universel, il n'est pas unanime. Trop souvent, hélas ! l'amour fraternel n'existe pas dans les familles tel que Dieu le veut et que le cœur chrétien le conçoit et le pratique : généreux, pur, fidèle, désintéressé, formant la communion des âmes dans une entière et réciproque possession. Il y a pour cet amour, le seul vrai et l'un de ceux dont le ciel ne se défie pas, il y a tant de causes de ruines dès qu'on ne veille plus à sa sainte garde : la fragilité de tout ce qui s'y glisse de trop humain, le danger des passions,

les divisions naissant des intérêts, les coups de l'absence et de la séparation, et cette inconstance enfin, si éloquemment signalée par Bossuet, cette inconstance qui provient de ce que l'homme n'est aimant qu'en partie et qu'en partie aimable (1). — Aussi, à l'heure où les frères et les sœurs se détournent du secours d'en haut, l'on comprend que l'amour fraternel soit trahi ; alors, les frères n'aiment plus ou ils n'aiment qu'imparfaitement.

Pour l'œil de l'observateur, ce désordre existe, mais il n'apparaît dans l'humanité qu'à l'état d'exception, les familles chrétiennes avec l'ascendant de leurs vertus le condamnent et tous les cœurs honnêtes, au spectacle de ses criminelles passions, éprouvent un indicible saisissement d'horreur. Ce mal est presque toujours la conséquence de la mauvaise éducation reçue dans la famille. Les filles et les fils ne vivent en frères que lorsqu'ils ont appris au foyer la pratique du respect qui est la base inébranlable du véritable amour fraternel. Nous le savons, en dehors du christianisme, l'éduca-

(1) *Méditations sur l'Evangile.*

tion ne repose pas assez sur les choses de l'âme pour inspirer aux frères et aux sœurs la tendresse et la vénération dont ils ne doivent jamais se départir entre eux. A l'appui de cette vérité, il nous est doux d'offrir le modèle de la sœur dans la pieuse jeune fille dont nous avons avec un culte religieux placé le nom en tête de ces modestes pages.

Chez Mademoiselle de Guérin brille toute la beauté du caractère fraternel chrétien. Eugénie, durant son existence, se montra indéfectiblement l'amie, la confidente, la conseillère, la providence de Maurice, et cela au point que rien au monde ne put jamais refroidir son amour de sœur, pas même la mort du frère bien-aimé. O sainte pénétration des âmes ! dès ce monde, fidèle mais imparfaite figure de la communion des âmes dans le ciel, il faudrait mieux que la plus éloquente voix humaine pour vous glorifier ; union divine, qui faites l'amour des frères et des sœurs, vous êtes une des merveilles les plus grandes opérées par Dieu au sein de la famille chrétienne, n'êtes-vous pas le lien sacré qui nous attache le plus longtemps au foyer, n'êtes-vous pas l'amour d'un



père et d'une mère dans la plus vivante image qu'ils nous laissent d'eux-mêmes?...

C'est donc sur l'amour d'une sœur pour son frère que j'écris. Cette histoire sera une consolation pour tant de jeunes filles qui, dans la paix domestique, travaillent, comme Eugénie, au salut de leurs frères; elle sera un exemple pour celles qui voudront à sa suite se vouer au ministère de l'amour fraternel; pour les unes et les autres une démonstration des forces divines que le ciel a déposées dans leur âme. Car, je ne crains pas de le dire, l'amour d'une sœur peut tout, avec l'aide de la grâce, en faveur de l'âme d'un frère. C'était la persuasion de cette vérité qui faisait écrire naguère à M. l'abbé Bougaud : « Ce que je dis des mères, je le dis toute proportion gardée des épouses, des filles et des sœurs (1), » et comme pour donner raison à notre idée, l'élégant écrivain ajoutait : « J'en veux citer un doux exemple afin d'enrôler dans cette noble croisade de la prière toutes les âmes qui sont dignes d'y entrer; qui n'a entendu parler de ce charmant groupe fraternel trop tôt

(1) *Histoire de sainte Monique.*

disparu de ce monde : Maurice et Eugénie de Guérin ? Maurice, entraîné par les dissipations de Paris, avait un instant oublié le Dieu et la foi de son enfance. Que faisait pendant ce temps sa jeune sœur ? Elle tremblait pour lui, elle gémissait et elle priait. Maurice, écrit-elle, après sa mort, j'avais tout mis en toi comme une mère en son fils, j'étais moins sœur que mère. Te souviens-tu que je me comparais à Monique pleurant son Augustin, quand nous parlions de nos affections pour ton âme, cette chère âme dans l'erreur ? Que j'ai demandé à Dieu son salut, pleuré, supplié ! »

Ces paroles d'Eugénie, venant à la suite de celles de l'historien de sainte Chantal et de sainte Monique, prouvent la grandeur de l'amour fraternel et sa toute-puissance auprès de Dieu par la prière.

Mais ce qui prouve mieux encore la force d'intercession inhérente à l'âme des frères et des sœurs, c'est que Jésus-Christ a cédé lui-même à ses influences. Quel est le cœur chrétien qui n'a été profondément ému par la scène de désolation fraternelle qui suit la mort de Lazare, à Béthanie ? Plongées dans le deuil,

Marthe et Marie-Madeleine se lamentent et pleurent et, à l'arrivée du Sauveur, elles n'ont que la force de prononcer cette simple parole : Maître, si vous vous étiez trouvé ici, il ne serait point mort ! Et Jésus, dit l'Evangile, pleurant comme elles en face du sépulcre, s'écrie : Lazare, lève-toi ! Et il ressuscite le frère aux prières et aux larmes de ses sœurs. Scène d'une tendresse fraternelle et divine qui nous amène par plus d'un rapprochement à la scène de la résurrection spirituelle de Maurice. Un jour, au Cayla, après trois années de conseils, de prières et de larmes, Eugénie verra l'âme de son frère échapper à une mort mille fois plus triste que la mort de Lazare; alors la sœur aura fait violence au ciel par la double offrande de sa vie et de la vie de Maurice et, si grand aura été son héroïsme dans ce double sacrifice, qu'elle aura touché Dieu et qu'elle aura sauvé celui qui fut si bien surnommé par son amour : « le fils de son cœur!... »

Pour nous, en présence de ces deux résurrections de Lazare et de Maurice, nous ne saurions nous défendre de penser à tant de frères dont l'âme plongée dans la mort morale pour-

rait infailliblement revivre par l'entremise de leurs sœurs. Jamais, peut-être comme à notre époque, il n'y eut un si grand nombre de jeunes hommes et d'hommes mûrs loin de Dieu. Le mal, on ne peut se le dissimuler, provient de la fausse ou de la mauvaise direction de l'enfant et de l'adolescent dans la famille et dans l'école. La famille semble avoir délaissé les traditions de son passé chrétien et le lycée, envahi trop souvent par le doute ou le scepticisme dans ses chaires, élève de nos jours rarement les âmes. De là, tant d'esprits et de cœurs, chez les générations contemporaines, flétris et perdus dans la première fleur : toute cette jeunesse sans croyance ni vertu, victime de l'indifférence religieuse et des scandales de ce siècle.

Bien aveugle serait celui qui ne verrait pas le mal. Les causes démoralisatrices s'étalent au plein jour de la publicité. Depuis quarante ans l'athéisme bat en brèche les institutions de notre pays, l'ordre est sapé dans ses bases par le double égoïsme de l'esprit et du cœur et, en vue du bouleversement universel et définitif, la libre pensée poursuit, avec le fanatisme

haineux de la négation du dix-huitième siècle, la propagation de la morale indépendante. Pour atteindre à ce résultat, toutes les armes ont été jugées bonnes : on a calomnié la religion et le prêtre, nié Dieu, ridiculisé le mariage, faussé l'éducation, ri de l'autorité paternelle, insulté la mère, l'épouse, la sœur, vanté, enfin, les excès extravagants du luxe comme le dernier mot du progrès et le plus beau fruit de la civilisation. Congrès philanthropiques et impies, livres sceptiques et athées, romans lascifs et scandaleux, théâtres réalistes et obscènes, pamphlets satiriques et ignobles, tout ce qui porte un principe de dissolution a eu sa part dans l'œuvre de nos ruines. A cette fin, on a vu l'impiété faire alliance avec la démagogie et, pour que sous leurs coups combinés, pas une des assises de l'ordre divin et humain ne demeurât debout, ces deux puissances subversives, coalisées ensemble, ont attaqué idées et choses, tout jusqu'à la force publique de notre pays, ce qui chez un peuple est comme la vieille garde de son honneur et le dernier bouclier de son respect : l'armée. Chaque contemporain a pu suivre les menées

de la tactique antireligieuse et antisociale. On a flatté le soldat pour le soustraire à la discipline, on a perverti son cœur pour arracher le glaive de ses mains, et puis, à l'heure des désastres, alors que le courage des vieux Francs se montrait toujours jeune en dépit des obstacles les plus formidables, on a crié à l'incapacité et à la trahison des chefs et fait un crime à nos armées écrasées par le nombre de ce que la victoire ne se rendait pas à la fanfare de nos clairons pour s'attacher à notre drapeau. Injustes attaques, indignes injures qui n'ont pas atteint nos défenseurs, car « ils partirent laissant là le repos, la sécurité, leurs familles, la patrie, leurs mères, leurs sœurs, tout ce qui attache le cœur sur cette terre. Ils furent à la fois des héros et des martyrs. (1) »

A toutes ces ruines élaborées par toutes les corruptions, le mal est venu encore ajouter des ruines d'un autre ordre. Pas plus loin qu'hier et, au lendemain d'une paix que les vainqueurs eux-mêmes ne considèrent que

(1) Monseigneur Dupanloup.

comme une trêve, (ils savent que la France mieux que la Grèce et Rome est la terre féconde où les moissons croissent moins précoces et moins belles que les hommes), pas plus loin qu'hier, l'impiété et le socialisme massaient en plein Paris les contingents épars de l'Internationale, proclamaient le terrorisme de la Commune, braquaient les canons des remparts contre l'armée française, pillaient et profanaient les églises, assassinaient des généraux, des prêtres, un archevêque et brûlaient l'Hôtel-de-Ville et les Tuileries. Eh bien, au sortir de ces événements si pleins de larmes, car notre patriotisme peut pousser ici le cri douloureux de Virgile : *Sunt lacrymæ rerum* ; au moment où l'on se ressent encore de ce désespoir de la conscience publique qui a fait douter la grande nation d'elle-même pendant une année, il faut avoir le courage d'appliquer le remède que nécessite le mal, il faut revenir à la religion. C'est ce retour à Dieu que l'évêque d'Orléans prêchait naguère à notre malheureuse patrie en face du monde entier : « Aux heures solennelles comme celles où nous sommes, il est de la grandeur d'une nation de se

« recueillir et de se demander courageusement  
« pourquoi Dieu l'éprouve (1). »

Comme prêtre et comme Français, nous dirons donc aux pères, aux mères, aux épouses, aux sœurs, à toutes les âmes qui aiment encore la famille et la patrie et qui veulent les sauver des abîmes, de faire devant leur conscience et Dieu l'examen de leur conduite et de ramener les nouvelles générations à la vertu par leurs exemples.

Pour tout sauver, les pères doivent soumettre les fils au respect et à l'obéissance de leur autorité en se montrant à la hauteur de la dignité et du pouvoir dont ils sont les dépositaires, en sortant de leur indifférence religieuse et en ne se laissant plus absorber par les affaires et les plaisirs ; pour tout sauver, les mères, les épouses, les sœurs doivent, elles aussi, réagir contre la contagion ; trop longtemps elles ont été les esclaves affolées du luxe et du bien-être : établies par Dieu au cœur de la famille, comme les gardiennes de la foi, de l'amour et du dévouement, elles ne doivent plus for-

(1) Lettre sur la prise d'Orléans.



faire à la sainteté de leur mission, à la divinité de leur apostolat. Ainsi les fils et les frères, contenus par la dignité et le pouvoir des pères, gardés par la vertu et la grâce des mères et des sœurs, rentreront dans l'obéissance et le respect et redeviendront honorables et chrétiens. On n'en verra plus alors un si grand nombre se perdre dans l'oisiveté des villes : adonnés au jeu, amateurs des courses, habitués des foyers de théâtre et asservis à mille autres abaissements qu'il nous faut taire. Dans la réforme de la famille, là seulement est le salut public ; régénérées à cette source les nouvelles générations se montreront dignes d'elles-mêmes, de leur race, de Dieu, et, en prêtant l'oreille aux confidences des mères et des sœurs, le prêtre n'entendra pas pleurer si souvent sur la virilité lâchement trahie et sur la religion follement sacrifiée par tant de frères et de fils. Afin de remédier aux maux de la société française à notre époque, il y a donc, avant tout, à rétablir la famille sur les bases d'une forte religion ; aussi voulons-nous essayer, malgré notre faiblesse, de contribuer à cette restauration essentielle en proposant le modèle

d'une sœur véritable à tant de jeunes filles qui vivent inutiles à leur foyer et qui, pour y devenir puissantes, n'ont qu'à se conduire en chrétiennes.

Dévoilons enfin, avec le respect qu'elle inspire, cette belle existence; on y découvrira en une situation simple ce qu'était Eugénie aux années de son enfance, aux jours de sa jeunesse et aux heures trop rapides de sa maturité; on y verra, à côté de la fille et de la sœur, la Française spirituelle et la chrétienne éminente, tout cela dans un rayonnement si poétique qu'on craint en y touchant de troubler la source pure de tant de grâces. Loin d'ici, nous le déclarons, tout ce qui sent le romanesque; nous suivons la méthode allemande qui consiste, en cette matière, à appuyer toujours d'une citation ce que l'on avance; c'est une histoire aux faits réels et certains, la vie d'une âme avec ses idées, ses sentiments, ses vertus, une biographie écrite avec la plus scrupuleuse exactitude en face du portrait si fidèle qu'Eugénie, sans s'en douter, a laissé d'elle-même dans les lignes impérissables de son journal. Et ce qui nous encourage dans

cette œuvre, bien certainement au-dessus de nos forces et pour laquelle ce ne serait pas trop des couleurs et de la main d'un artiste, c'est que notre but consiste moins à faire saillir les traits de la grandeur intellectuelle de Mademoiselle de Guérin pour lui obtenir un nouveau tribut de louanges qu'à montrer sa beauté morale pour porter à l'imitation de ses exemples. C'est la personne et non l'écrivain que nous voudrions peindre, par conséquent le côté modeste plutôt que le côté brillant, les vertus de son âme plutôt que les qualités de son génie. Des voix autorisées en littérature (1) ont décerné assez de couronnes à son talent, il nous semble que le jour est venu de révéler le côté intime, mystérieux de son caractère. Fasse le ciel qu'en présentant la sœur de Maurice, sous cet aspect nouveau, notre hommage soit digne d'elle, réponde en quelque chose à la confiance que nous témoignent et sa famille et l'une de ses plus chères amies, et produise l'édification de tous !

Mais nous aimons à le redire, nous nous

(1) Madame Sand et M. Sainte-Beuve.

proposons une fin particulière : notre but est de persuader surtout aux jeunes filles chrétiennes qu'Eugénie doit être un exemple et de grossir ainsi de quelques âmes généreuses de plus les phalanges de l'apostolat que le christianisme a fondé dans la famille, de cet apostolat, efficace et facile entre tous, par lequel l'Evangile voue les pères et les mères au salut de leurs enfants comme les épouses et les sœurs au salut de leur époux et de leurs frères. Il est inutile de développer plus longuement cette thèse, elle est assez connue et trop vivement écrite dans les cœurs ; nous ne voulons qu'en montrer l'application dans un exemple non moins tendre que sublime.

Et comment ne l'avouerions-nous pas avant de clore cette introduction ? C'est à la lecture de l'histoire de sainte Monique, ce livre si hautement pensé et si largement écrit, que nous est venu le désir de parler de Mademoiselle de Guérin.

Trop heureux si la sœur de Maurice, placée sous l'égide de la mère d'Augustin, faisait naître dans une seule des âmes de notre âge, à côté des sympathies dont nous voudrions les

voir toutes honorer les vertus de notre héroïne, le propos sincère de se la choisir pour modèle. On dit qu'à Rome, lorsqu'on se trouve en face de certains chefs-d'œuvre, il s'échappe des marbres que le génie a rendus vivants comme une influence de grandeur et de force qui redresse le corps et lui fait prendre une plus digne attitude. Si telle est la puissance de la beauté plastique, nous croyons que l'influence de Mademoiselle de Guérin, au point de vue moral, sera capable d'inspirer, de relever et de grandir quelques-unes des âmes de notre génération.

C'est là notre espérance. Plaise à Dieu qu'elle ne soit point déçue ! Nous en souhaitons l'accomplissement avec tout le zèle de notre sacerdoce.

Puy-Laurens, le 25 décembre 1871 (fête de Noël).

---

# MISSION

## D'EUGÉNIE DE GUÉRIN

OU

L'APOSTOLAT D'UNE SŒUR

---

### CHAPITRE I

1805-1821

Aspect du Cayla. — Origine et noblesse de la famille de Guérin. — Naissance d'Eugénie. — Vues de la Providence sur cette enfant. — Ses premières années. — Naissance de Maurice. — Affection de la sœur pour le frère. — Première communion d'Eugénie. — Mort de M<sup>me</sup> de Guérin. — Liens qui rattachent la jeune fille à l'existence. — Ses soins pour Maurice. — Sa tendresse pour son père. — La force de son esprit chrétien.

A la lisière nord-ouest du département du Tarn, non loin d'Albi, plus près encore de Gaillac, à une lieue de marche environ du village de Cahuzac-sur-Vère, lorsqu'on a traversé le hameau d'Andillac, si l'on vient à suivre la route qui ser-

pente dans la vallée (du côté de Lentin), on rencontre une de ces croix rustiques que les paysans du Midi placent le long des champs pour veiller à la garde de leurs moissons et aux abords de leurs demeures. A cet endroit, on voit se dresser sur une élévation des bâtiments massifs : un vieux château dont la façade est tournée vers l'orient et dont le faite est surmonté d'une tour. En face se déroule une prairie bordée de peupliers et de saules, un ruisseau, qui ne tarit presque jamais, la fertilise de son limon et de ses eaux, des bois couronnent les sommets voisins et la route pierreuse de Cordes, qui passe derrière le manoir, donne de l'animation au paysage par les contours gracieux de son cadre blanc. C'est le Cayla. Un site solitaire et qui pourtant n'est ni sauvage ni désert, retentissant à certaines heures du roulement des wagons de Lexos, ordinairement plein de calme et de mystère, toujours voilé d'une teinte de mélancolie, un site dont l'horizon peut manquer d'étendue, mais dont les mille détails, dans la simplicité d'une nature pittoresque, font une oasis abritée, fraîche, verdoyante sous le ciel bleu et le soleil ardent du Midi. Le château qui apparaît sur l'éminence est le toit séculaire des de Guérin, et la prairie arrosée par le ruisseau, les champs de blé et d'anis étagés sur les collines avoisinan-

tes, les vignes, les taillis et les terres jusqu'à la croix qui commande l'entrée de la vallée composent ce qui reste de leur domaine.

Fixée dans le Languedoc, dès le commencement du neuvième siècle, la famille de Guérin, selon les vieilles chroniques, serait de race vénitienne. La maison de Guérin du Cayla porte pour armes : de gueules à six besans d'argent, trois, deux et un, au chef d'azur, avec cette devise altière : *Omni exceptione majores* (1). D'après Moréri (2), cette famille compte grand nombre d'hommes marquants. L'histoire cite, entre autres, un chancelier de France, évêque de Senlis, « que la reine « Blanche mit à la tête de son conseil, vieillard « d'âme fière et rude, qui a donné des preuves « de courage et d'habileté, surtout à la bataille de « Bouvines (3). »

Vertot (4) parle de deux grands maîtres de l'ordre de Malte du nom de Guérin. On voit au Cayla le portrait de l'un de ces grands maîtres, Guérin de Montaigu, nommé en 1206. Dans la notice généalogique qui avait été préparée par Eugénie en vue de la publication des œuvres de

(1) Notes de M<sup>lle</sup> de Guérin dans les œuvres de Maurice.

(2) *Dictionnaire généalogique*.

(3) Notes de M<sup>lle</sup> de Guérin.

(4) *Histoire de Malte*.



Maurice, il est fait mention d'un cardinal, d'un troubadour qui florissait à la cour d'Adélaïde de Toulouse et d'un grand nombre d'officiers distingués dont les services sont attestés des signatures de nos rois (1). Le Père Courtade, jésuite généalogiste, dit que les de Guérin sont entrés dans les premières maisons de France. Leurs titres de famille les allient aux Séguier, aux Dulac, aux Bernis, aux Latour d'Auvergne et aux Laroche-foucaud de Langeac. Ces documents authentiques prouvent la véritable noblesse des de Guérin, car en faisant passer, sous les yeux, cette longue galerie de portraits de famille composée de guerriers, de prélats, de poètes, d'hommes d'Etat, on voit qu'il y eut dans cette maison un reflet de toutes les gloires. Il nous est doux de faire remarquer que les descendants n'ont pas abdiqué l'illustration des ancêtres ; dans cette famille, le talent est comme un sceptre qui se passe de main en main et, à cet égard, celle dont nous allons raconter l'histoire se montre en tout digne des grandeurs de sa race.

Fille de Joseph de Guérin et de Gertrude de Fontenilles, mariés en 1801, Eugénie vint au monde en 1805. Elle n'était pas l'aînée dans la famille, dès les premières années du siècle, la

(1) Notes de M<sup>lle</sup> de Guérin.

naissance d'un garçon nommé Erambert et la naissance d'une fille nommée Marie avaient animé le manoir solitaire. La situation plus calme de notre pays disposa les de Guérin à célébrer avec allégresse l'avènement de leur troisième enfant. Nous renonçons à peindre le bonheur du père et de la mère en ce jour fortuné, nous nous bornons à dire que le contraste fut grand entre cette naissance et celles d'Erambert et de Marie. Au baptême clandestin succéda le baptême solennel ; pour offrir le nouveau-né à la purification divine il n'était plus besoin de s'entourer de mystère et de s'enfermer dans le secret ; on put porter l'enfant à l'église, les chemins qui y conduisaient n'étaient plus dangereux. Que cette première entrée d'Eugénie dans la maison de Dieu fut touchante ! elle était l'heureux présage de ces visites où la jeune fille devait, à l'ombre des modestes murs de l'église d'Andillac, trouver si abondamment les forces héroïques de sa vie. Sans nul doute, au sortir des fonts sacrés, les de Guérin associèrent les pauvres du pays à leur bonheur, ils avaient des habitudes trop aumônières pour ne pas marquer un pareil jour par des bienfaits ; ainsi aux bénédictions du ciel, sur la tête de leur enfant, ils unissaient les bénédictions des déshérités et des souffrants de la terre.

Quant au choix du nom d'Eugénie, il s'explique de lui-même. La mère voulut placer le berceau de sa fille sous la protection des saints de la contrée. Non loin du Cayla, au village de Vieux, terre enrichie de la relique de plusieurs martyrs, saint Eugène possède un tombeau et un sanctuaire. Ce n'était donc pas sans un dessein de miséricorde que la Providence posait le berceau d'Eugénie dans ce pieux voisinage : le ciel et la terre se proposaient, en mettant la jeune fille sous la protection du saint évêque, d'élever son âme à la sublime école où s'était formé le type si virginalement chrétien de sainte Carissime.

Mais ce qui nous saisit, dès notre entrée chez les de Guérin et en posant pour ainsi dire le pied sur le seuil de leur demeure, c'est l'intérieur calme du Cayla et les charmes qu'on savourait à ce foyer béni dans des temps où beaucoup de pères et de mères, privés des douceurs de la vie de famille, revenaient de l'exil et rentraient à peine dans leurs maisons vides et désolées. Car c'était l'heure où l'émigration, pareille à une marée montante, regagnait la plage française. Cette famille heureuse contrastait avec tant de familles en deuil et la paix dont elle jouissait nous fait croire que les sévices de la Révolution n'atteignirent pas les de Guérin dans leur asile. Ce qui fortifie chez nous

cette croyance, c'est que le mariage du père et de la mère d'Eugénie fut contracté dès 1804, d'où l'on peut conclure que, même aux jours néfastes, les troubles du dehors expirèrent à la porte du Cayla. Cependant, il faut le dire, la Révolution confisqua une grande partie de leurs biens, la preuve en est dans ces lignes que la jeune fille devait écrire plus tard, durant un voyage à travers le Nivernais : « Je parcours les domaines et « terres des seigneurs nos aïeux. J'y vois tout ce « qui s'y voyait, hormis les maîtres (1). » On comprend donc que lorsque l'horizon politique redevint serein, les deux époux, affranchis des longues terreurs, jouirent seulement alors en paix de toute la félicité de leur vie de famille.

Nous passerons vite sur les premières années d'Eugénie, elles s'écoulèrent fortunées entre les tendresses et les soins de son père et de sa mère. Pour approfondir l'étendue des sollicitudes dont son enfance fut l'objet, il faut savoir ce que c'est qu'un enfant pour des parents véritablement chrétiens. L'enfant, tel que l'a fait l'Evangile, est le

(1) Journal de M<sup>lle</sup> Eugénie de Guérin.

Nous avertissons nos lecteurs que presque toutes nos citations sont extraites du Journal de la sœur et du Cahier vert du frère, édités par la librairie académique Didier et C<sup>e</sup>, Paris.

type de l'innocence, de la foi, de l'espérance et de cet amour ingénu que le cœur exhale angéliquement, au matin de la vie, pour Dieu, pour un père, pour une mère. Heureux l'enfant qui grandit sous l'aile de parents vertueux ! les trésors de la grâce, de la sagesse et de la paix reposent dans son âme comme les gouttes de rosée dans le calice de la fleur.

Les de Guérin, persuadés de l'inutilité de tous les soins dans l'œuvre de l'éducation, s'ils ne se fondent avant tout sur la religion, firent marcher de pair l'épanouissement de la raison et de la foi dans l'âme de leur fille. Se considérant comme les dépositaires d'un trésor reçu de Dieu, ils s'attachèrent sans relâche à l'enrichir et à le sauvegarder et, tout en développant les principes naturels déposés par Dieu dans la raison naissante d'Eugénie, ils développaient avec encore plus de sollicitude les principes surnaturels déposés en son cœur par le baptême et la grâce. A toute heure, c'était comme un accord de la parole humaine et de la parole divine retentissant à l'oreille et pénétrant l'âme de leur enfant. Il est beau de se représenter cette petite fille passant des jeux et des récréations de son âge à ces leçons graves et tendres de son père et de sa mère, où la haute intelligence de l'un et l'amour exquis de l'autre

lui apprenaient à connaître les choses d'ici-bas pour lui apprendre à connaître, à aimer et à servir Dieu. Aussi son âme, parée d'innocence et nourrie de la moelle de l'Evangile, respirait dans cette atmosphère l'air salubre de tous les sentiments élevés, et si son intelligence était encore semblable à une lampe voilée qui, malgré tout, répand au dehors une lumière adoucie, son cœur, sous les chauds rayons de l'amour paternel et maternel surnaturellement inspiré, était un foyer où l'idéal de la beauté humaine se modelait à l'image de la beauté divine.

Erambert contribuait à cette œuvre de formation, car, tandis qu'Eugénie commençait à connaître Dieu sur les genoux de sa pieuse mère, lui dont l'épanouissement intellectuel précédait de quelques années celui de sa sœur, en répétant, comme un écho persuasif, ces premières leçons, semblait en faire retenir et articuler les mots à l'oreille et à la langue de l'aimable enfant. Ainsi l'on voit s'établir quelquefois entre deux fleurs de la même espèce et dont l'une compte seulement quelques matins de plus que l'autre, sous les souffles de la même brise et les rayons du même soleil, une mystérieuse communication de parfums et de nuances, c'est alors comme une transmission des couleurs et des arômes de la plus âgée à

la plus jeune. Eugénie recevait de l'amour d'Erambert ce que plus tard elle devait donner si surabondamment à Maurice.

On sauvera le monde le jour où l'on fera comprendre et pratiquer chrétiennement aux pères et aux mères l'œuvre capitale de l'éducation. Pour cela, il faut que les parents soient pénétrés de cette vérité que l'éducation est, avant tout, une mission sainte, un sacerdoce véritable, un ministère mélangé de force et d'amour, le grand œuvre où doivent agir tout ensemble la raison du père et le cœur de la mère. Car, élever, c'est former l'âme de l'enfant et la former de telle sorte qu'on puisse la conduire toujours, même aux heures difficiles de la jeunesse. Un père et une mère n'élèvent, en effet, leur famille et ne fondent leur maison que lorsqu'ils s'assurent une influence directrice sur la vie tout entière de leurs enfants. Couchés dans leur tombeau, un père et une mère doivent conduire, diriger et gouverner. Nécessité donc pour les parents de procéder, à l'égard de leurs enfants, avec toutes les sollicitudes de la paternité et de la maternité chrétiennes, de marquer avec soin les traits de leur physionomie morale, de les prémunir contre les influences pernicieuses et de les armer par une forte religion contre les épreuves et les dangers de la vie. Œuvre délicate où il faut

toute la grâce de Dieu unie à toute la puissance de l'homme pour réussir. Alors, l'enfant porte en lui le germe impérissable de toutes les vertus, et la simplicité, l'innocence, la docilité, la confiance s'épanouissent de jour en jour dans son âme. Semblable à Jésus, il croît en âge et en sagesse, et il est la joie du présent et l'espérance de l'avenir. Fortunés sont les parents qui comprennent ainsi leur vocation, ils pourront adresser à leurs enfants la louange faite à un jeune roi de France, le jour de son sacre, sans crainte de la voir se changer en condamnation cruelle, ils pourront dire : Nos fils étaient beaux comme l'espérance ; après en avoir porté toutes les fleurs, ils en donneront tous les fruits !

Nous touchons à une grande date : nous sommes à la fin de l'année 1811, époque de la naissance de Maurice, le frère qu'Eugénie a tant aimé. Les châtelains du Cayla ne virent pas s'élargir alors le cercle de leur famille sans éprouver de vives appréhensions. L'Empire altéré de gloire prenait les fils à leurs mères, et la France, couverte des lauriers du monde, était un immense camp. On entendait de toute part, d'un bout de pays à l'autre, les cris des mères, des épouses et des sœurs, nouvelles Rachel qui ne pouvaient être consolées par la victoire, et les massacres de tous nos



champs de bataille. portaient les alarmes et le deuil dans les familles en dépit des palmes innombrables dont se parait notre drapeau. On pleurait sur tant de fils arrachés au foyer dans la fleur de leur adolescence ; on maudissait le génie qui osait jeter le gant à l'Europe coalisée, et partout où se préparait un berceau la mère demandait au ciel, comme faveur signalée, la naissance d'une fille. Nous comprenons ces douleurs, nous qui ensevelissions, hier encore, cent mille de nos soldats dans les funérailles de nos armées. Telles étaient les circonstances au milieu desquelles Maurice vint au monde.

Cependant, l'esprit de foi dominant toute chose chez les de Guérin, on imposa silence au cri de la nature effrayée et on se reposa entièrement sur Dieu du soin, de la garde et de la destinée de l'enfant qui venait de naître. Écoutons en quels termes Eugénie aimait à se rappeler, dans son journal, la date de la naissance de son frère :

« Le 4 août vint au monde un frère que je devais bien aimer, bien pleurer, hélas ! ce qui va souvent ensemble. J'ai vu son cercueil dans la même chambre, à la même place où, toute petite, je me souviens d'avoir vu son berceau, quand on m'amena de Gaillac pour son baptême. Ce baptême fut pompeux, plein de fêtes,

« plus qu'aucun autre de nous, marqué de distinction. Je jouai beaucoup et je repartis le lendemain, aimant fort ce petit enfant qui venait de naître. » Elle ajoute ailleurs : « Je voudrais parler de ta naissance, de ma joie lorsque je l'appris et comme je m'empressai d'ouvrir ce porte-manteau où papa m'avait dit qu'il te portait (1). » Dès lors, commença cette affection si touchante qui devait unir jusqu'à la mort le frère et la sœur et qui de leurs âmes ne devait former qu'une seule âme.

Même enfant, Eugénie témoignait la tendresse la plus dévouée à Maurice : on dut souvent lui faire violence pour la ramener à ses jeux. Chose surprenante à cet âge, elle montrait autour de ce berceau toutes les délicatesses d'une âme qui s'oublie elle-même par amour d'un autre. Son frère pleurait-il ? elle était là pour le caresser de sa douce main et lui dire quelques-unes de ces paroles d'enfant aux intonations charmantes. Maurice était-il gai ? sa petite sœur riait, jasait, folâtrait si gentiment auprès de lui que tout en elle et autour d'elle prenait un air de fête. Ange aimable de la terre partageant la veille de l'Ange du ciel

(1) *Journal*.

sur ce berceau, Eugénie était l'œil céleste toujours ouvert sur son frère à moitié endormi !

Une seule chose venait attiédir parfois sa tendresse envers Maurice, c'était l'amour de sa mère que son cœur d'enfant lui représentait plus grand pour son frère que pour elle-même. « Je me sou-  
« viens, écrit-elle dans son journal, que tu me  
« rendais quelquefois jalouse, que j'enviais les  
« caresses, les bonbons, les baisers que tu rece-  
« vais de plus que moi. C'est que j'étais un peu  
« plus grande; n'étais-tu pas son dernier et bien-  
« aimé enfant? et je ne savais pas que l'âge fit  
« changer l'expression de l'amour et que les ten-  
« dressés, ce lait du cœur, s'en vont vers les plus  
« petits. Mais mon aigreur ne fut pas longue, et  
« dès que la raison vint à poindre, je me mis fort  
« à t'aimer, ce qui dure encore. Maman était  
« contente de cette union, de cette affection fra-  
« ternelle, et te voyait avec charme sur mes ge-  
« noux, enfant sur enfant, cœur sur cœur, comme  
« à présent, les sentiments grandis seulement. »  
Aussi Eugénie ne quittait-elle Maurice qu'avec  
peine, et lorsqu'il fallait accompagner sa mère à  
Gaillac ou dans quelque château voisin, elle s'in-  
dustriait toujours pour lui trouver quelque chose  
d'agréable afin de l'amuser au retour et de l'ha-  
bituer à la pensée qu'elle ne l'oubliait jamais.

Tantôt, en rentrant de ces visites de campagne, c'étaient des fruits, des fleurs, des oiseaux ; tantôt, en revenant de Gaillac, c'étaient des bonbons, des images, des joujoux, quelquefois même un objet utile. « Deux ans après sa naissance, dit-elle, je  
« revins lui portant une robe que je lui avais  
« faite. Je lui mis sa robe et le menai par la  
« main le long de la garenne du Nord, où il fit  
« quelques pas tout seul, les premiers, ce que  
« j'allai annoncer en grande joie à ma mère :  
« Maurice, Maurice a marché seul ! (1) » Souvenir qui, durant sa vie tout entière, lui venait mouillé de larmes, tant il rappelait à son cœur les heureuses impressions des premières années.

Mais l'ange, qui veillait si fraternellement sur Maurice, croissait en âge et en sagesse, et le jour vint où Dieu par l'intermédiaire d'un prêtre vénérable l'invita à se nourrir du pain du ciel. Lorsque l'âme ouvre ses relations avec Dieu dans l'Eucharistie, on comprend les soins et les précautions dont l'Eglise l'entoure. Le prêtre rassemble autour de lui les jeunes chrétiens, il choisit entre les plus purs et les plus dignes, il pénètre dans les secrets de leur conscience et, après des efforts généreux, résultats de leur

(1) *Journal*, 4 août 1839.

bonne volonté et de la grâce, le prêtre, tranquille sur le passé et rassuré pour l'avenir, admet l'enfant à la table de la première communion. De ce jour, le plus beau de la vie, on ne perd jamais le souvenir, on y est sensible à l'heure même de l'égarement. Quand donc le ciel vint à la rencontre d'Eugénie, il trouva la jeune fille préparée pour l'union divine. Les principes religieux, pareils à des germes puissants, avaient poussé de profondes racines dans son âme, et la vierge était prête pour l'alliance ardemment désirée. Qui nous la montrera dans toute sa beauté, au moment où elle s'avance vers l'autel et où, sous la blancheur de ses voiles, elle vient, tremblante de foi, de respect et d'amour, recevoir le Dieu sortant du tabernacle ! O fête, la première entre toutes les fêtes, pour dignement décrire tes douceurs, il faudrait comme saint Jean avoir reposé la tête sur le cœur de Jésus, ou bien il faudrait avoir connu l'âme d'Eugénie comme la connaissait le digne prêtre de Cahuzac, qui, en janvier 1818 la nourrissait du pain des anges. L'enfant fut initiée au plus profond mystère de notre religion et, comme l'Emmanuel du P. Lacordaire (1), « elle » reçut Jésus-Christ dans une foi sans tache,

(1) *Lettres à un jeune homme.*

« dans un cœur pur et dans un amour ému. » C'était au souvenir de ses impressions d'alors que, bien des années après, elle s'écriait : « Quelle douce  
« et simple et pieuse et touchante cérémonie ! De  
« toutes les fêtes celle que j'aime le plus, c'est  
« une première communion dans une campagne,  
« Dieu se donnant simplement à des enfants (1). » La sœur de Maurice avait apprécié la force du Dieu caché, elle avait senti tout son être tressaillir en portant ses lèvres à la coupe de l'ambroisie divine, et elle rendait témoignage en s'écriant encore : « Oh ! quel don ! Que dire de l'Eucharistie ? Je n'en sais rien. On adore, on possède, on vit, on aime, l'âme sans parole se perd dans un abîme de bonheur (2). » La présence de Dieu dans son cœur lui avait été aussi sensible que la présence de sa mère à ses côtés : l'enfant dont la foi avait atteint pour ainsi dire à la vision aurait eu le courage de confesser Dieu, à l'exemple des martyrs, en face des bourreaux.

La première communion de M<sup>lle</sup> de Guérin fut simple comme cela convenait à sa nature ; pour son œil clairvoyant la simplicité du cadre rehaussait la divinité du chef-d'œuvre. Elle eut lieu en

(1) *Journal.*

(2) *Ibid.*

même temps que celle des petites paysannes du hameau, dans une nef étroite, au pied d'un autel pauvre, dans cette église de Cahuzac enfin où l'âme de la jeune fille devait si souvent se désaltérer à la source de la grâce et de la paix.

A peine Eugénie se fut-elle initiée à la science du don de Dieu que l'épreuve vint l'assaillir, mais heureusement elle avait pour soutien la Divinité dans sa force. La santé de M<sup>me</sup> de Guérin déclina depuis longtemps et le mal, loin de céder aux soins et aux remèdes, empirait chaque jour davantage. La sœur de Maurice, malgré sa jeunesse, sentait que les heures les plus pénibles de la vie sont celles où l'on voit les êtres préférés et qu'on embrasse au sein d'une même affection, succomber à la souffrance, échapper à nos tendresses et mourir. Pour cette enfant, le tombeau était l'expression juste mais terrible du châtement, et si la foi le lui montrait comme la porte de la délivrance, son cœur ne pouvait se défendre de le lui représenter comme l'épreuve cruelle de la séparation d'avec ceux qu'on aime. Depuis qu'elle savait sa mère plus malade, elle se tenait toujours auprès d'elle ; vainement, à l'heure du coucher, voulait-on la faire rentrer dans sa chambre, elle n'y consentait pas ; par ses pleurs, par ses prières, elle obtenait

de rester à côté de celle qui lui avait donné le jour, et ce n'était que bien avant dans la nuit et qu'à bout de forces qu'elle s'endormait au pied de son lit. On touchait à la fin de l'hiver, et la jeune fille en écoutant, à la dérobée, les conversations du médecin ou du curé avec son père avait entendu fonder un dernier espoir sur le retour de la belle saison. Le printemps s'annonçait, en effet : avril dès le matin lançait déjà ses gais rayons, tout se réveillait dans la nature, l'horizon champêtre du Cayla revêtait des couleurs moins sombres et pourtant la malade ne sentait pas ses forces revenir, le mal résistait aux influences de la douce saison. On appelait souvent le prêtre. Un soir, il vint, pour la dernière fois, en compagnie de Dieu, c'était le 2 avril, et à minuit, après une maladie longue et douloureuse où M<sup>me</sup> de Guérin n'avait pas laissé échapper une seule plainte (se montrant héroïque comme un martyr sur son chevalier) (1), à minuit, la mère d'Eugénie expira.

Je laisse ici parler sa fille.

« Sa maladie fut longue, mais son âme patiente. Nulle chrétienne n'a mieux souffert ; on voyait qu'elle l'avait appris aux pieds de la croix. Son visage ne perdit jamais sa sérénité, et jus-

(1) *Journal d'Eugénie.*



« que dans son agonie elle semblait penser à une  
« fête. Cela m'étonnait, moi qui la voyais tant  
« souffrir et qui ne savais pas ce que c'est que la  
« résignation dans les peines. Aussi, quand on me  
« disait qu'elle s'en allait mourir, je la regardais  
« et son air content me faisait croire qu'elle ne  
« mourrait pas. Elle mourut cependant le 2 avril,  
« à minuit, à l'heure où je m'étais endormie au  
« pied de son lit. Sa douce mort ne m'éveilla pas ;  
« jamais âme ne sortit plus tranquillement de ce  
« monde. Ce fut mon père.... Mon Dieu ! j'en-  
« tends le prêtre, je vois des cierges allumés, une  
« figure pâle, en pleurs ; je fus emmenée dans  
« une autre chambre. Le 4, à neuf heures du  
« matin, ma mère fut mise au tombeau (1). »

Toutes les fois qu'Eugénie parle de ce malheur, elle prouve qu'elle en comprit alors l'étendue. On peut en juger encore par ce passage :

« Je me plais à me souvenir que quand je  
« perdis ma mère, j'allai, comme sainte Thérèse,  
« me jeter aux pieds de la sainte Vierge et la  
« priai de me prendre pour sa fille. Ce fut dans  
« la chapelle du Rosaire, dans l'église de Saint-  
« Pierre, à Gaillac. J'avais treize ans (2). » Il y

(1) *Journal*.

(2) *Ibid.*

a une grande leçon dans cette douleur résignée, dans cette jeune fille s'empressant d'aller demander la grâce de l'adoption à la Vierge, mère des anges et des hommes. Eugénie s'y dégage de cette sensibilité excessive trop commune à son sexe et qui cause le déplorable affaissement de tant d'âmes dont la faiblesse ne réagit pas chrétiennement contre le malheur. Dans sa désolation profonde, elle ne perd pas de vue le but de la vie, qui, d'après les plans de la Providence, consiste à supporter dignement les tristesses et les épreuves, et chrétienne courageuse, elle se tient debout sous les coups de l'adversité parce qu'elle sait demander sa force au ciel. Chaque année, elle célébrera ce douloureux anniversaire; chaque 2 avril, son âme s'en ira, comme elle dit, « tout le jour, du ciel sur une tombe. » La triste et funèbre journée sera consacrée au deuil et à la prière; elle la passera devant Dieu en regrets et en espérances, elle n'en oubliera pas le moindre détail et elle écrira vingt ans après : « Je ne puis sentir l'eau de Cologne  
« sans penser à la mort de ma mère; au moment  
« où elle expirait on en répandait sur son lit.  
« Je m'éveillai dans cette odeur et dans cette  
« agonie (1). »

(1) *Journal.*

L'image de la mort, entrevue de bonne heure, devait être toujours présente à ses yeux ; mais à mesure que les années passèrent sur le cercueil maternel, la tombe lui offrit des aspects moins redoutables, et il lui fallait alors toute la vivacité de ses affections jointe à la pensée de ses devoirs pour ne pas la souhaiter avec ses plus ardents désirs. L'impression que ressentit Eugénie de la perte de sa mère fut ineffaçable, elle dura toujours ; la jeune fille n'oublia jamais qu'elle avait appris à connaître la mort sur le sein de celle qui lui avait donné le jour.

Cependant, la noble enfant se rattacha à l'existence par le charme de l'amour de son père et de Maurice. Selon les recommandations suprêmes de sa mère, M<sup>lle</sup> de Guérin devait tendrement veiller sur le dernier né de la famille ; c'était à elle, âgée de treize ans, qu'il avait été confié comme à une seconde mère. Près du lit de mort, il nous semble l'entendre promettre de soigner et d'aimer celui dont la santé malade et la beauté intelligente exerçaient déjà sur elle un si grand empire. Sans doute, après avoir reçu cet engagement sacré, la mourante expira en paix ; la mère comptait sur le cœur de la fille, elle savait que Maurice serait entouré de toutes les tendresses. Il est beau de voir Eugénie, presque encore en-

fant, à la hauteur de sa mission délicate. Avec la nature exquise qu'elle tenait de Dieu et de sa mère, elle sut faire entrer l'élément maternel dans ses soins et dans son affection de sœur, et Maurice, qui était âgé de sept ans à peine, s'habitua bientôt à vivre de sa sollicitude et à ne pouvoir se passer de ses caresses. Plus tendrement encore que du vivant de M<sup>me</sup> de Guérin, elle devait tenir le petit frère sur ses genoux, (« cœur sur cœur »), s'efforçant de développer chez elle un foyer d'amour capable de remplacer pour lui l'incomparable foyer que la mort venait d'éteindre. Dans cette œuvre de maternité, Eugénie s'appuyait sur la protection de sa mère, sur les conseils de son père, sur les inspirations de son propre cœur, et ce qui la fortifiait surtout dans les difficultés, c'est qu'en recevant la direction indispensable à son inexpérience, elle sentait que l'âme maternelle veillait sur son frère et « lui en-  
« voyait du ciel quelque grâce comme aurait fait  
« Rachel à son fils Benjamin (1). » Pour dépeindre dignement la sœur à cette époque, il faudrait à notre plume la finesse du crayon avec lequel Thomas Lawrence (2) dessina le magnifique ta-

(1) *Journal*.

(2) Thomas Lawrence, peintre anglais, mort à Lon-

bleau de ces deux frères; nous rendrions alors Eugénie auprès de Maurice et nous ferions sentir que la sœur portait dans le regard quelque chose d'aussi tendre que l'amour d'une mère !

Un autre lien, non moins doux, rattachait la jeune fille à la vie : c'était son affection pour son père. Impossible de pratiquer mieux qu'elle ne le faisait la loi de la piété filiale : elle rendait à son père un culte de respect et d'amour qui consistait tout ensemble dans un parfait hommage de soumission et dans une incessante manifestation de tendresse. Tribut consolant où M. de Guérin trouvait un baume pour son âme désolée. La digne enfant s'efforçait à toute heure de calmer les douleurs paternelles; par tous ses actes, elle tendait à adoucir et à fermer la blessure intérieure que la mort récente de sa mère venait d'ouvrir si profondément dans l'âme de l'auteur de ses jours et, pour atteindre à ce résultat, elle reprenait goût à la vie comme à un sacrifice aimé qu'elle devait offrir au bonheur de son père. On ne peut en douter à la lecture de ces lignes de son journal :  
« Ce ne serait pas la peine de demeurer ici-bas,  
« si ce n'étaient quelques âmes chères auxquelles

dres : en 1830, auteur des portraits de Georges IV, de Louis XVIII, du duc de Berry et du tableau des deux frères.

« le bon Dieu veut que l'on tienne compagnie.  
« Voilà papa qui vient de me visiter dans ma  
« chambre et qui m'a laissé en s'en allant deux  
« baisers sur le front. Comment laisser ces tendres  
« pères ? » On comprend par ces belles paroles  
que l'âme humaine ne succombe au regret et à la  
douleur que lorsqu'il n'existe plus en elle aucun  
grand sentiment capable de la relever. Le cœur  
qui a perdu ce qu'il aime le mieux ne se déses-  
père pas s'il est chrétien. La vertu lui commande  
toujours d'aimer ici-bas quelque chose ; sur la  
ruine de toutes les affections, elle lui montre  
Dieu !

J'ai nommé la vertu et j'ai hâte de dire que  
c'était là la grande force d'Eugénie. Au-dessus de  
sa piété filiale et de son amour fraternel, il y avait  
les sentiments de sa foi religieuse. Lorsqu'une  
âme est fidèle à la grâce, elle s'élève aisément  
aux sommets de la perfection. Dieu semble lui  
donner des ailes. Je suppose une jeune fille dont  
l'enfance a été pieuse, la première communion  
bien faite et l'adolescence préservée par une vertu  
solide, elle a répondu aux soins des ses parents et  
jouï de tous les avantages d'une éducation vérita-  
blement chrétienne. Eh bien, l'âme d'une pareille  
enfant, je l'affirme, est puissante auprès de Dieu ;  
à elle, des illuminations divines assurées ; à elle,

des grâces de préservation constantes ; à elle, enfin, un esprit de sagesse capable d'étonner et d'en apprendre. La preuve est ici saisissante : à treize ans, M<sup>lle</sup> de Guérin est abîmée par la mort de sa mère et, sans besoin de conseil, seule, elle sort de la maison paternelle, elle va droit à l'église la plus rapprochée, elle tombe à genoux au pied d'un autel de la Vierge et elle fait cette prière avec larmes : O divine Marie, je suis une pauvre orpheline, acceptez-moi pour votre fille, devenez ma mère ! Quelle force la fait agir ? N'est-ce pas la vertu ? je veux dire, l'habitude qui incline son âme vers Dieu, qui la tourne vers lui dans ses besoins et qui substitue en toute chose le vouloir divin à sa volonté propre. Ah ! la conduite de notre héroïne est si parfaite qu'elle reproduit en cette circonstance la conduite des âmes saintes : Thérèse, enfant, à l'heure où elle perdit sa mère, alla, elle aussi, se faire adopter par Marie ; l'esprit chrétien, agissant pleinement dans les âmes et n'étant pas contrarié par les vains désirs de la nature, leur inspire toujours les mêmes résolutions sublimes. Sans doute, Eugénie recommanda alors à sa mère du ciel l'enfant que sa mère mourante lui avait confié et, en sollicitant son adoption pour elle-même, elle la demanda pour Maurice. L'orpheline se consolait donc des mal-

heurs de la terre en se rapprochant de Dieu et en se réfugiant sous l'aile toute puissante de Marie.

Disons encore qu'au pied de l'autel de Notre-Dame du Rosaire, à Gaillac, M<sup>lle</sup> de Guérin ne trouva pas seulement une mère, mais aussi une sœur. Sa demande d'adoption se fit au souvenir de la demande de Thérèse, et dès lors il y eut entre la sœur de Maurice et l'amante de Jésus de telles relations de confraternité qu'on la vit vouer le culte le plus enthousiaste à la fondatrice du Carmel, se la proposer pour modèle dans sa vie de prière, d'amour et de sacrifice et, non contente de porter son image dans son cœur, la suspendre à son chevet comme l'idéal le plus grand de la perfection chrétienne. Instruite à l'école de la famille et de la religion, l'enfant du Cayla comprit de bonne heure, avec M<sup>me</sup> Swetchine, que, dans ce monde où tout manque et se fane jour par jour, les affections humaines ne suffisent pas, et que l'âme a besoin de se réfugier dans la fidélité de celui qui seul ne peut lui être infidèle ; elle comprit encore qu'aimer Dieu, c'est aimer à leur source les perfections que nous trouvons dans les créatures et se les conserver pour toujours ; pieux et nobles sentiments qu'une autre femme célèbre (1) a résumés dans ces magnifiques

(1) *Réflexions et prières* de M<sup>me</sup> de Duras.



paroles : « Le peu de bien qui se rencontre quelquefois dans l'homme, c'est en Dieu que nous devrions toujours l'aimer. »

---

## CHAPITRE II

1821 — 1825.

**Maurice.** — Sa frêle organisation. — Conformité de goûts entre le frère et la sœur. — Leurs premiers essais littéraires. — Maurice au séminaire de Toulouse. — Sa bonne conduite et ses succès. — Premières lettres. — Consolations d'Eugénie. — Travaux domestiques. — Visites de Charité. — Les dimanches et les fêtes. — Retour du frère aux vacances. — Son penchant pour l'état ecclésiastique. — Son départ pour Paris.

Fortifiée par Dieu, consolée par les affections qui l'entouraient dans sa famille, Eugénie commençait à revivre heureuse au Cayla. Maurice grandissait sous l'œil de son père et sous les caresses de sa sœur ; il avait déjà une dizaine d'années. Cet enfant, frappé dans sa chair dès sa naissance, portait une âme forte dans un corps faible et, s'il avait reçu la précocité de l'esprit, il manifestait dans son organisation les signes d'une faiblesse physique profondément caractérisée.

Jeune plante, flétrie au matin, pâle, inclinée, et que la croissance de la vie affaissait chaque jour en se développant. C'est que le génie ne reçoit pas seulement l'existence comme une couronne, mais souvent aussi comme un joug pénible. Maurice se ressentait déjà des deux blessures auxquelles est assujettie l'humanité : le chagrin de l'âme et l'infirmité du corps. La sœur est tout heureuse d'énumérer les qualités de son frère : « Dès son « jeune âge, dit-elle, Maurice annonça une rare « intelligence. Un de ses premiers maîtres, interrogé par mon père sur les dispositions de son « élève : Ah ! monsieur, lui dit-il, vous avez là « un enfant transcendant. Il est vrai que cet « enfant, à neuf ans, se passionnait pour l'histoire « et passait avec Rollin toutes ses récréations « quand on ne l'en détournait pas (1). » Eugénie raconte qu'il pleura de joie à la première leçon d'écriture ; elle est d'autant plus à même de juger de sa capacité et de ses aptitudes qu'elle suit toutes les leçons données par son père et par le curé, même le cours de latin, « non pour devenir savante, mais pour pouvoir entendre les offices dans la langue de l'Eglise. » Nous trouvons encore dans les révélations de ses fragments biographi-

(1) *Notes d'Eugénie sur Maurice.*

ques les détails qui suivent : « Maurice était  
« enfant imaginaire et rêveur. Il passait de longs  
« temps à considérer l'horizon, à se tenir sous les  
« arbres. Il affectionnait singulièrement un aman-  
« dier sous lequel il se réfugiait aux moindres  
« émotions. Je l'ai vu rester là, debout, des  
« heures entières. Il est à la campagne, aux  
« beaux jours, ajoute la sœur, des bruits dans les  
« airs que Maurice appelait les bruits de la na-  
« ture, il les écoutait longuement et voici de ses  
« impressions. » A ce propos, la jeune fille cite  
une pièce de poésie en prose, pleine de fraîcheur.  
Nous ne pouvons résister au plaisir d'en détacher  
un passage ; le lecteur reconnaîtra à la cadence  
harmonieuse du rythme que l'enfant était poète.

« Oh ! qu'ils sont beaux ces bruits de la nature,  
ces bruits répandus dans les airs !

« Comme les jours d'été en sont pleins ! quels  
retentissements lorsque les campagnes éclatent de  
vie et de joie comme les grandes jeunes filles,  
lorsque de tous côtés s'élèvent rires et chansons,  
cadence de fléaux sur l'aire avec accompagnement  
de cigales ; et le soir, les tintements des cloches,  
l'*Angelus* qui annonce Dieu parmi nous.

Oh ! qu'ils sont beaux...

. . . . .  
. . . . .

« Bientôt je ne les entendrai plus! bientôt je n'entendrai que ce je ne sais quoi des villes. O Toulouse! on dit de toi de bien belles choses, mais auras-tu rien qui me plaise comme ce qui me plaît au Cayla?

« Oh! qu'ils sont beaux, etc.....

« Quand je ne pourrai plus les entendre, ô ma sœur, que ta lyre m'en fasse encore jouir. Oh! viens me les chanter, ces bruits de la nature, viens chanter pour ton frère au collège, comme la calendre du dehors chante à ta calendre en cage!

« Oh! qu'ils sont beaux, etc..... »

Quel prélude! Ravissante poésie inspirée par les beautés de la nature à un âge où tant d'âmes s'éveillent à peine, et où tant de voix pareilles à des instruments qu'on n'a pu encore accorder ne rendent que des sons vagues ou discordants. Néanmoins, don dangereux, contre lequel l'enfant si richement doué devra se prémunir, sous peine d'être fatalement entraîné par sa mélancolie dans la malheureuse famille des rêveurs dont la tristesse coupable nous afflige depuis l'apparition du personnage si faux mais si séducteur de René. Heureusement, la sage direction de M. de Guérin, en appliquant l'intelligence de Maurice à des études pratiques, l'empêcha de tomber dans le

péril que nous signalons. Le père arracha l'imagination de son fils aux rêveries poétiques, la tourna vers des sujets sérieux, et il se manifesta alors chez l'enfant, comme dérivation heureuse, le goût d'improviser et de prêcher en plein air, ce qui devint pour Maurice, au dire de sa sœur, la source des plus vives jouissances.

Eugénie raconte en ces termes les premiers essais oratoires de son frère, le jeune poète converti en lévite : « Une de ses jouissances, c'était  
« d'improviser et comme il avait du penchant  
« pour l'état ecclésiastique, c'était des discours  
« religieux qu'il faisait. Il y a dans les bois du  
« Cayla, sous un enfoncement, une grotte taillée  
« en forme de chaire où il montait et qui fut ap-  
« pelée pour cela la chaire de Chrysostome. Mau-  
« rice avait toujours ses sœurs pour auditoire. »  
Que ne nous est-il possible de reproduire une de ses prédications, il en serait assurément comme de ses poésies, nous la trouverions charmante. Le voyageur qui visite de nos jours le Cayla peut voir encore la roche qui servait de chaire au véhément orateur ; au milieu des pentes boisées qui se déroulent autour du château, on montre cette tribune agreste dressée comme un promontoire au-dessus d'une mer de verdure. Là, on se représente le charmant improvisateur, on entend sa parole,

on s'imagine la vivacité de ses gestes, on aperçoit ses sœurs attentives appuyées au tronc robuste des chênes, on est un instant sous l'empire de l'illusion la plus douce, mais soudain la voix du pâtre donnant au visiteur un détail sur les principaux acteurs de cette scène, si vite disparus, ramène à la réalité en éveillant au fond de ces bois un écho qui, malgré sa douceur, ne reproduit en rien l'harmonie des premiers accents de Maurice. Nous comprenons que dans l'admiration facile de son âge, Eugénie regardât alors son frère avec orgueil et le comparât avec enthousiasme à celui que l'éloquence a fait surnommer : bouche d'or.

Du reste, ces goûts de Maurice, elle les partageait; comme lui, elle aimait la lecture, l'étude, les conversations. « J'étais enfant, dit-elle, que  
« je faisais de petits soliloques, qui auraient bien  
« leur charme, si je les retrouvais, mais allez  
« chercher les choses de l'enfance! » Grâce à la bienveillance dont nous honore une des amies de M<sup>lle</sup> de Guérin, et grâce au soin religieux avec lequel elle a conservé tout ce qui lui venait d'elle, nous sommes assez heureux pour pouvoir initier nos lecteurs aux beautés de ces premiers entretiens d'Eugénie avec Dieu, la nature et elle-même. Si l'âme de la jeune fille y apparaît toute parfumée de poésie, si l'on sent que par sa nature elle

aime, comme son frère, à contempler les merveilles de la création, l'on comprend que cette ardeur poétique, qui aurait pu se changer facilement en fièvre, est réglée par le sentiment religieux qui chez elle dirige tout. A la lecture des soliloques inconnus que M<sup>lle</sup> de Guérin composait ainsi au sortir de l'enfance, on trouvera comme les monuments premiers de son talent et de la beauté de son âme. La nature bocagère du Cayla était le grand livre qui lui fournissait ses sujets; un oiseau, une fleur, un insecte, une étoile, tout lui inspirait un chant accompagné d'une prière.

Ouvrons donc, avec respect, l'écrin qu'une main pieuse nous a confié et parmi ces pièces juvéniles que nous considérons comme une riche collection de perles précieuses, choisissons, entre toutes, celles qui éblouissent le plus notre œil. Nous donnons nos préférences à deux petites compositions intitulées : la sauterelle et le lys.

« La sauterelle porte au sommet de sa tête une  
« aigrette qui lui sert de couronne. Sa marche  
« n'est qu'une suite non interrompue de mouve-  
« ments ascensionnels. C'est ainsi qu'elle chemine  
« et se transporte d'un lieu à un autre. O mon  
« âme, que toute ton activité s'élève et prenne son  
« essor vers Dieu. Ton esprit doit monter plus  
« haut que tout ce qui vole dans les airs, ton



« cœur doit habiter des régions où ne peuvent  
« atteindre ni les ailes de la sauterelle ni celles de  
« l'aigle. O mon âme, prends donc ton vol, monte,  
« monte encore, monte toujours, ton ascension ne  
« doit finir qu'en Dieu ; pour le réaliser, tu as  
« les ailes infatigables de tes pensées et de tes  
« désirs. Bienheureuse l'âme qui se conduit ainsi,  
« elle porte l'auréole dès la terre et elle vit de  
« la vie des élus en attendant les cieux ! »

« Dans nos jardins, debout, sur sa tige élancée,  
« le lys ressemble au sceptre qui se balance dans  
« la main des rois. La maison de France l'a choisi  
« pour emblème, et c'est de ses fleurs qu'elle a  
« parsemé son blanc manteau. Lorsque le cœur  
« de l'homme est pur, on dit qu'il a la beauté et  
« la blancheur du lys. O mon cœur, dégage-toi  
« des passions ; comme la fleur symbolique, tiens-  
« toi loin de la terre, alors tu exerceras la royauté,  
« l'empire, et Dieu lui-même ne pourra te résis-  
« ter ! »

Pensées simples et profondes, sur lesquelles Eugénie, devenue jeune fille, n'avancait rien de trop en disant que si on les retrouvait, « elles auraient bien leur charme. » Pour nous, qui devons à une des compagnes de M<sup>lle</sup> de Guérin le précieux trésor dont nous nous sentons l'indigne dépositaire, nous voudrions y puiser encore afin de

mettre en lumière quelques-unes de ces fines bluettes, mais laissons là ces choses de l'enfance, leur attrait nous entraînerait en dehors du cadre que nous nous sommes tracé.

Cette existence pleine de poésie et d'amitié, commune au frère et à la sœur, allait être traversée par l'épreuve. M. de Guérin pensait à se séparer de son fils. Maurice avait onze ans, et le temps était venu de confier son éducation à des mains étrangères et partant plus fortes. Ce ne fut pas sans tristesse que l'enfant dit adieu à cette vie de famille et de campagne qui lui était si chère, il ne sortit qu'en pleurant de son nid tant aimé, et il ne se sépara qu'avec désolation de cette sœur dont l'âme était en tout si semblable à la sienne. A ce moment, le couple fraternel du Cayla nous rappelle, mais avec toute la supériorité de beauté que lui donne l'innocence, le couple fraternel célèbre dont M. de Châteaubriand a mutilé l'idéal sous le coup d'une inexplicable passion, et il nous semble entendre Maurice s'écrier en s'éloignant : « Une  
« douce conformité d'humeur m'unissait étroite-  
« ment à ma sœur, à peine un peu plus âgée que  
« moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensem-  
« ble, à parcourir les bois : promenades dont le  
« souvenir remplit mon âme de délices. » Tandis qu'Eugénie lui répond avec le cœur d'un ange :

« Aimable compagnon de mon enfance, est-ce que  
« je ne vous verrai plus ? A peine plus âgée que  
« vous, je vous balançais dans votre berceau... »  
Adieux charmants dignes d'une sœur, dignes d'un  
frère, adieux qui sans doute furent entrecoupés  
de sanglots et de larmes, mais exempts de remords  
et dont la pure beauté nous remet en mémoire ces  
autres paroles si vraies et si mélancoliques du  
grand poète : « Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont  
« rapides les moments que les frères et les sœurs  
« passent dans leurs jeunes années, réunis sous  
« l'aile de leurs vieux parents. A peine le fils con-  
« naît-il le père, le père le fils, le frère la sœur,  
« la sœur le frère ? » Ainsi, au Cayla, s'écoulèrent  
pour Maurice et pour Eugénie les premières  
années. En ce monde l'histoire des heureux est  
courte !

Si Maurice se séparait avec peine de son père,  
de sa sœur, du Cayla lui-même, sentant malgré  
sa jeunesse que la terre natale est une patrie  
dans la patrie, il faut dire pourtant qu'il était  
soutenu contre la faiblesse de son cœur par le  
désir de la science et par l'appât de la nouveauté.  
Il n'avait pas encore douze ans, lorsque, vers le  
commencement de janvier 1822, il s'envolait, petit  
oiseau fugitif, loin des amours et des bois de son  
enfance et venait s'enfermer à Toulouse pour ses

études. Plus tard, Maurice parlera ainsi à son père de ses impressions et de ses dispositions d'alors, sans en omettre le moindre détail : « Ce  
« fut la veille de la fête des Rois 1822 que nous  
« arrivâmes à Toulouse, sur le chariot, traînés  
« par cette bonne jument qui occupe une place  
« si distinguée dans le souvenir de vos montures.  
« C'était ma première sortie du Cayla ; je m'en  
« allais avec une cruelle déchirure, la première  
« que la séparation eût faite à mon âme, mais  
« aussi avec l'amour de la nouveauté qui prend  
« les hommes jusqu'au berceau et me possédait  
« dès lors assez vivement pour me faire ouvrir  
« de grands yeux et regarder toutes choses  
« avidement à travers mes larmes. Je vous vis  
« partir quelques jours après, vous aviez lancé  
« votre vaisseau à la mer. » La lettre où il s'exprimait ainsi, écrite treize ans après, et trois seulement avant sa mort, nous dépeint les impressions de son âme aux premières heures de son éloignement. Il mêle à la simplicité des détails du voyage dont pas un ne lui échappe, l'expression de sa tristesse, avouant qu'il s'en allait avec une cruelle déchirure et se sentant néanmoins assez de force pour regarder avec intérêt, quoique à travers des pleurs, tout ce monde nouveau qu'offre une grande ville à l'œil qui le contemple pour la

première fois. L'aspect de Toulouse l'impressionna fortement ; l'enfant du Cayla, habitué à la vie des champs, n'avait vu que les hameaux et les petites villes des environs de sa demeure ; aussi, quoiqu'on lui eût dit sur Toulouse de bien belles choses, il ne fut point déçu, et il trouva la cité palladienne digne en tout d'être la métropole du Midi. Cette appréciation ne devait pas changer avec les années, même après avoir habité Paris. Il écrivait à propos d'un voyage que sa sœur se proposait d'y faire : « Toulouse n'est pas une ville « indifférente, elle ne vous laisse jamais partir « sans quelque souvenir, soit d'histoire, soit de « poésie (1). » Maurice eut toujours un culte pour la cité dont le génie de Clémence-Isaure a rajeuni les antiques splendeurs.

M. de Guérin, après avoir placé son fils au séminaire, s'en était revenu tranquille au Cayla, son enfant était dans un port à l'abri de tout naufrage. On ne sait si ce fut dans ce pieux asile, au milieu des camarades de son âge, que Maurice fit sa première communion et qu'il goûta par l'Eucharistie ce que l'innocence et la foi ont de plus doux et de plus fort. Le silence de la sœur nous porte à croire que l'adolescent se nour-

(1) Lettres à Eugénie.

rit de la Divinité pour la première fois dans cette maison. Si cet événement s'était accompli au pays natal, Eugénie en aurait été témoin et n'aurait pas manqué de le relater dans son Journal. Durant deux années, le nouvel élève se distingua tellement par ses aptitudes et sa bonne conduite que sur les témoignages rendus de lui à l'archevêque de Toulouse (1), ce prélat eut l'idée de se charger de son éducation. L'offre pressante en fut faite à M. de Guérin ; néanmoins Maurice demeura sous la direction paternelle. Plus tard, l'écolier, devenu jeune homme, devait apprécier en ces termes les avantages de sa première éducation de famille et ses impressions d'école : « Mon père jetait dans  
« mon cœur ces sentiments de religion qui n'ont  
« jamais été effacés, et les scènes de la mort, que  
« j'aimais à aller contempler dans les chaumières  
« à la suite du curé de la paroisse, qui était mon  
« précepteur, m'instruisaient de la brièveté de la  
« vie à l'entrée même de la carrière. Ainsi, sans  
« avoir vécu dans le monde, j'en étais déjà désa-  
« busé, tant par ce que j'entendais dire à mon père  
« que par ma jeune expérience. J'abandonnai enfin  
« ma solitude pour entrer dans les collèges ; c'était  
« passer d'un extrême à l'autre. Mais je n'oubliais

(1) M<sup>sr</sup> de Clermont-Tonnerre.

« pas, dans la société d'une jeunesse turbulente, « les leçons de la solitude ; je les avais emportées « avec moi pour ne jamais les perdre (1). » Dès lors s'ouvre, de l'aveu de Maurice, cette vie pénible, difficile, pleine de tristesse et d'angoisse dont le jeune de Guérin aura tant à souffrir. Habitué à bien faire, le frère d'Eugénie tremblait devant la moindre difficulté, portait en lui mille craintes minutieuses, éprouvait les perpétuels scrupules d'une excessive timidité. Si, d'après le récit de sa sœur, Maurice entra au séminaire avec joie, il nous est prouvé par ses propres révélations que sa joie fut bientôt voilée de tristesse et troublée dans l'accomplissement de ses devoirs. C'était pour ne pas désoler Eugénie qu'il lui cachait ses peines ; il est aisé de voir, du reste, par ses lettres, qu'il cherchait force et consolation auprès d'elle.

Qu'on juge de l'état de son âme aux sentiments qu'il exprime :

« Chère Eugénie, je suis bien touché des regrets « que tu as de mon absence. Moi aussi je te « regrette et je voudrais bien qu'il fût possible « d'avoir une sœur au séminaire. Mais ne t'in- « quiète pas, je suis très-content. Mes maîtres

(1) Lettre à M. l'abbé Buquet. (Paris, 1828.)

« m'aiment, mes camarades sont excellents. J'avance à pleines voiles dans le pays latin. Tu auras un meilleur maître aux vacances. Soigne à ton tour mes tourterelles. Je chante à la chapelle. Adieu. Je t'embrasse. »

Nous voudrions pouvoir citer ici les lettres qu'écrivait la sœur de Maurice à cette époque, nous les trouverions, par l'élévation des sentiments, dignes en tout de celles du frère ; malheureusement elles sont perdues. « Alors, dit Eugénie, commença cette correspondance intime qui n'a fini qu'à sa mort. J'ai bien peu retrouvé de ses premières lettres. » Historien de la vie de la sœur, nous nous estimerions trop favorisé si nous avions pu découvrir quelques-unes de ses lettres pour les comparer à celles du frère ; mais toutes nos recherches ont été inutiles.

Laissons donc encore parler Maurice pour nous consoler de ne pouvoir entendre Eugénie :

Hélas ! le monde entier sans toi  
N'a rien qui m'attache à la vie.

« Chère Eugénie, tu seras peut-être étonnée de voir ces deux vers en tête de ma lettre. C'est que c'est le texte dont je veux la tirer et pour mieux exprimer le tendre amour que je



« te porte. Le sentiment qui inspirait à Paul ces  
« paroles pour Virginie n'était pas plus sincère  
« que le mien. Je ne puis pas te dire les places  
« que j'ai n'ayant pas encore composé. Adieu, je  
« n'en puis plus, je souffre trop pour pouvoir  
« continuer. »

Sans doute le contraste de sa nouvelle vie avec l'ancienne avait saisi son âme ; enfermé loin de sa famille, dans une maison si différente de la sienne, il pleurait les beaux jours évanouis et l'image d'Eugénie, courant seule dans les bois habités par les fées de leur enfance, lui mettait au cœur les douleurs de l'exilé. Pour entendre un pareil langage, expression vraie d'une tendresse aussi simple et aussi débordante, il faudrait retrouver les lettres que la sœur adressait au frère ; elles ajouteraient assurément une bien belle page de plus à tout ce que l'âme d'Eugénie a su dire de noble, de grand, d'idéal à l'âme de Maurice. A notre avis, c'est une lacune que rien ne saurait combler ; les premières pages de la correspondance de la jeune fille devaient exprimer, avec toute la fraîcheur des sentiments du bel âge, ses prières, ses désirs, ses vœux pour son frère, tout son amour, tantôt heureux, tantôt alarmé, selon que son cœur se trouvait sous l'empire de ses souvenirs, de ses tristesses ou de ses espérances.

Durant leur séparation, on peut affirmer qu'il ne s'écoula pas une seule heure sans qu'Eugénie ne vécût par la pensée avec Maurice. A la réception de ses lettres, une consolation ineffable s'emparait de son âme, elle les lisait, les relisait, les faisait lire à la famille; souvent elle courait s'enfermer dans sa chambre pour entretenir délicieusement, et comme en tête à tête, des conversations intimes qui lui rendaient la présence de son cher absent. Ah ! s'il nous était donné de bien connaître le cœur de M<sup>lle</sup> de Guérin, comme tout ce qu'il y a de plus exquis dans la tendresse humaine nous saisirait, comme l'âme de la chrétienne nous apparaîtrait puissante en conseil et en amour, et comme nous nous écrierions en portant envie au frère, tendre objet d'une si forte affection : Heureux, trois fois heureux Maurice, d'avoir trouvé tant de vertu dans l'âme de sa sœur !

Eugénie se consolait donc au Cayla de l'absence de son frère en correspondant avec lui. Après la pensée de Dieu, incessamment entretenue par la prière, par la méditation et la pratique fréquente des sacrements, la pensée de Maurice formait son idée dominante. La jeune fille avait posé sa vie sur les hauteurs sublimes de la religion et de la famille, et quoique son cœur fût

avide du ciel, elle se sentait retenue à la terre par les plus doux liens qui puissent y attacher.

Dans cette existence toute d'amour, puisqu'elle était principalement consacrée à aimer Dieu, un père, une famille et surtout un frère, l'esprit distingué de M<sup>lle</sup> de Guérin avait su se faire une part. A treize ou quatorze ans, elle dévorait les *Oraisons funèbres* de Bossuet « sans les comprendre sans doute, dit-elle, sans autre attrait que ces pensées du ciel et de la mort qui avaient eu de bonne heure tant d'influence sur sa vie. » Chaque jour, elle se livrait à l'étude de la religion, de l'histoire, de la littérature, de la philosophie même, et puis, à certaines heures, descendant de ces tranquilles régions, elle se mêlait aux travaux de la vie domestique, ne dédaignait pas de s'occuper du ménage et de veiller au bon ordre de la maison. Ainsi, la sœur de Maurice faisait succéder à une lecture pieuse ou littéraire un travail d'aiguille; plus d'une fois une composition poétique fut interrompue pour l'ordonnance d'un dîner ou la réception d'une visite; Eugénie, enfin, savait mettre la main à tout, et aux devoirs modestes de la ménagère et de la maîtresse de maison, elle unissait les travaux, les goûts et les soins de la femme intelligente et chrétienne. A son jugement, c'était « une vie mélangée » que la sienne, quelque

chose comme le travail de Marthe et de Marie tout ensemble. Aussi, quiconque lit son Journal la voit infatigablement active et faisant un bon emploi de ses journées, qu'elle trouve toujours trop courtes dans la diversité de ses œuvres.

Mais pour avoir une juste idée de l'ordre de ses occupations et du profit de son temps, nous croyons devoir placer, ici, avec tous ses détails, le mémorandum de son existence quotidienne dressé par M<sup>lle</sup> Marie, sa sœur, le témoin le plus intime qu'elle ait eu. « Elle se levait à six heures, » est-il écrit dans *Reliquiæ*, « lorsqu'elle « n'était pas souffrante. Après s'être habillée, « elle faisait une prière vocale ou mentale, et elle « ne manquait pas d'aller entendre la messe. « Après sa prière, elle passait dans la chambre « de son père, soit pour le soigner, soit pour le « servir à déjeuner qu'elle accompagnait d'une « lecture. A neuf heures, elle rentrait dans sa « chambre et récitait les prières de la messe, si « elle ne l'avait pas entendue. Si son père se portait bien et n'avait pas besoin de son aide, elle « s'occupait soit à lire, soit à écrire, soit à travailler, ce qu'elle aimait beaucoup (fée par les « mains comme elle l'était par l'âme), soit enfin à « surveiller le ménage qu'elle dirigeait avec infiniment de goût et d'intelligence. A midi, elle

« retournait à sa chambre et récitait l'*Angelus* ;  
« puis venait le dîner. Quand il était fini, si  
« le temps le permettait, elle faisait une prome-  
« nade pour distraire son père ou quelquefois  
« une visite au hameau voisin où il y avait un  
« malade à voir ou quelque affligé à consoler.  
« Si elle reprenait la lecture à son retour ,  
« vers les deux heures, elle reprenait son tricot  
« avec et tricotait en même temps qu'elle lisait,  
« ne voulant même pas de l'ombre des heu-  
« res oisives. A trois heures, elle revenait à sa  
« chambre où d'ordinaire elle lisait la visite au  
« Saint-Sacrement par saint Alphonse de Liguori  
« ou bien la vie du saint du jour. Ceci terminé,  
« elle écrivait jusqu'à cinq heures, si son père ne  
« l'appelait pas auprès de lui. A cinq heures, elle  
« récitait le chapelet et méditait jusqu'au souper.  
« A sept heures, elle causait en famille, mais ne  
« laissait jamais l'ouvrage. Après le souper, elle  
« s'en allait à la cuisine faire la prière aux  
« domestiques et le catéchisme à quelque petit  
« ignorant, ce qui arrivait souvent au temps des  
« vignes. Le reste de la soirée s'écoulait au tra-  
« vail d'aiguille, et à dix heures, elle était cou-  
« chée, ayant lu le sujet de méditation du lende-  
« main, afin de s'endormir avec cette bonne pen-  
« sée. Enfin il est exact d'ajouter que, tous les

« mois, elle se préparait à la mort et choisissait  
« un des saints qu'elle affectionnait le plus pour  
« imiter ses vertus. » Tel est dans son éloquente  
simplicité l'agenda des journées d'Eugénie fixé  
par celle qui suivit son existence depuis la pre-  
mière jusqu'à la dernière heure.

Cependant la sœur de Maurice avoue dans son journal qu'elle était obligée de troubler parfois l'ordre de ses occupations et de manquer à son règlement de vie quasi-cénobitique : « Voilà que  
« pour quarante bêcheurs, écrit-elle, il m'a fallu  
« rester tout le long du jour à la cuisine, les  
« mains au fourneau. » Mais aussitôt elle se rési-  
gne et fait la soupe « de bonne grâce » en se rap-  
pelant « que sainte Catherine de Sienne faisait avec  
une grande joie la cuisine. » Un autre jour, il faut  
qu'elle descende dans la prairie pour étendre et  
faire sécher le linge et, en le voyant flotter sur  
les cordes tendues d'un peuplier à l'autre, elle  
s'écrie : « C'est assez joli que d'étendre le linge  
« blanc sur l'herbe et de le voir flotter sur des  
« cordes. On est, si l'on veut, la Nausicaa d'Ho-  
« mère ou une de ces princesses de la Bible qui  
« lavaient les tuniques de leurs frères. » Ainsi ,  
dans la grâce de ses dix-huit ans, Eugénie était  
un parfait modèle de piété et d'activité : ou-  
vrière habile dans les choses de l'âme, elle ne

l'était pas moins dans les travaux des mains où excelle son sexe; jeune fille éminemment laborieuse qui sans ressentir les nécessités d'une position gênée savait utiliser sa vie autour d'elle, et par le sacrifice des goûts frivoles et des caprices de son âge, ainsi que par ses habitudes de solide piété, savait se tenir à la hauteur que Dieu marque au foyer à la femme qui doit y porter le sceptre, je veux dire, à la mère de famille ! Toutefois, gardons-nous de l'oublier, si M<sup>lle</sup> de Guérin occupe une aussi glorieuse place dans la maison paternelle, c'est que de bonne heure elle s'est pliée à tous les devoirs de la chrétienne. Chaque matin, elle consacre fidèlement à Dieu les actions de sa journée, elle va retremper son cœur au pied de l'autel d'Andillac, et elle s'assure de la sorte toutes les bénédictions que le ciel accorde pour salaire à ceux qui l'invoquent.

Cette vie n'était pas aussi monotone qu'on pourrait se le figurer. La variété des occupations donnait à la sœur de Maurice un courage sans cesse renaissant et puis les plus innocentes distractions tempéraient pour elle l'austérité des devoirs. Il faudrait avoir son âme pour sentir les douceurs qu'elle trouvait dans les causeries intimes et les promenades faites en famille, ainsi que pour goûter le charme de ses visites chez les pau-

vres et les malades des villages voisins et le bonheur de ses stations et de ses pèlerinages dans les églises d'alentour. Cette vie de prière, de travail et de charité plaisait infiniment à son caractère essentiellement simple, actif et religieux.

La vue de la campagne aux beaux jours lui causait les plus vives jouissances : « Nous menons une vie d'oiseau, écrivait-elle, en plein air, sous les ombres. C'est un charme et que de plaisirs variés à chaque coup d'œil, à chaque pas, pour peu qu'on y regarde. C'est plaisir de trotter dans ces parfums. Rien n'est charmant comme ces courses du matin au printemps, et je ne regrette pas de me lever de bonne heure pour me donner ce plaisir. » Les frimats eux-mêmes ne refroidissaient pas son admiration pour la nature ; elle aimait à voir de près le givre, la glace et la neige, seulement elle ne poussait pas alors ses promenades loin du château ; son père se montrait difficile pour ces sorties d'hiver. Elle devait se borner à faire quelques pas en sabots jusqu'à la garenne du Nord ou du côté du chemin de Sept-Fons. Pour aller plus avant, il fallait qu'elle fût accompagnée et qu'elle justifiât la nécessité de sa course par un motif pressant de bienfaisance ou de religion.

Puis les visites des pauvres et des malades, en



fournissant un aliment à son zèle, lui procuraient de nouvelles consolations. Elle avait lu dans Bossuet (1) « que l'aumône met une maison plus en sûreté que toutes les armes et que toutes les forces, » et elle aimait à attirer ainsi des bénédictions sur le Cayla. « Je viens de me chauffer à tous les feux du hameau, écrit-elle dans son journal. « C'est une tournée que nous faisons de temps en temps avec Marie et qui a bien ses agréments. « C'était aujourd'hui une visite de malades, aussi « avons-nous parlé remèdes et tisanes. Prenez « ceci, faites cela ; on nous écoute aussi bien « qu'aucun médecin. » A part la satisfaction intérieure qu'elle éprouvait, la jeune fille était fière de la confiance dont elle était l'objet, les malades et les pauvres la regardaient comme une seconde Providence, elle savait si bien les plaindre, les secourir, les encourager, leur montrer Dieu dans la pauvreté et la douleur. Lorsqu'elle entrait dans une chaumière, on bénissait sa venue, et lorsqu'elle en était sortie on l'y souhaitait encore ; quant à elle, se sentant bienheureuse de toute la félicité de ceux qu'elle soulageait et rendait meilleurs, semblable à la Vierge symbolique de Byzance, elle ouvrait ses deux bras aux malheureux !

(1) Sermon sur l'aumône prêché à l'Hôpital général.

Les jours de fête et de dimanche apportaient encore à sa belle âme les éléments d'une félicité plus haute. Entendons-la nous conter les jouissances dont alors son cœur était plein : « Cette  
« vie du dimanche si active, si coureuse, si variée,  
« je l'aime. On voit l'un l'autre en passant, on  
« reçoit la révérence de toutes les femmes qu'on  
« rencontre et puis on caquette chemin faisant  
« sur les poules, le troupeau, le mari, les enfants.  
« Mon grand plaisir, c'est de les caresser et de  
« les voir se cacher tout rouges dans les jupes  
« de leur mère. Ils ont peur des demoiselles  
« comme de tout ce qui leur est inconnu. » Mais,  
si M<sup>lle</sup> de Guérin était sensible à ces caquetages  
« avec des paysans endimanchés et des enfants  
grandis d'une semaine à l'autre, » combien plus  
se sentait-elle fortunée de pouvoir déposer son  
âme aux pieds de Dieu. Il y a dans les offices  
divins d'une église de campagne tant de grâces  
touchantes pour une âme profondément chrétienne : le matin, on participe à la prière des humbles si puissante auprès de Dieu, on entend la voix du pasteur dans l'onctueuse simplicité de l'Évangile, on voit le fils de Dieu s'unir et se donner aux cœurs les plus purs du modeste troupeau ; le soir, on assiste aux vêpres, à la bénédiction du Très-Saint Sacrement, au chapelet,

et puis on se retire dans l'impatience de voir se lever un pareil jour. Aussi pour savourer ces divines consolations, Eugénie surmontait tous les obstacles et ne craignait pas d'affronter le mauvais temps et de braver les plus fortes rigueurs de la saison froide : « Manteaux, sabots, para-  
« pluie, tout l'attelage d'hiver, s'écrie-t-elle, nous  
« a suivis ce matin à Andillac où nous avons  
« passé jusqu'au soir tantôt au presbytère et tantôt à l'église. »

Les grandes fêtes offraient à la jeune fille les mêmes attraites unis aux mêmes avantages, et on la voyait s'y préparer à l'avance afin d'en célébrer saintement les pieux anniversaires. La Noël lui était chère entre toutes les solennités religieuses; elle aimait chaque année à la célébrer en allant, avec les bergers du Cayla, assister à la messe de minuit. Elle raconte délicieusement à Maurice les impressions qu'elle ressentait alors. Qu'on en juge à la description qu'elle lui en fait à la date du 25 décembre 1824 : « Nous y allâmes  
« tous, papa en tête, par une nuit ravissante.  
« Jamais plus beau ciel que celui de minuit, si bien  
« que papa sortait de temps en temps la tête de  
« sousson manteau pour regarder en haut. La terre  
« était blanche de givre; mais nous n'avions pas  
« froid; l'air d'ailleurs était réchauffé devant nous

« par des fagots d'allumettes que nos domestiques  
« portaient pour nous éclairer. C'était charmant,  
« je t'assure, et je t'aurais voulu voir là chemi-  
« nant comme nous vers l'église; dans ces che-  
« mins bordés de petits buissons blancs comme  
« s'ils étaient fleuris. Le givre fait de belles fleurs.  
« Nous en vîmes un brin si joli que nous en  
« voulions faire un bouquet au St-Sacrement;  
« mais il fondit dans nos mains : toute fleur  
« dure peu. » Tel était, en l'absence de Maurice,  
le côté extérieur de la vie retirée et silencieuse  
de M<sup>lle</sup> de Guérin : des promenades en compagnie  
de sa sœur ou de son père, des visites chez les  
pauvres et les malades de la contrée, l'assistance  
aux offices et aux cérémonies des dimanches et  
des fêtes.

Cependant, quoique l'existence d'Eugénie fût  
parfaitement active, le besoin de revoir Mau-  
rice s'y faisait sentir souvent et venait l'assombrir.  
Déjà deux années d'études nous séparent du jour  
où le frère et la sœur se sont dit adieu. L'écolier  
a soumis sa nature indépendante aux habitudes  
du collège et gagné par sa conduite et son travail  
l'estime et l'affection de ses camarades et de ses  
maîtres. Mais pour lui, comme pour la sœur, le  
bonheur est loin d'être parfait, de fois à autres les  
souvenirs du passé viennent troubler le calme de

son horizon, le jeune exilé se souvient du Cayla, ce coin où les amandiers fleurissent, et alors Maurice doit faire appel à toute sa piété pour ne pas céder à la nostalgie la plus cruelle de toutes, je veux dire, à la douleur qui déchire le cœur séparé de ceux qu'il aime. Ainsi, les deux frères devaient réagir à chaque heure contre la tristesse de leur séparation et ce n'était qu'à force de vertu et de travail qu'ils supportaient la vie dans l'éloignement l'un de l'autre. Les choses en étaient là pour Maurice et pour Eugénie, quand M. de Guérin se détermina à rappeler son fils et à lui accorder quelques mois de vacances au sein de sa famille.

Ce fut aux premiers jours du mois d'août 1824 que le jeune séminariste revit le Cayla, il l'avait quitté depuis deux ans. Nous aimons à nous représenter le pacifique triomphateur, couvert des lauriers cueillis dans les luttes scolaires, rentrant sous le toit paternel, au milieu de sa famille accourue à sa rencontre. Il nous semble le voir arriver sur le même chariot, traîné par la même jument dont nous lui avons entendu vanter les services à propos de son premier départ. Assis sur les bancs du véhicule tout ouvert, son émotion croissait à mesure qu'on approchait des lieux aimés. Pauvre Maurice, il s'était promis d'être si radieux et, à la vue de Cayla, il cachait son visage inondé

de pleurs dans les bras de son père et d'Eugénie ! Ceux qui n'ont jamais quitté à cet âge la maison paternelle ne se font pas une idée des impressions que l'on éprouve en y rentrant ; j'en atteste le cœur de tous les écoliers au moment où ils revoient leur famille et où ils reprennent place au foyer qu'attristait leur absence... En retrouvant enfin ce qu'il aimait le plus au monde, Maurice ressentait quelque chose de si fort et de si tendre à la fois que tout son cœur se fondait. Quelle émotion que celle de ce retour, l'enfant passait des bras de son père dans les bras de ses sœurs et d'Erambert, et si chacun lui faisait sentir, en le caressant, le bonheur d'être aimé, Eugénie l'en pénétrait mieux que tous les autres !

Après les premières émotions, Maurice se mit à goûter les félicités calmes du passé au sein de ces riantes campagnes. Alors recommença entre le frère et la sœur cette vie à deux qui leur était si chère : on priait, on lisait, on écrivait, on respirait pour ainsi dire ensemble, et comme les vacances coïncidaient avec ces journées d'automne où dans nos contrées la campagne reverdit tout en se dorant d'une moisson de fruits, l'on sortait et l'on se promenait beaucoup et l'on jouissait chaque jour de la température et de la physionomie si douces du pays et du climat. Le moment était on ne peut plus

propice, le Cayla se trouvait dans toute sa splendeur, c'était le temps des vendanges. Matin et soir, Maurice et Eugénie se mêlaient à la troupe joyeuse des villageois à leur service ; ils aimaient à voir cueillir les raisins, à s'asseoir à l'ombre des vignes nouvellement dépouillées, et là, à quelques pas des vendangeurs, ils s'adressaient la série interminable de ces suaves te souvient-il, qui font revivre le passé. Chaque jour, de bon matin, ils se rendaient à l'église, Maurice servait à la messe et communiait souvent à côté de sa sœur. Le dimanche, Eugénie, dont les mains virginales avaient orné l'autel d'Andillac, voyait aux offices, parmi les enfants des hameaux, son frère balancer l'encensoir ; il était revêtu de l'aube blanche de l'enfant de chœur et alors elle se figurait l'acolyte devenu prêtre.

A cette époque, le fervent séminariste exprimait ouvertement le dessein d'entrer dans l'Eglise, ses idées et ses goûts de vocation sainte n'avaient fait que grandir. Comme par le passé, il aimait à composer de pieux discours, à suivre les cérémonies religieuses, à parler du sacerdoce, à accompagner le curé auprès des malades, à contempler le spectacle de l'agonie et de la mort dans les chaumières. Nourrissant ainsi le fond de piété et de tristesse qu'il portait en son âme, il appre-

nait à l'école de la religion et de la douleur la fragilité de cette vie et la valeur de l'éternité; et si grande était, sous l'empire de ses hautes pensées, la force de ses émotions que pour reprendre goût aux choses d'ici-bas, il lui fallait entendre les leçons du prêtre, recevoir les conseils de son père et sentir les caresses de sa sœur.

La perspective de vivre un jour à côté de Maurice, dans un modeste presbytère, faisait la plus douce espérance d'Eugénie. Mais tandis que la sœur formait les vœux les plus ardents pour la réalisation d'un état de vie qui lui apparaissait sous le prisme de l'idéal, les vacances du frère touchèrent subitement à leur fin; elles s'étaient envolées rapides comme le bonheur, heureuses comme l'innocence.

M. de Guérin qui désirait ouvrir une plus large carrière à l'intelligence de son fils, ne le fit point rentrer au séminaire de Toulouse. Ce fut à Paris, au collège Stanislas, l'un des foyers les plus purs de la science, à cette époque, qu'il l'envoya continuer ses études. Maurice devait apprécier ainsi plus tard les résultats de cette détermination paternelle : « Envoyé à Paris, un plus vaste champ « s'offrit à mon intelligence, à mesure que je fis « des progrès dans le monde intellectuel, je sentis « croître mes tourments parce que ma réflexion



« prit une nouvelle activité. » L'écolier dut donc de nouveau dire adieu à toutes les affections du Cayla et se résigner à cet exil lointain dont il pressentait l'amertume au souvenir de la tristesse de son bannissement au séminaire de Toulouse. Mais, telle était la volonté de son père, et un matin de novembre, à treize ans, en dépit de ses larmes et de la désolation de sa sœur, Maurice partit seul pour Paris. En s'éloignant, l'exilé fixa plus longtemps qu'au premier départ son regard humide sur les lieux où il laissait son cœur, et malgré que l'hiver parût venu plus tôt cette année, que le soleil eût pâli, que l'horizon du Cayla fût terne et sombre, le pauvre frère à qui la pensée familière de la mort montrait la fragilité de la vie et qui plaignait les foyers paternels comme s'ils eussent été capables de sentir son absence, éprouvait toute la vivacité de ces regrets que le génie met sur les lèvres des enfants séparés de leur famille : « Merveilleuses histoires racontées  
« autour du foyer, tendres épanchements du  
« cœur, longues habitudes d'aimer si nécessaires  
« à la vie, vous avez rempli les journées de ceux  
« qui n'ont point quitté leur pays natal (4). »

(1) Chateaubriand.

## CHAPITRE III

1825 — 1830.

Qualités de M<sup>lle</sup> de Guérin. — Sa modestie. — Son peu de goût pour le monde. — Sa distinction. — Son penchant à la tristesse. — Eugénie, la joie de sa famille et l'admiration de la contrée. — Maurice à Stanislas. — Correspondance fraternelle. — Les consolations de la sœur dans les pratiques chrétiennes. — Retour de Maurice après cinq ans d'absence. — Nouvelle vie commune. — L'aventure du coup de fusil. — Confiance du frère. — Déception de la sœur. — Maurice renonce à l'état ecclésiastique. — Il est surnommé le jeune saint.

Tandis que la sœur pleure le départ du frère, pénétrons plus avant dans la connaissance des vertus de M<sup>lle</sup> de Guérin. La jeune fille vient d'atteindre les vingt ans, et elle nous apparaît unir aux qualités de la nature la plus heureuse toutes les beautés de la grâce chrétienne. Dieu s'était montré prodigue envers elle, car non-seulement par son intelligence et son cœur mais encore par les dons extérieurs qu'elle en avait reçus, Eugénie était une de ces créatures privilégiées dont la vue

commande le respect et inspire la sympathie. Sa taille ne dépassait pas la moyenne, mais toute sa personne révélait une exquise distinction. Son visage éclairé des rayons de l'âme brillait d'un tel reflet de foi, de piété, de douceur, que sa physionomie ne s'effaçait jamais des yeux qui l'avaient contemplée un seul instant. C'était quelque chose de si idéalement pur sur « ce front pâle et doux (1), » comme l'a dépeint Maurice, que les traits de l'humaine mortalité semblaient avoir été transfigurés dès ici-bas. La beauté de l'âme donnait cet air céleste à la jeune fille; sa modestie rehaussait encore ces avantages. Eugénie n'imitait pas les compagnes de son âge qui commençaient à tomber dans les exagérations de ce luxe et de ces modes dont nous voyons aujourd'hui les lamentables débordements. Semblable en sa simplicité à la Béatrix du Dante, elle était si parfaitement couronnée et embellie de ses seules grâces austères qu'on se disait à sa vue : « Ce n'est pas une femme, mais un ange du ciel (2). » La sœur de Maurice était en effet modeste comme une chrétienne, pure comme un enfant, simple comme le génie.

M<sup>lle</sup> de Guérin allait rarement dans le monde,

(1) *Relique.*

(2) *Vita nuova.*

et si elle y paraissait quelquefois, elle ne s'y montrait jamais parée des ornements dont saint Clément défendait l'usage aux premières chrétiennes : ni couronnée de fleurs, ni étincelante de rubis, ni revêtue de tissus précieux (1); elle s'y présentait toujours simplement et rien ne faisait sentir chez elle le moindre goût pour les pompes détestables de la mondanité. Elle avoue dans son Journal, avec une aimable ingénuité, qu'au temps de sa plus tendre enfance, elle était un peu frivole : « J'aurais voulu être belle, dit-elle, je ne rêvais « que beauté parce que maman m'aurait aimée « davantage. Grâce à Dieu, ajoute-t-elle, cet enfantillage a passé et je n'envie d'autre beauté « que celle de l'âme. » Àveu dont la jeune fille s'absout elle-même par la justification si légitime qu'elle en donne et par le désir si élevé qui l'accompagne.

Lorsque les circonstances obligeaient Eugénie à sortir de sa solitude, elle se produisait sans embarras et sans la moindre gêne dans les salons aristocratiques de Gaillac et des châteaux voisins. Sa tenue révélait alors, sous la simplicité de ses toilettes, la digne descendante des patriciens italiens du onzième siècle. Combien de jeunes filles de

(1) *Homélie sur la modestie chrétienne.*

nos jours qui devraient imiter en cela M<sup>lle</sup> de Guérin !

Mais ce qui prouve qu'elle n'aimait pas le monde c'est ce qu'elle raconte au sujet d'une soirée où elle fut invitée : « On ne parlait hier soir, à  
« Gaillac, que d'une jeune fille qui est morte au  
« sortir du bal où elle avait passé la nuit. Pauvre  
« âme de jeune fille où es-tu ? Et moi aussi je  
« sors d'une soirée dansante, la première que j'aie  
« vue et où j'aie pris part ; mais mon cœur n'était  
« pas en train et s'en allait au repos. »

Et comme si ce langage ne lui paraissait pas assez explicite, elle formule à ce sujet sa profession de foi : « Je viens d'essayer du monde ; déci-  
« dément le monde m'ennuie, l'esprit qu'on y  
« rencontre n'est pas de mon goût. Je n'y puis  
« prendre part, et aussi je puis dire comme Es-  
« ther : Je crois qu'au milieu de la foule et des  
« divertissements je ne laisse pas de me trouver  
« seule. Savez-vous où je me plais ? dans quel  
« monde ? A l'église. Là, je me sens chez moi.  
« Toute ma vie j'ai préféré une chapelle à un  
« salon, les anges aux hommes et ce parler inté-  
« rieur avec Dieu à celui qui bruit au dehors. On  
« n'est pas né en solitude, on n'est pas élevé en  
« plein air, près de la croix, pour sentir comme  
« les autres. Rien ne m'est venu de là ; ce n'est

« pas la peine ni mon vouloir de me tourner de ce  
« côté. » Eugénie dit vrai, elle n'est pas faite  
pour le monde, son âme délicate ne peut vivre  
dans l'air épais qu'on y respire, son esprit et son  
cœur ne peuvent se satisfaire des fêtes qu'on y  
donne; Eugénie tient trop de l'ange et vit trop  
près du ciel !

Ces réflexions corroborent ce que nous venons  
de dire. Son apparition au milieu d'une société  
qui était la sienne ne put inspirer à M<sup>lle</sup> de Gué-  
rin le goût de semblables réunions. Tout ce qui se  
pratique dans le monde la fatigue et l'ennuie, elle  
s'y sent étrangère, isolée; les souvenirs du Cayla  
et de sa solitude lui plaisent infiniment mieux que  
les rires et les chants des assemblées les plus  
joyeuses et des fêtes les plus brillantes. Durant  
cette soirée où elle avoue que son cœur n'est pas  
en train, on l'entend se vanter à elle-même les  
charmes de sa vie de campagne et on la voit pour  
ainsi dire résister, en pensant à la pelouse et au  
marronnier du domaine paternel, à toutes les  
avances que lui fait le monde. Ah! c'est alors  
qu'isolée au milieu de la musique et des danses  
elle devait se dire tout bas dans son âme :

Oh ! laissez-moi mes rêveries,  
Mes beaux vallons, mon ciel si pur,  
Mes ruisseaux coulant aux prairies,

Mes bois, mes collines fleuries,  
Et mon fleuve aux ondes d'azur.

Laissez ma vie au bord de l'onde,  
Comme elle, suivre son chemin,  
Inconnue aux clameurs du monde,  
Toujours pure, mais peu profonde,  
Et sans peine du lendemain.

On dit que la vie est amère,  
O mon Dieu ! ce n'est pas pour moi :  
La poésie et la prière,  
Comme une sœur, comme une mère,  
La bercent pure devant toi.

Les jours lui tombent goutte à goutte,  
Mais doux comme un rayon de miel ;  
Il n'en est point qu'elle redoute.  
O mon Dieu ! c'est ainsi sans doute  
Que vivent les anges au ciel !



Ainsi la sœur de Maurice chante les airs de la solitude en dépit de la contrainte qui l'enserre, et tout ce qu'il y a de brillant dans une soirée de ville ne peut l'empêcher d'être d'esprit et de cœur au milieu de son Cayla bien-aimé.

Cet amour de la retraite prenait sa source dans la piété de M<sup>lle</sup> de Guérin ; la religion avait appris de bonne heure à Eugénie le néant des joies de la terre. Avec la simplicité de ses goûts et les principes de son éducation chrétienne, il est aisé de comprendre que la jeune fille s'ennuyât au

contact du monde, qu'elle ne goûtât point ses vanités, et que le jour où les convenances lui commandaient d'y paraître, elle cherchât jusqu'au sein de ses assemblées et d'autres plaisirs et d'autres distractions. Comment cette âme, maîtresse d'elle-même, aurait-elle pu se laisser absorber par la mesquinerie des habitudes mondaines ? Elle était de trop grande et trop fière race pour consentir à penser et à aimer en dehors de la nature, de la famille, de la religion et partant en dehors de l'infini.

A certains jours, M<sup>ne</sup> de Guérin éprouvait un tel dégoût pour les choses d'ici-bas que son existence, si retirée et si heureuse d'habitude, se voilait; la vie ne s'offrait alors à son cœur qu'avec les amertumes de l'exil. Pour résister au découragement, Eugénie faisait appel à toute sa piété. « Notre âme s'ennuie sur la terre, s'écrie-t-elle dans un de ces moments pénibles. Pauvre exilée ! que deviendrais-je sans la prière, sans la foi, sans la pensée du ciel, sans cette piété de la femme qui se tourne en amour divin (1). » Heures d'accablement moral où son âme ressentait quelque chose de la tristesse dont parle l'auteur de l'*Imitation* : (Vous m'êtes témoin, Seigneur, que je ne

(1) *Journal*.



trouve nulle part de consolation, de repos en nulle créature!); et où, pour ne pas succomber, elle devait recourir à toutes les forces de la religion.

Par son existence modeste et pieuse, la sœur de Maurice exerçait une douce influence dans sa famille et dans son pays, elle était la joie de la maison et l'honneur de la contrée. A la vue de sa piété profonde, son père pressentait qu'elle ne s'éloignerait jamais de lui, malgré les propositions les plus avantageuses, et qu'elle resterait à ses côtés pour consoler ses vieux ans comme la gardienne bienfaisante du foyer. Appelée d'en haut à suivre les sentiers élevés de la virginité, Eugénie avait célébré avec Dieu, depuis sa première communion, une alliance trop heureuse pour penser un seul instant aux nœuds fragiles de ce monde. Par la méditation quotidienne de la vie des saints, la chrétienne s'était fixée dans l'héroïsme du sacrifice, généreusement déterminée dès ici-bas à suivre les exemples des vierges qui forment au ciel la cour glorieuse de l'Agneau. M. de Guérin en retour prodiguait à sa fille une tendresse dont on ne saurait se faire une idée; et, quoique le cœur du père aimât vivement tous ses enfants, il ressentait pour Eugénie le besoin d'une irrésistible prédilection. Était-ce en souvenir de sa compagne qui

lui avait été ravie jeune encore, et avec laquelle sa fille avait beaucoup de ressemblance? Ce sentiment pouvait ne pas être étranger à la surabondance de l'amour paternel, mais nous savons que ce qui attirait à l'enfant le bonheur d'être aimée par dessus tous les autres membres de la famille, c'était la grandeur de ses mérites. Le père avait apprécié à sa valeur l'âme de la fille et, à la vue des trésors d'intelligence et de dévouement qu'elle possédait, il lui avait voué un amour qui renfermait à la fois la force et la douceur de la tendresse paternelle et maternelle réunies. Eugénie se montrait sensible à cette affection, heureuse de recevoir ce qu'elle était si heureuse de donner.

Lorsque, par l'imagination, nous ressuscitons les hôtes disparus du Cayla et, qu'à l'aide du journal, nous pénétrons dans l'intimité de ce foyer entre le père et la fille, nous sentons le cœur d'Eugénie déborder sous les caresses de l'amour paternel, et nous comprenons ce qu'elle devait éprouver en écrivant ces lignes : « — Posé mon front sur les mains de mon père posées sur mes genoux. Oh ! le doux oreiller ! Tout mon cœur s'est porté à ma tête dans ce repos pour en jouir. Mon père est bon d'une bonté tendre, ardente et pour ainsi dire amoureuse, comme on dit de la bonté divine dont les pères tiennent, et il se fait aimer avec aban-

don. Je ne lui cache que ce qui pourrait le peiner (1). » Et voici de quelle manière M<sup>lle</sup> de Guérin achève de nous dépeindre la délicatesse de ses sentiments : « Le bon père aurait peut-être quelque souci de ce qui me vient parfois dans l'âme ; un air triste lui semblerait un chagrin. Cachons-lui ces petits nuages ; il n'est pas bon qu'il les voie et qu'il connaisse de moi autre chose que le côté calme et serein. Une jeune fille doit être si douce à son père ! Nous leur devons être à peu près ce que les anges sont à Dieu (2). » On conçoit aux accents de cette affection, si profondément ineffable, les félicités et les ivresses du cœur d'Eugénie, et on bénit Dieu d'avoir mis dès ici-bas tant de bonheur au sein de la famille chrétienne.

Cette influence des vertus de M<sup>lle</sup> de Guérin qui lui assurait au foyer le privilège d'une équitable prédilection lui attirait dans la contrée le tribut d'une admiration sincère. Connue des villageois, bénie et aimée par les pauvres et les malades, la sœur de Maurice jouissait d'une grande réputation de douceur et de charité. Partout, dans le voisinage du Cayla, son nom, familier aux malheureux, était le synonyme de la bonté et du dévouement.

(1) *Journal*.

(2) *Ibid*.

Jeunes hommes et vieillards parlaient d'elle avec respect et gratitude, et lorsque le dimanche, à Andillac, elle traversait la foule des paysans devisant sur la porte de l'église, il y avait un tel mouvement empressé pour se découvrir sur son passage qu'on sentait à l'hommage spontané de ce peuple qu'il s'inclinait devant la vertu et qu'il en saluait la vivante représentation. Souvent, à la sortie des offices, on courait après elle pour lui parler ; tantôt c'était une femme priant M<sup>lle</sup> Eugénie de passer dans une chaumière pour secourir des pauvres ou des malades ; tantôt c'était un homme dont l'infortune venait lui confier ses peines et demander conseil à sa sagesse de vingt ans. Et elle, les accueillait avec la même bonté et la même affection, heureuse d'être leur conseillère et leur consolatrice, et eux, en l'approchant, se sentaient émus de Dieu ; le contact et le parfum de son âme leur donnaient une idée de la pureté et de la bonté des anges du ciel.

Mais cette grande place occupée dans la tendresse des siens et dans l'estime des gens de la contrée ne suffisait pas à la sœur contre l'absence de Maurice. Pour supporter ce mal, il lui fallait recourir plus haut ; elle avait besoin de toutes les consolations célestes, et heureusement sa piété était de force à les lui fournir en abondance. Mau

rice continuait à Paris ses études commencées à Toulouse, il était toujours élève au collège Stanislas. Depuis son entrée dans cette maison, le jeune de Guérin obtenait de brillants succès et jouissait de flatteuses affections. Les écrits d'Eugénie nous apprennent qu'il y passa cinq années entières sans retourner au Cayla. « J'eus pendant  
« ce temps, dit-elle, communication des déve-  
« loppements et impressions de son âme, et de  
« cette mélancolie profonde que semblait lui don-  
« ner le sentiment confus des choses à venir (1). »  
Durant les quatre premières années de leur éloignement les deux frères s'adressèrent assez de lettres, mais on ne trouve nulle part le moindre vestige de cette correspondance et, après les investigations les plus minutieuses, on peut dire que pas une ligne n'a échappé au mystère. Il faut arriver à l'année 1828, la dernière des études classiques de Maurice à Paris, pour découvrir enfin la trace des relations fraternelles. On aura une idée de leur intimité à ces passages du cahier vert où le frère se fait le reproche de n'avoir pas témoigné jusque-là assez de confiance et d'affection à la sœur.

« Ma chère Eugénie, les lignes que je vais tra-

(1) *Fragments*

cer vont t'étonner, sans doute; la conduite que j'ai tenue envers toi jusqu'à présent ne présageait rien de semblable à ce que tu vas lire, mais sois persuadée que je te parle sincèrement. Ta surprise sera, je crois, agréable. Jusqu'ici je t'ai témoigné peu de confiance, mais pourquoi, diras-tu? La raison n'en est pas dans mon cœur : malheur à moi! s'il avait conçu le moindre éloignement pour toi! C'est la légèreté de l'âge. . . . .

. . . . .  
. . . . .

« Me voici arrivé à l'âge où l'enfance n'est plus pour moi qu'un songe; toutes les illusions de la vie ont disparu et de tristes réalités ont pris leur place. C'est alors qu'on ne se suffit plus à soi-même; c'est alors que l'homme qui pâlit d'effroi a besoin d'un appui, d'un bras secourable qui le soutienne dans les terribles épreuves qu'il va subir. Ce besoin s'est manifesté à moi aussitôt que, jetant un regard sur l'avenir, je me suis vu seul prêt à affronter tant de dangers. Alors, mon cœur t'a nommée aussitôt, et peut-on, en effet, trouver un meilleur ami qu'une sœur telle que toi? Veuille donc désormais être ma confidente et m'aider de tes conseils et de ton amitié... Tu es celle de toute la famille dont le caractère est le plus conforme au mien... Je te tracerai l'histoire de

mon cœur... Je t'invite à me faire part aussi de ce qui se passe en toi (1). »

Plus loin, à la date du 7 janvier 1829, Maurice écrit encore en lui parlant de la conformité de leurs deux caractères : « S'il en est ainsi, quelle source de bonheur et de jouissances pour nous deux ! Que de choses n'aurons-nous pas à nous dire ? Oh ! qu'ils seront doux ces épanchements de nos cœurs qui se déchargeront l'un dans l'autre des ennuis, des réflexions, des tristesses qui naissent et meurent avec chaque jour. Ainsi, dis-moi quel est l'état habituel de ton âme, c'est-à-dire quel est l'objet ordinaire de tes méditations. Que penses-tu de la vie ? Où places-tu tes plaisirs et tes jouissances ? Enfin, si je mérite ta confiance, peins-moi ton cœur tel qu'il est. »

« J'attends ta réponse avec impatience. Il y a eu un temps où tu gourmandais ma paresse, mais je deviens pressant à mon tour, car il faut nous écrire un peu plus souvent que nous ne l'avons fait jusqu'ici (2). »

Les lettres que Maurice et Eugénie s'écrivaient alors étaient plus intimes que celles de leur pré-

(1) *Lettres de Maurice*

(2) *Ibid.*

mière séparation. Le frère s'accusait de froideur, s'adressait des reproches pour le passé, éprouvait en un mot le besoin de faire des avances; il avait senti que nulle affection ne valait pour lui celle de sa sœur. Il nous serait bien doux de pouvoir placer ici , sous les yeux de nos lecteurs , quelques passages des lettres d'Eugénie, mais nous n'avons rien pu découvrir de ce que la jeune fille écrivait à Maurice à cette époque. Ah ! si dans son exil , le jeune collégien n'avait pas oublié la compagne de ses jeux, cette chère sœur, sa protectrice et son amie; d'autre part, le souvenir de Maurice assombrissait souvent au Cayla l'âme de la jeune fille. A la pensée du frère, cet absent bien-aimé, une anxieuse tristesse s'étendait sur tout ce qu'elle affectionnait, et la campagne, l'étude, la famille elle-même, tout perdait de ses charmes. Pour retrouver la paix, la sœur n'avait alors qu'une ressource, c'était de se jeter aux pieds de Dieu ; son âme, encline à la tristesse, ne pouvait se retremper que dans la prière et dans les pratiques consolantes de la religion.

Persuadée de la nécessité des secours divins contre les faiblesses de son cœur, Eugénie en effet priait beaucoup et se disposait souvent à la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.



En ces moments douloureux, M<sup>lle</sup> de Guérin, incapable à elle seule de porter noblement le fardeau de la vie, s'enfermait dans sa chambre pour supplier celui qui voit dans le secret, ou bien elle courait trouver le prêtre afin de se reconforter dans la grâce divine dont il est le dispensateur. Elle appelait ces visites à l'église, aux heures de sa détresse « ses pèlerinages ». La chrétienne, sous les coups de l'orage, abritait ainsi sa faiblesse en se réfugiant dans la protection du ciel et, lorsque la tourmente était passée, elle se condamnait de la sorte : « C'est une passion que la tristesse et qui consume, hélas ! bien des vies. Je regarde à peu près comme perdus ceux qu'elle possède. Faut-il remplir un devoir ? impossible. Ce sont des hommes tristes, ne leur demandez rien ni pour Dieu ni pour eux-mêmes que ce que leur humeur voudra (1). » Aussi la sœur de Maurice réagissait-elle courageusement contre ce mal, et elle en triomphait toujours par les puissants remèdes dont elle faisait usage. Elle avoue que c'était d'abord par la prière qu'elle résistait aux attaques de la tristesse et de l'ennui. « Dieu seul vous donne la force dans cette lutte terrible, et tout faible et tout petit qu'on soit, avec son

(1) *Journal*.

aide, on tient enfin le géant sous ses genoux, mais pour cela, il faut prier, beaucoup prier, et, comme nous l'a appris Jésus-Christ, nous écrier : Notre père (1) ! »

A la puissance irrésistible de la prière, Eugénie adjoignait, pour s'assurer une victoire complète dans ses crises intérieures, la divine efficacité de la confession. Elle aimait à s'agenouiller humble et sincère au tribunal où le prêtre exerce le pouvoir de remettre et de retenir les péchés. A ce jugement de l'âme par Dieu, elle apportait des fautes que le monde ne compte pas, mais que sa conscience délicate lui reprochait. On peut s'en convaincre à ces impressions : « J'ai trouvé dans les paroles du prêtre un secours inespéré, un calme, un baume religieux qui m'a fait sentir la foi dans ce qu'elle a de plus suave et de plus fort, la puissance de consolation. Aux uns, il faut les menaces, aux autres, les espérances : à moi, il me faut l'amour, l'amour de Dieu, l'unique, véritable. Dès qu'on me remet là, je cesse de souffrir de souffrances désespérées. Le prêtre a connaissance du cœur et des angoisses de l'âme et des tristesses jusqu'à la mort et il vous soutient, cet

(1) *Journal.*

ange.... (1) » M<sup>lle</sup> de Guérin éprouvait alors ces grands effets de la confession qui ressuscitent les âmes et qui leur communiquent une nouvelle vie, et elle voyait dans le prêtre « un bienfaiteur, un Christ visible qu'il faut entourer de respect et d'affection (2). » Se vivifiant ainsi à la source divine, Eugénie avait le courage de regarder en face les tristesses et les souffrances et si, dans sa faiblesse, elle demandait parfois au ciel d'éloigner d'elle le calice de douleur ; par la vertu de ses prières et de ses confessions, elle acceptait toujours la coupe amère de même que si elle l'eût reçue, comme l'homme-Dieu la veille de la Passion, de la main d'un ange.

Après s'être purifiée de la sorte dans ses larmes et le sang de Jésus-Christ, M<sup>lle</sup> de Guérin arrivait à l'Eucharistie, le repentir et l'amour lui ouvraient alors les portes du ciel. Telle était sa conduite pleinement chrétienne en ces heures de défaillance où son âme semblait se détacher de toutes les affections terrestres pour retomber sur elle-même de tout son poids.

Mais à ces luttes succède enfin une période de paix et de bonheur. Le frère d'Eugénie avait ter-

(1) *Journal*.

(2) Paroles de la mère Angélique de Saint-Jean

miné ses études et s'apprêtait à quitter Paris pour retourner au Cayla. Nous sommes au commencement de l'été de 1829, il y a déjà cinq ans que Maurice n'a pas vu sa sœur et il lui tarde infiniment de revivre auprès d'elle. Chaque année, au retour de la belle saison, le jeune exilé ressentait vivement au cœur en pensant au pays le désir exprimé par Horace au souvenir des campagnes de Tibur : *ô rus ! quando te aspiciam ?* Eugénie a reçu une lettre, messagère de sa prochaine arrivée, dans laquelle Maurice lui dit : — « Bientôt je reverrai ma solitude chérie, et ce sera, je l'espère, pour ne plus la quitter. Papa doit t'avoir communiqué ses projets sur moi. Oh ! qu'il s'est bien rencontré avec mon cœur. Oh ! quel bonheur de goûter la douceur d'une réunion si désirée après une si longue absence (1) ! »

Tout entière à la joie de revoir son frère, M<sup>lle</sup> de Guérin comprit néanmoins que le fils avait ouvert son âme à l'auteur de ses jours et qu'à la suite de ses confidences une résolution inconnue pour elle avait été prise touchant l'avenir de Maurice. Le jeune homme qui ne cachait pas combien il était heureux de s'éloigner du tumulte de la grande cité avouait qu'il venait, nanti de

(1) *Lettres de Maurice.*

l'assentiment paternel, se fixer à jamais au milieu des belles campagnes dont le souvenir le poursuivait au loin avec les charmes de la terre natale. Ce projet de rentrer au Cayla pour n'en plus sortir, formé de concert par le père et le fils, à l'insu d'Eugénie, devait être sous peu dévoilé à la jeune fille par Maurice lui-même.

Dans l'attente de l'heureux retour, la sœur dispose tout selon la convenance de l'hôte bien-aimé. Connaissant ses goûts, elle prépare sa chambre à côté de la sienne, range sur une table de travail, et pour qu'il les ait sous la main, les livres qu'il aime le mieux, orne la terrasse de pots de fleurs et puis, comme pour marquer les promenades qu'ils feront ensemble, elle visite les sites qui lui sont chers : la garenne aux buis du Nord, les bords du Sanctussou (1), le bassin de Théoulé, le chemin de Sept-Fons, toutes ces retraites, où lui, enfant, et elle, adolescente, folâtraient jadis au fond des bois. Enfin le jour fortuné se lève, M. de Guérin est allé rejoindre son fils à Gaillac, Eugénie compte les heures et le soir, en entendant les cris joyeux de Trilby (2), elle se porte à la rencontre du frère im-

(1) Ruisseau du Cayla.

(2) Chien favori de M<sup>lle</sup> de Guérin.

patiemment attendu et, après cinq années de séparation, elle le serre dans ses bras.

Dès lors recommence, mais, hélas ! pour bien peu de temps, cette vie à deux que le frère et la sœur semblaient se promettre éternelle.

Eugénie et Maurice se refirent promptement à ces suaves habitudes de bonheur qu'ils goûtaient toujours en compagnie l'un de l'autre. Comme autrefois, il s'établit entre eux une véritable vie commune, leurs âmes ayant les mêmes natures avaient les mêmes idées et les mêmes affections, pour employer le joli mot de la jeune fille : « lui et elle, c'étaient les deux yeux d'un même front (1). »

La sœur remarqua alors ce grand accroissement de mélancolie dont l'âme de son frère devait tant souffrir et qui l'émut au point de lui faire écrire ces lignes : « — Quand il revint à la fin de ses classes, je le trouvai tout empreint de tristesse. Rien ne lui plaisait que les promenades qu'il remplissait d'épanchements de cœur et d'observations sur la nature. Il y a tel site au Cayla, tel arbre, tel point à l'horizon qu'il m'a rendus chers par l'attention qu'il leur a donnée (2). »

Ce fut durant ce séjour de Maurice au sein de

(1) *Journal.*

(2) *Fragments.*

sa famille qu'arriva la terrible aventure du coup de fusil dont la sœur bien-aimée faillit être victime. Le cœur s'émeut en entendant le frère désolé s'exprimer sur cet événement : « O ma sœur, que je te suis donc fatal, ce n'est pas assez de faire si souvent couler tes larmes, j'ai manqué te donner la mort, j'ai manqué t'immoler dans ces bois comme la colombe, maudit chasseur ! Maudite soit l'arme perfide et meurtrière ! je l'ai jetée pour jamais loin de moi. Jamais la main de ton frère ne touchera un fusil. Comment le plomb mortel est-il parti ? Et comment n'a-t-il fait que déchirer ta robe sans t'atteindre ? Dieu t'a préservée. Sans ce prodige, il y aurait eu deux tombes, chère sœur, je ne t'aurais pas survécu (1). » Touchant langage où l'amour fraternel désespéré éclate dans toute la vivacité de ses accents ! A la pensée du danger que vient de courir Eugénie, à la vue de cette sœur foudroyée de terreur et dont la robe est déchirée et fumante, nous comprenons que Maurice se trouble, passe par toutes les angoisses et ne respire qu'au moment où la voix bien-aimée se fait entendre et le rassure. Après une alarme aussi terrible, les deux frères durent rentrer au château, pâles et brisés d'émotion, et le bras de Maurice qui

(1) *Fragments.*

soutenait la jeune fille devait trembler comme le rameau battu par l'orage. On cacha à M. de Guérin ce qui s'était passé, le père aurait trop souffert au récit de l'épouvantable accident, et ce ne fut que le soir, lorsque la famille allait se livrer au repos, que Maurice fit passer à Eugénie la lettre que nous venons d'admirer et où son cœur se répand si éloquemment en regrets, en reproches et en amour.

On nous a dit que le lendemain de ce jour néfaste, le frère et la sœur se rendirent à Andillac pour remercier Dieu de la protection visible dont ils avaient été entourés la veille et qu'en reconnaissance de cette faveur signalée ils restèrent plus longtemps que d'habitude prosternés au pied de l'autel à côté l'un de l'autre. Après avoir ainsi offert au Ciel le juste tribut de leurs actions de grâce, on nous a dit encore qu'Eugénie et Maurice avaient repris le chemin du Cayla et que, comme leurs cœurs s'entretenaient alors avec la plus grande expansion, le frère avait confié à la sœur dont la mort venait de menacer l'existence ce qu'il n'avait osé lui annoncer encore, son changement de vocation.

Il nous semble entendre Maurice avouer qu'arrivé à l'âge où l'on se choisit un état, il n'ose plus entrer dans la carrière sainte vers la-



quelle le portaient les goûts de son enfance et les désirs de son adolescence, confessant qu'il ne se sent plus la vocation sûre du passé et qu'il doit à la paix de son cœur, au salut des âmes et à la gloire de Dieu de renoncer au sacerdoce. Digne jeune homme, qui se jugeait impartialement dans son fond et qui, à la vue de l'élément humain vivant en lui, n'espérait pas atteindre à la divinité de nature dont se compose le prêtre. Eugénie à cette ouverture éprouva un coup non moins terrible que celui de la veille, mais, quoique son âme en fût intérieurement déchirée, elle dissimula sa douleur et respecta les résolutions du frère bien-aimé. L'excellente sœur s'efforçait de maîtriser son émotion pour ne pas affliger plus amèrement Maurice.

Cependant cette confidence inattendue causa une telle impression à la jeune fille que sa vie tout entière s'en ressentit. M<sup>lle</sup> de Guérin tombait de si haut, il lui en coûtait de voir crouler ses projets les plus caressés, elle s'était habituée à regarder Maurice comme un médiateur entre Dieu et elle. Le gracieux acolyte d'Andillac, le jeune prédicateur du Cayla, le pieux séminariste de Toulouse, lui avaient toujours fait espérer qu'elle retrouverait le lévite dans l'étudiant de Paris. Vivre dans un presbytère, tout près d'une église, aider

son frère à faire du bien, secourir les pauvres, soigner les malades, instruire et catéchiser les simples et les ignorants, avoir surtout Maurice pour père, conseiller, médecin, ami de l'âme, c'était un avenir si beau ! Ah ! nous sentons combien le cœur d'Eugénie dut être tristement déçu à l'éloquence des regrets qu'elle exprime : « Dieu seul peut apaiser les troubles de l'âme. Si tu t'étais fait prêtre, tu saurais cela, je t'aurais demandé conseil, mais je ne puis rien dire à Maurice. Ah ! pauvre ami, que je le regrette ! que je voudrais passer de la confiance du cœur à celle de l'âme. Il y aurait dans cette ouverture quelque chose de bien spirituellement doux. La mère de saint François de Sales se confessait à son fils, des sœurs se sont confessées à leurs frères. Il est beau de voir la nature se perdre ainsi dans la grâce (1). » Eugénie qui plaçait ses meilleures délices dans l'amour de son frère aurait voulu lui devoir la paix de la conscience ; cette paix dont la douceur est au-dessus de tout sentiment, — *quæ exsuperat omnem sensum*.

Au lendemain du jour où sa vie avait couru les plus grands dangers, au moment même où la déception la plus cruelle la frappait, M<sup>lle</sup> de Gué-

(1) *Journal*.

rin comprit les paroles de la dernière lettre de Maurice : « Papa doit t'avoir communiqué ses projets sur moi. Oh ! qu'il s'est bien rencontré avec mon cœur ; je reverrai ma solitude chérie et ce sera pour ne plus la quitter (1). » Mais la chrétienne apprécia religieusement les choses et si elle souffrit de voir son frère renoncer au plus saint des états, elle eut garde de s'en plaindre, elle tenait trop à sa tranquillité et à son salut pour ne pas s'interdire toute parole et tout air capables d'insinuer le moindre blâme. Elle attribua le changement survenu dans les idées de Maurice à la délicatesse excessive de sa conscience ; depuis son retour au Cayla, elle avait remarqué en lui l'existence du scrupule, ne le voyait-elle pas chaque jour tressaillir et trembler dans l'accomplissement de ses devoirs religieux ? Le jeune homme semblait en effet avoir perdu la paix dont il avait joui jusqu'alors, ce n'était plus l'enfant d'autrefois offrant joyeusement à Dieu les parfums de son encens et de son amour, c'était le suppliant prosterné, la tête cachée dans les deux mains, et n'osant plus regarder le ciel. En secret comme en public, ses prières étaient entrecoupées de soupirs et de sanglots, il se troublait en présence de Dieu ;

(1) *Lettres de Maurice.*

chez lui le sentiment de la crainte paraissait avoir succédé au sentiment de la confiance.

Toutefois, sa piété était toujours si grande qu'Eugénie ne pouvait se défendre d'en envier la profondeur et que les gens du pays se plaisaient à le citer comme un modèle de vertu. Témoignage qui devait permettre à la sœur d'écrire à cette époque ces lignes flatteuses sur son compte : « Il avait renoncé à l'état ecclésiastique sans perdre ses tendances religieuses. Il était même si pieux qu'on l'appelait dans le pays le jeune Saint (1). » Aussi, en le voyant toujours si honnête, si religieux et si triste, Eugénie entourait Maurice de la plus tendre affection, infiniment heureuse de lui prouver qu'elle l'aimait comme par le passé.

(1) *Fragments.*

---

## CHAPITRE IV

1830 — 1832.

Le frère repart pour Paris. — Evénements politiques de l'époque. — Son opinion. — Ses études littéraires. — Il confie à sa sœur son peu de goût pour le droit. — Sa vie sérieuse. — Les félicitations que lui adresse Eugénie. — Les vacances de 1831. — L'intimité de leur bonheur. — Une visite à Reyssac. — Dernière année de droit. — Maurice commence à écrire dans les journaux. — Les difficultés de M. de Lamennais dans l'*Avenir*. — Vacances de 1832. — Départ du frère pour La Chénaie. — Adieux.

La vie du frère et de la sœur reprenait peu à peu son cours ordinaire sous le même toit et le même ciel, quand, pour des raisons inconnues, M. de Guérin renonça à ses plans de retraite au sujet de son fils. Le père avait décidé que Maurice ferait des études de droit et, trois mois à peine après son retour dans sa famille, le jeune homme dut regagner Paris qu'il avait cru quitter à tout jamais. Nous ne dépeindrons pas la tristesse pro-

fonde du frère et de la sœur, nous nous bornons à dire qu'ils souffrirent beaucoup plus de cette séparation que des séparations précédentes.

On se sépara en versant des pleurs bien amers et le jour où l'étudiant se retrouva seul, au milieu de la capitale, indifférent à toutes les distractions, il se prit à soupirer après les pures jouissances du Cayla. Eugénie, de son côté, était en proie aux plus cruelles souffrances. Elle connaissait l'état intérieur de Maurice et, ressentant toutes les anxiétés d'une mère, elle redoutait pour lui l'épreuve de la liberté. A chaque heure, elle comptait les dangers qui circonviennent un jeune homme dans un milieu tel que celui de Paris. Elle voyait Maurice, seul, sans expérience ; échapperait-il aux séductions de la grande ville ? Combien de victimes, et des plus nobles et des plus intéressantes tombées sur ce pavé glissant ! Ces appréhensions en oppressant son âme lui faisaient souffrir un vrai martyr, elles ajoutaient aux douleurs de la séparation les plus déchirantes angoisses. Cependant M<sup>lle</sup> de Guérin parvint à se rassurer sur le compte de son frère, elle apprit bientôt par ses lettres qu'il acceptait sa nouvelle vie avec une résolution toute virile.

Maurice arrivait à Paris pour y être témoin des événements de 1830. Avec la générosité de

són cœur et la fidélité politique de sa race, il condamna les hommes et les choses de cette révolution la plus injuste de toutes qui se consommait au moment même de la prise d'Alger. Mêlé à la jeunesse royaliste de la capitale, il entra dans l'opposition d'alors contre le prince qui, nommé lieutenant-général du royaume par l'abdication de Charles X, ne pensait qu'à relever le trône pour lui-même dans les intrigues du Palais-Royal. Il est facile de connaître ses opinions au jugement qu'il porte sur les fautes du gouvernement de juillet, il suffit de citer ce qu'il écrivait à sa sœur au sujet des procès de M. de Kergorlay et de M. de Lamennais. « — Vous avez dû comme nous, être ravis d'admiration pour cet admirable comte de Kergorlay ! Qu'il était beau lorsqu'il jugeait ses juges et leur faisait baisser la tête ! Tout l'auditoire a frémi de son intrépidité et une rumeur sourde a couru parmi les pairs et dans les tribunes quand il a prononcé ces admirables paroles : Y a-t-il quelqu'un, ici, qui puisse dire qu'il ignore sur qui le choix du peuple serait tombé si l'on eût donné à choisir entre Henri-Dieudonné et le fils du régicide ? Si le gouvernement, ajoutait-il, gagne encore trois ou quatre procès comme celui-là, il est perdu. Quelle prodigieuse imprudence d'aller mettre en

discussion devant les tribunaux son origine et ses droits et de s'en prendre à des hommes tels que M. de Kergorlay et M. de Lamennais qui va comparaître bientôt sur les banquettes de la cour d'assises. Le procès de M. de Kergorlay a été celui des royalistes : celui de M. de Lamennais sera le procès des catholiques (1). Cette appréciation de Maurice manifeste assez clairement ses convictions ; il n'aimait pas un gouvernement qui, à ses yeux, n'était que le fait de la plus indigne usurpation, le lâche dépouillement de l'orphelin et du neveu par le tuteur et le parent. Pour nous, qui parlons de ces événements à quarante années de distance, nous aurions garde d'en faire les princes d'Orléans solidaires, nous applaudissons hier de tout cœur à leur rentrée dans la patrie, et nous croyons que les vrais légitimistes ont oublié le passé depuis surtout que les représentants de la branche cadette semblent reconnaître Henri V comme chef légitime de la maison de France. Nous n'ajouterons qu'un mot afin de compléter la profession de foi politique du jeune de Guérin, nous le trouvons écrit dans une de ses lettres : « Tu veux donc que je me déclare le champion du duc de Bordeaux. Certes

(1) *Cahier vert.*



je garde à ce prince toute l'affection qu'on doit à la race qu'il représente, car je ne suis pas de ceux qui voient dans les Bourbons le type de la tyrannie, je ne vois en eux, au contraire, que le type de la bonté (1). » Le frère d'Eugénie s'éprenait d'un plus grand amour pour la royauté en la voyant proscrite et malheureuse. Chevalier d'une cause qui lui semblait perdue, il devait lui rester fidèle jusqu'à la mort !

Cependant, de crainte que sa sœur et sa famille ne se troublent à la pensée qu'il peut manquer de prudence dans ces jours difficiles, Maurice se fait un devoir de les rassurer : « Il y a eu des troubles à l'école de droit, dit-il, mais les cours que je suis ont été complètement étrangers à ces désordres, comptez sur ma prudence durant ces jours critiques (2). »

Dans sa correspondance avec Eugénie, il touche un peu à tout; il sait combien ce qui le concerne intéresse la sœur, ainsi de la politique il passe à la littérature : « Tu me demandes quelles sont mes lectures; Byron et le bonhomme Walter-Scott m'ont occupé principalement, je ne te dis rien de ces deux hommes, leur nom dit tout. Je lis main-

(1) *Lettres de Maurice.*

(2) *Lettres du même.*

tenant *Faust* de Goethe ; M<sup>me</sup> de Staël a dû te donner une idée de cet ouvrage. Dieu, si tu le lisais ! on dirait qu'il a été écrit par un ange sous la dictée du diable. Je ne te parlerai pas des nouvelles littéraires ; *Hernani* n'en est plus une (1). » Il lui annonce encore qu'il a assisté à la représentation d'*Athalie* et sous l'impression de la scène sublime où la cruelle princesse s'efforce de perdre le jeune Joas, il s'écrie : « Que Racine est beau ! Un enfant et une femme et cela vous écrase d'admiration. » Le frère met la sœur au courant de tout ce qu'il fait loin d'elle, lui rend compte de ses idées, de ses distractions, de ses travaux, lui dévoile sa vie jusque dans les moindres détails. Quand on lit avec attention les lettres écrites à cette époque, on remarque le peu de goût que l'étudiant ressent pour le droit, il s'occupe beaucoup de littérature et d'histoire et selon son propre aveu : aiguisé sa plume pour se jeter dans l'arène de la polémique.

Au Cayla, Eugénie se réjouissait de cette sage conduite et elle s'appliquait à mériter à force d'amour l'entière confiance de son frère. On peut l'affirmer, chaque ligne du journal le prouve, son âme demandait incessamment à Dieu pour lui des

(1) *Lettres de Maurice.*

grâces de préservation, et si grande était son insistance auprès du Ciel en sa faveur qu'elle obtenait la réalisation de ses vœux les plus chers. Eugénie savait en effet que Maurice menait une existence sérieuse et ordonnée, elle lisait dans son cœur en lisant ses lettres et elle le sentait toujours noble, honnête, religieux, digne en tout du culte qu'elle lui avait voué. Elle savait encore, ce dont elle était fière, qu'il passait à Paris pour un jeune homme distingué et plein d'honneur et qu'il était reçu dans les salons de M<sup>me</sup> la comtesse de Lamarlière et chez M. d'Aragon. La sœur si modeste pour elle-même se réjouissait des libres entrées et des hautes relations de son frère au faubourg Saint-Germain. Elle savait enfin que l'étude et la réflexion, l'amour des choses élevées et la retraite le sauvegardaient contre tous les dangers et elle se plaisait à se le représenter sage et studieux, assis à sa table de travail dans la solitude qu'il s'était faite au sein de la ville la plus bruyante.

Il nous serait impossible de traduire la félicité que M<sup>lle</sup> de Guérin ressentit à la réception de cette lettre où l'étudiant lui révéla tout l'intime de son existence : « Tu sais que j'ai une chambre, une fort jolie chambre où j'ai mon lit, mon feu et mes livres ; là je peux travailler à mon aise et longuement et silencieusement. Je m'enfonce dans cette

enceinte comme dans mon empire et en effet une fois la porte fermée le monde n'est plus rien, je suis tout à moi et à mes pensées, à ma poésie, à mes livres et nul ne vient troubler le secret de ce sanctuaire. A présent, par exemple, je suis dans un de mes plus doux moments : il est huit heures et demie du soir, il fait froid dehors et un bon feu brûle dans ma cheminée (la pensée des pauvres me gâte souvent ce plaisir), ma petite table est posée à côté et je m'entretiens délicieusement avec toi (1). » Et, comme s'il eût voulu lui insinuer qu'elle pouvait et devait chercher les mêmes jouissances dans le travail de l'esprit, s'enfermer seule avec ses livres dans sa chambrette du Cayla, il lui adressait cette provocation : « A l'âge où tu as commencé à écrire, il y a de ces pensées qu'on ne peut garder pour soi ; il faut les confier à un ami ou les écrire, souvent l'un et l'autre. Or, tu n'es pas encore arrivée à cet âge qu'on appelle mûr, cet âge où le peu de joie que nous avons au fond du cœur se dessèche. Pourquoi laisser passer une saison qui n'est pas encore finie pour toi, sans en jouir, sans en garder du moins quelque souvenir ? Allons donc, loin, bien loin de toi ces petites pensées qui retrécissent. Je ne te dirai pas

(1) *Cahier Vert.*

de marcher, non, laisse-toi seulement entraîner. Oh ! si j'étais toi. Tout moi que je suis, j'ose quelquefois donner cours à ma pensée, je la laisse courir çà et là sous la forme qui lui plaît, je serais content pourvu que je puisse t'attirer dans la carrière. Je jette le gant, j'espère que tu le relèveras (1). » Le frère ne sentait encore alors que ce qu'il y a de doux dans le commerce des lettres, et il voulait procurer la suavité des jouissances intellectuelles à l'âme de la sœur.

Mais déjà deux années s'étaient écoulées depuis le départ de Maurice, et l'étudiant, envoyé à Paris vers la fin de l'automne de 1829, fut rappelé au Cayla au commencement de l'été de 1831. M. de Guérin désireux de revoir son fils était impatient d'apprécier les avantages que le jeune homme avait retirés de son contact avec le monde; le cœur du père éprouvait aussi le besoin de réunir tous ses enfants autour de lui. On se fait facilement une idée de la joie de Maurice en apprenant la détermination paternelle, il annonce aussitôt sa prochaine arrivée à sa famille et chacune de ses paroles est la vive expression de son bonheur : « Quand ce billet vous arrivera, je ne serai plus loin de vous, je pars demain, 5 juillet, à six heures du

(1) *Lettres de Maurice.*

soir. Si je ne trouve pas de cheval à Gaillac, je ferai aisément le trajet à pied, je n'aurai fait de ma vie plus douce promenade. Serai-je à temps pour voir la moisson et manger des cerises ? »

Quelques jours après, en effet, Maurice rentrait au Cayla et retrouvait enfin tout ce qu'il avait tant souhaité. La famille était au complet, infiniment heureuse de son retour. L'été régnait dans sa plénitude : ça et là, dans les bas-fonds, on voyait encore des moissonneurs attardés couper les blés, entasser les gerbes, Maurice aimait à se promener avec Eugénie à travers les chaumes nouvellement fauchés. Durant les premiers jours, il put satisfaire ses goûts d'enfant, il se plaisait, malgré ses vingt et un ans, il l'avoue dans une lettre du cahier-vert « à grimper sur les cerisiers, lesté d'un gros morceau de pain. »

Mais des jouissances d'un ordre plus élevé remplissaient son âme, son plus grand bonheur lui venait de la présence de celle qui l'avait toujours traité comme un fils et dont il avait été séparé durant deux longues années. Eugénie éprouvait une félicité comparable à la sienne, elle était heureuse de lui raconter tout ce qu'elle avait fait au Cayla durant son absence, de lui montrer les compositions littéraires dont il avait été l'inspirateur, de lui confier ses sollicitudes de mère et

enfin sa paix, son ravissement, son orgueil en apprenant son existence honnête et chrétienne au milieu de Paris. L'étudiant avait conservé ses principes et ses habitudes de religion et le matin et le soir il priait à côté de sa sœur, et l'accompagnait à l'église d'Andillac comme aux jours de son enfance; son âme paraissait avoir retrouvé en face de Dieu le calme des premières années.

Ce fut durant ces vacances que les jeunes de Guérin firent une visite à Reyssac, chez les de Bayne, famille amie de la leur. Là, dans tout le charme de l'amitié, en compagnie de M<sup>lle</sup> Louise, de son frère et de son père, Eugénie et Maurice se trouvèrent heureux comme au Cayla. Aussi, lorsqu'ils quittèrent cette maison, tout pénétrés de l'hospitalité charmante qu'ils y avaient reçue, ils y laissèrent la belle pièce de vers intitulée *le Grillon du foyer de Reyssac*; c'était l'hommage de leur cœur ému envers cette gracieuse famille. Ce petit voyage peut être considéré comme l'événement principal de la saison de deux mois que Maurice passa alors dans le Midi; cette fois, les vacances du frère parurent s'être envolées plus vite encore que toutes les autres.

Mais la tristesse de la nouvelle séparation fut adoucie par l'espérance d'un retour définitif prochain; l'étudiant en droit allait suivre en

effet les cours de dernière année. Le journal rapporte qu'au départ, Eugénie suspendit au cou de son frère une croix qui devait lui servir de talisman, et que, ce souvenir donné, on se sépara avec courage dans l'attente des vacances de 1832.

A peine de retour à Paris, Maurice continua à associer sa sœur à son existence, il lui confiait tout, n'avait aucun secret pour elle. Ses lettres lui apprirent que son travail était devenu plus sérieux et que l'histoire, la philosophie religieuse, la Bible et la poésie étaient ses études de prédilection. Quant au droit, le jeune homme avouait qu'il était le dernier et le plus pénible de ses travaux : — « J'ai repris le code par pudeur, pour qu'il ne fût pas dit que j'avais reculé devant un livre, et encore je ne sais pas si dans quelque moment de dépit je ne le repousserai pas pour toujours. (1) »

Il commençait alors à écrire dans la *Revue européenne* en collaboration avec MM. de Cazalès, de Champagny, de Carné et Wilson, et c'était avec succès, car ces débuts, surtout un article sur le bienheureux Nicolas de Flüe, lui méritèrent son admission dans le *Courrier de l'Europe*, journal dont les idées étaient dans le sens de

(1) *Cahier vert.*



celles de l'*Avenir*. Nous l'avons déjà dit, c'était par suite de son peu de goût pour l'étude du droit que de Guérin s'était ainsi lancé dans la publicité; cette détermination ne peut surprendre, lorsqu'on se souvient de l'annonce qui en avait été faite à Eugénie dès l'année précédente et lorsqu'on connaît cette confiance au moment de sa résolution : « Nous sommes brouillés de nouveau avec le code, et cette fois-ci, profitant de la loi du divorce, nous avons solennellement et à tout jamais divorcé (1). » Dans sa nouvelle situation, le jeune écrivain n'abandonna pas la vie de retraite dont il avait tant joui durant le dernier hiver, et si l'homme de lettres avait des relations plus extérieures, s'il devait se mêler parfois à ses collègues de la presse pour respirer à leur contact le grand air des choses publiques, ce rapprochement du monde ne put l'arracher à sa vie de travail et de solitude. Les lettres de M<sup>lle</sup> de Guérin que l'on commence seulement à trouver à cette date en font foi.

Eugénie félicite en effet Maurice sur la sagesse de sa conduite, on voit dans toute sa correspondance d'alors qu'elle n'éprouve aucune crainte à son sujet. Ne sait-elle pas qu'il aborde intrépide-

(1) *Lettres de Maurice.*

ment la journée, que du matin au soir il s'enferme pour savourer à longs traits les charmes de l'étude et que par un travail assidu il attire sur lui les bénédictions du ciel ?

« Je serais venue vite t'embrasser, lui écrit-elle, « quand je t'ai vu si sage, si studieux, si retiré du « monde. Tu me fais l'effet d'un Père de l'Eglise « méditant la Bible et la philosophie religieuse « dans sa tranquille cellule. Je ne crois pas pour- « tant qu'aucun d'eux fût aussi bien logé que « toi (1). »

Puis son amour l'inspire délicatement pour l'encourager à poursuivre ses travaux littéraires :  
« Une charmante prophétesse vient de me prédire « que je serai dans peu de temps consolée de ton « absence. Si elle croit que je t'oublierai, elle est « faux prophète. Que veut-elle donc dire ? que tu « reviendras ? mais c'est si loin, ce retour ! que tu « m'éciras ? cela console bien, mais pas tout à fait. « Voici, voici : oui, tu m'éciras, mais ce sera im- « primé, doré, relié. Te voilà auteur, te voilà riche « de gloire, et me voilà à Paris. C'est là aussi ce « qu'elle a voulu dire ; elle sait ce que je veux « cette vénérable petite sorcière, et elle ne vou- « drait pas m'annoncer des malheurs. J'accepte

(1) *Lettres d'Eugénie.*

« l'augure, que ta lettre d'ailleurs vient me confirmer (1). » A nos yeux, la charmante et vénérable petite prophétesse dont M<sup>lle</sup> de Guérin acceptait avec bonheur les oracles, était M<sup>lle</sup> Louise de Bayne à qui elle venait d'envoyer récemment, à Reyssac, le bel article de son frère sur le bienheureux Nicolas de Flüe.

Mais, à cette époque, se passaient à Paris des événements qui par leur influence devaient changer bientôt la situation du jeune de Guérin. M. de Lamennais partait pour Rome, laissant, hélas ! au sein de la jeunesse catholique des écoles, de trop profondes et de trop universelles sympathies. Tout ce qu'il y avait d'avancé dans les idées, s'était groupé autour de ce chef illustre, et l'on ne doutait pas dans le milieu fervent des disciples qu'il ne revînt bientôt béni, et triomphant. Maurice qui éprouvait pour le génie et le caractère de Lamennais une admiration enthousiaste n'hésitait pas à prêcher le culte du grand homme, il parlait de lui jusque dans les lettres qu'il écrivait au Cayla, avide de lui faire partout de nouveaux prosélytes. Si nous signalons, ici, l'attrait et le dévouement de ce jeune homme encore inconnu envers le plus grand et le plus malheureux des maîtres,

(1) *Lettres d'Eugénie.*

c'est que nous allons le voir en face du génie fascinateur se proclamer ouvertement le fils de ses idées, lui demander une direction et se constituer enfin l'un des hôtes les plus fidèles de sa solitude au fond de la Bretagne.

Ce qui prouve que le frère d'Eugénie s'occupait, avec le zèle d'un vrai disciple, des résultats du voyage fait à Rome par le fondateur de l'*Avenir* ressort évidemment de ce passage d'une lettre où sa sœur lui écrit : « C'est bien de nous dire : Prions, prions. Oui, j'ai prié, toute petite fourmi que je suis. J'ai prié de bien bon cœur pour l'heureux voyage de nos pèlerins. Dieu veuille qu'ils reviennent contents. » Et en lui demandant l'envoi du *Courrier de l'Europe*, elle lui disait encore : « Cela nous dédommagera de l'*Avenir*, mais nous y reviendrons vite, dès qu'il reparaitra, car on ne doute pas que nos pèlerins ne reviennent bientôt triomphants. C'est une démarche d'ailleurs qui ne peut avoir que d'heureux résultats, quels qu'ils soient. Si le Pape approuve, voilà l'*Avenir* au pinacle; s'il condamne, chose impossible (dit-on), la défaite de Lamennais sera pour lui un triomphe comme celle de Fénelon, car qui doute qu'il ne se soumette (1)? » Le frère, on le sent au langage de

(1) *Lettres d'Eugénie.*

la sœur, avait pris parti pour M. de Lamennais, que dis-je ? son dévouement à cette cause était si profond qu'il avait gagné Eugénie elle-même ; des prières et des souhaits pour ceux que la jeune fille se plaît à nommer nos pèlerins ne permettent pas sur ce point l'ombre d'un doute. Mais tandis que la grave question qui tenait un si grand nombre d'esprits en suspens allait se résoudre, l'heure de retourner au Cayla sonnait pour de Guérin ; on était à la fin de septembre 1832.

Maurice, malgré les désirs d'Eugénie et les désirs de son propre cœur, ne rentra pas sous le toit paternel pour s'y fixer définitivement. Les charmes des anciens projets formés durant les dernières vacances devaient céder à la force d'une résolution que le jeune homme considérait comme l'accomplissement d'un devoir sacré. Il apprenait, en quittant Paris, la retraite de M. de Lamennais à la Chênaie, et il formait aussitôt, de concert avec quelques amis, le dessein de suivre le célèbre polémiste dans sa solitude. Il arrivait donc au Cayla pour faire ratifier ses plans à sa famille, tout disposé à se séparer d'elle dès qu'il y aurait été autorisé par l'assentiment paternel et par la générosité du cœur d'Eugénie.

A peine arrivé, il comprit qu'il n'avait ni trop présumé de la largeur des idées de M. de Guérin,

ni de la force de l'amour de sa sœur. On applaudit à son dessein ; on était si loin de penser qu'il deviendrait la source des plus cruelles tristesses ; et, durant les deux mois de son séjour, on s'entretint de l'honneur qu'il y aurait pour lui à vivre sous une direction qu'on jugeait encore comme la plus haute et la plus sûre en fait de science et de religion. Maurice n'hésitait pas à s'éloigner du Cayla, quoiqu'il sût par expérience qu'il y a plus de bonheur dans un quart d'heure passé à côté d'un père vénéré et d'une sœur chérie, qu'il n'y en a dans toute une existence remplie des plus grands bruits du monde. Mais, s'il partait, ce n'était plus pour Paris, c'était pour une solitude religieuse et, quoique jusque-là le jeune homme eût fait de sa famille le rêve de son avenir, il sortait de la maison de son père, heureux pour la première fois de la quitter, certain de trouver dans ce renoncement un bonheur d'autant plus rare que son sacrifice était héroïque. Eugénie comprenait la détermination fraternelle et si elle s'attristait à l'approche du départ, elle ne pouvait se défendre de se réjouir à la pensée que Maurice portait encore en lui des goûts et des besoins de vie religieuse.

Au moment des adieux, il nous semble entendre M<sup>lle</sup> de Guérin exprimer quelque chose de ces plaintes touchantes que la sœur du poète latin

adressait à son frère : « Ne te parlerai-je plus ? N'entendrai-je plus le son de ta voix ? Jamais, frère plus aimable que la vie, ne te reverrai-je ? Ah ! certainement je t'aimerai toujours (1). » Pour Maurice, s'il fut fort, cette fois, en quittant le Cayla et en embrassant sa famille, il ne put longtemps faire violence à son cœur, et sa tristesse éclata dès qu'il ne sentit plus sa sœur à ses côtés, et qu'il vit disparaître les champs du domaine paternel. De Guérin éprouvait toujours ces ineffables sentiments de piété filiale qui attachent le cœur de l'homme au foyer, sentiments que l'âge est impuissant à refroidir chez les natures élevées et profondes comme la sienne.

- (1) *Alloquar? audiero nunquam tua verba loquentem?*  
*Nunquam ego te, vitâ, frater amabilior,*  
*Aspiciam posthac? At, certè semper amabo!*
-

## CHAPITRE V

1832 — 1833.

M. de Lamennais. — L'opinion publique sur sa retraite. — Entrée de Maurice à la Chênaie. — Ses impressions. — Lettres à Eugénie. — Le bonheur de la sœur. — Amis et maîtres. — Nouvelles études. — Etendue de leur programme. — La piété du frère. — Sa profession religieuse. — Orgueil et révolte du maître. — Dispersion des disciples. — Passage de Maurice à Ploërmel. — Ses regrets pour M. de Lamennais. — La chute.

A l'heure où le frère d'Eugénie part pour la Bretagne, nous devons faire connaître en quelques lignes la situation de M. de Lamennais. Le 16 octobre 1830, l'abbé de Lamennais, avec le concours de MM. Gerbet, Lacordaire et de Montalembert, avait fondé un journal qui avait pris rang dans la presse sous le nom symbolique de *l'Avenir*. Son programme renfermait tout ensemble la défense et la conciliation des droits de l'Eglise et des droits politiques. Malheureusement, Lamennais mêla à la polémique religieuse de *l'Avenir* ses idées philosophiques : il établissait



la défense du catholicisme sur l'autorité du sens commun, soutenait l'infailibilité de la raison universelle et déclarait son système indiscutable. Attaqué dans ses opinions, il se défendit avec l'entêtement de son inflexible nature, oubliant que l'Eglise ne reconnaît jamais à un docteur, si célèbre soit-il, le privilège de l'infailibilité, et qu'elle seule du haut de sa chaire indéfectible, par le pape ou par les évêques unis au pape, a le pouvoir de dire au monde comme à l'ancien Sicambre : Courbe la tête et crois. En vain la plupart des évêques de France protestèrent, celui que la chrétienté avait surnommé le dernier père de l'Eglise soutint ses idées malgré eux. Seulement, sur l'initiative de l'abbé Lacordaire et en sa compagnie, il consentit à partir pour Rome afin de justifier ses opinions et d'obtenir du Saint-Siège une éclatante approbation. Grégoire XVI reçut les rédacteurs de l'*Avenir* avec bonté, mais garda le silence sur leurs écrits : si Rome ménageait les personnes, elle désapprouvait les doctrines.

Alors, dans la lumière et le calme de la Ville éternelle, ce milieu pacificateur entre tous aux temps où la souveraineté pontificale était respectée, l'abbé de Lamennais à l'encontre de Lacordaire, qui commençait à comprendre les idées du maître entachées d'erreur, l'abbé de Lamennais

s'opiniâtra de plus en plus à la défense de son système et, insensible à la désapprobation tacite du Saint-Siège, déclara qu'il allait retourner en France pour reprendre la publication de son journal. Rentrer à Paris dans de telles conditions, c'était le triomphe; soutenir le même enseignement, c'était dire : Je n'ai pas été condamné; tandis que rentrer à Paris pour se taire était l'aveu de la défaite, le silence disait à la France et au monde : Rome ne m'a pas approuvé. Comme on le voit, l'orgueil de l'homme n'acceptait en les caressant que les moyens qui sauvegardaient l'inviolabilité de son génie. Telles étaient les intentions de M. de Lamennais en quittant Rome, lorsque la lettre encyclique de Grégoire XVI portant la condamnation de ses doctrines vint l'atteindre à Munich, le 15 août 1832. Lacordaire et Montalembert signèrent avec Lamennais un acte d'adhésion à la sentence pontificale; fils de l'Eglise catholique, ils remplissaient leur devoir le plus sacré.

Après cette soumission collective, les trois illustres polémistes quittèrent l'Allemagne et se retirèrent à la Chênaie, domaine que l'abbé de Lamennais possédait au milieu des forêts de la Bretagne. Si le rédacteur de *l'Avenir* « était mort à cette « heure ou dans les mois qui suivirent, a écrit un

« illustre critique, quelle belle et intacte mémoire  
« il eut laissée ! Quelle renommée de fidèle, de  
« héros et presque de martyr ! » Mais une année  
devait s'écouler à peine avant que Lamennais ne  
jetât le masque et ne se séparât pour toujours de  
l'Eglise, réalisant cette menace qu'on lui avait  
entendu proférer dans un mouvement de colère :  
« Je leur apprendrai ce que c'est qu'un prêtre ! »  
parole terrible, qui ne s'accordait que trop avec  
les armes de son blason représentant un chêne  
brisé par la foudre, et avec cette devise altière  
où se lit fatalement écrite la plus sinistre pro-  
phétie : « Je romps, et ne plie pas ! »

Peu de temps après, en effet, dans la prévision  
de la révolte de Lamennais, Lacordaire quittait la  
Chênaie sans en voir le maître, se contentant d'y  
laisser une lettre d'adieux où il déplorait avec la  
tristesse d'un fils que celui qu'il avait aimé comme  
un père et considéré comme le premier prêtre de  
France arrachât aussi honteusement de son front  
« l'auréole de ce je ne sais quoi que le malheur,  
selon Bossuet, ajoute aux grandes vertus. » L'élo-  
quent dominicain parle ainsi dans ses Mémoires  
du dénouement de ce douloureux drame : « La  
« Chênaie avait repris son caractère accoutumé,  
« mélange à la fois de solitude et d'animation,  
« mais si les bois avaient les mêmes silences et les

« mêmes tempêtes, si le ciel de l'Armorique n'était  
« pas changé, il n'en était pas ainsi du cœur du  
« maître. La blessure y était vivante et le glaive  
« s'y retournait chaque jour. Des nuages terribles  
« passaient et repassaient sur ce front déshérité  
« de la paix, des paroles entrecoupées et mena-  
« çantes sortaient de cette bouche qui avait  
« exprimé l'onction de l'Evangile; il me semblait  
« parfois que je voyais Saül, mais nul de nous  
« n'avait la harpe de David pour calmer ces sou-  
« daines irruptions de l'esprit mauvais. Je quittai  
« la Chênaie, seul, à pied, à un certain point de la  
« route je l'aperçus à travers le taillis avec ses  
« jeunes disciples, je m'arrêtai, et regardant une  
« dernière fois ce malheureux grand homme.....  
« je continuai ma fuite. » Lacordaire s'éloignait  
de la Chênaie, dans le cours de décembre 1832,  
comme on s'éloigne d'un écueil et, à la même  
heure, Maurice de Guérin y entrait comme on  
entre dans un port. Mystère profond de la destinée  
des hommes ici-bas : l'un croit trouver la vie où  
l'autre croit trouver la mort; cette contradiction  
résulte des connaissances des uns et des ignoran-  
ces des autres; lorsque la source est empoisonnée  
pour une âme, il est difficile qu'elle ne le soit pour  
toutes. Cependant, nous nous hâtons de le dire,  
la droiture des intentions de Maurice et la géné-

rosité de sa démarche devaient empêcher sa perte, et si, à la suite des leçons du maître égaré, l'esprit du jeune homme devait aller quelque temps à la dérive, la foi du chrétien ne devait jamais faire naufrage.

Tout en se dévouant au service du génie, de Guérin venait demander à la Chênaie le calme, la connaissance de lui-même, le dernier mot sur sa vocation. Maurice portait en lui tant de trouble et d'incertitude qu'il éprouvait le besoin de se réfugier dans la retraite et le travail sous l'œil de Dieu et sous une direction puissante. La Chênaie lui convenait, c'était une espèce de congrégation religieuse « mi-partie bénédictine et séculière, » une maison de hautes études où Lamennais préparait un groupe de jeunes gens d'élite à la défense de l'Eglise. A ce moment, nul soupçon ne planait à l'extérieur sur le compte du grand homme, le prêtre venait d'édifier le monde en paraissant ajouter l'éloquence de l'humilité au prestige du génie. On le savait du reste enfermé dans la solitude, appliquant toutes les ressources de son intelligence si prodigieuse à la formation de quelques esprits choisis qui s'engageaient à consacrer leurs forces à la défense du catholicisme. But si sérieusement poursuivi par le maître et les disciples que Maurice pouvait écrire trois semaines

après son entrée : « Nous n'avons tous qu'un but  
« la science de Dieu, la science catholique, mais  
« nous y tendons par des chemins divers, accom-  
« plissant ainsi la grande loi de la variété dans  
« l'unité. »

Là, en compagnie de Lamennais et à titre de coopérateurs, se trouvaient MM. Gerbet, Rohrbacher, de Coudré, de Cazalès, de Montalembert, grandes et nobles intelligences qui, sous les ordres du maître, élevaient au souffle de leurs idées et de leurs vertus la congrégation naissante de la Chénuaie. Parmi les disciples, on voyait alors MM. du Breil de Marzan, Ange Blaize, Elie de Kertanguy, Eugène Boré. C'était grâce à la bienveillante entremise de ce dernier, son ancien condisciple à Stanislas, que de Guérin avait été admis dans le célèbre institut. Mais nous le redisons, l'heure où le frère d'Eugénie arrivait était l'heure suprême; dans le court espace de moins d'une année, le nouveau venu devait voir se disperser tous les hôtes de cette maison, l'orgueil faisait déjà pencher le prêtre vers l'abîme et la rupture de Lamennais avec l'Eglise allait bientôt se consommer.

Au Cayla, toute la famille partageait néanmoins les espérances de Maurice, la France presque entière s'en nourrissait elle aussi, les haines des partis semblaient être apaisées, les ennemis les plus

acharnés n'osaient attaquer Lamennais depuis sa soumission ; le monde d'un bout à l'autre accordait à sa retraite et à son silence ou l'hommage du respect ou celui de l'admiration.

On s'explique par conséquent ce jeune homme parti du fond de sa province et demandant, avec l'autorisation de sa famille, une place au foyer de la Chênaie. Il se levait, lui fils des temps nouveaux, dans la conscience de sa faiblesse, espérant se former aux leçons du savoir et de la vertu ; sous l'égide du plus fort des athlètes, il pensait se préparer à soutenir fidèlement la lutte en faveur de Dieu et de l'Eglise et, pour cela, il osait dresser sa tente sur le sol déjà tremblant de la Bretagne. Il fallait du courage à Maurice pour prendre une semblable détermination ; la paix ne datait pas de longtemps, l'*Avenir* venait de soulever le mécontentement du vieux Gallicanisme, et jusque dans le Midi, la lutte avait été vive. Nos lecteurs comprendront cette digression, elle était nécessaire pour apprécier justement l'entrée et la situation de de Guérin à la Chênaie.

En mettant le pied sur le seuil de sa nouvelle demeure, le frère d'Eugénie écrit au Cayla, sa lettre est du 14 décembre 1832, il raconte à sa famille la réception qui lui a été faite : « M. de « Lamennais m'a reçu comme un bon père qu'il

« est et moi je l'ai embrassé avec l'affection d'un  
« enfant et une émotion dont vous devinez la  
« cause. Le lendemain, j'ai commencé une petite  
« retraite de trois jours que j'achève aujourd'hui.  
« J'avais besoin de cette eau lustrale. » Cela dit,  
il détaille les occupations diverses qui remplissent  
ses journées, marque les heures de prière, d'étude,  
de récréation, de vie commune et donne comme  
l'agenda de son existence.

Puis, le 18 du même mois, Maurice pense à sa  
sœur et lui adresse une première lettre dans la-  
quelle il lui fait part de ses impressions les plus  
intimes. D'abord, c'est un sentiment de bonheur  
à l'aspect du pays solitaire et couvert où il arrive ;  
le jeune homme qui soupirait après le Cayla au sein  
même de Paris, n'a pas perdu ses goûts de soli-  
tude et de campagne, il ne se trouve pas dépaysé  
au milieu des steppes et des forêts : « Me voici  
« acclimaté au désert, ma chère Eugénie. Mes ha-  
« bitudes se sont pliées à ma nouvelle vie et mes  
« yeux se sont familiarisés avec les landes épineu-  
« ses et les forêts, couleur de rouille. La Chênaie  
« est vraiment une solitude parmi les solitudes  
« et l'on peut dire à la lettre, sans faire de phra-  
« ses, qu'on n'y entend que le sifflement du vent  
« à travers les bois et que l'on n'y voit passer



« que les nuages (1). » — « Sorte d'oasis au milieu  
« des steppes de la Bretagne, écrivait-il encore  
« à Reyssac, devant le château s'étend un vaste  
« jardin coupé par une terrasse plantée de tilleuls,  
« avec une toute petite chapelle au fond. A l'orient  
« et à quelques pas du château, dort un petit  
« étang entre deux bois peuplés d'oiseaux dans  
« la belle saison, et puis, à droite, à gauche, de  
« tous côtés, des bois, des bois, partout des bois.  
« C'est triste, maintenant que tout est dépouillé...  
« Mais au retour du printemps, le ciel se hausse,  
« les bois reprennent vie et tout sera char-  
« mant (2). » Et après ces descriptions, pour  
persuader à sa sœur combien cette solitude lui  
est agréable et bonne, il en fait ressortir les  
avantages en lui disant qu'elle a plus que toute  
autre la force de porter à des habitudes de travail,  
et il énumère les matières de ses études : « M. de  
« Lamennais m'a jeté dans les langues modernes,  
« et en même temps dans la philosophie catholi-  
« que et l'histoire de la philosophie. »

Plus loin, le jeune solitaire lève un coin du  
voile qui recouvre mystérieusement sa vie reli-  
gieuse et il introduit l'âme d'Eugénie dans le pieux

(1) *Lettres de Maurice.*

(2) *Ibid.*

oratoire où il vient prier et s'améliorer chaque jour : « J'aime bien notre chapelle au fond du « jardin, où nous allons chaque matin entendre « ou servir la messe en sautant du lit. C'est « s'éveiller dans le Seigneur ! »

La personnalité de Lamennais passe à son tour sous sa plume ; il sait sa sœur avide de connaître le grand homme, et il le lui dépeint ainsi au sujet de sa première entrevue : « Je l'ai vu au « petit parloir. Ce petit parloir est comme celui « de M. Bories (1) : une chaise et une commode. « M. Féli (diminutif de Félicité, prénom de M. de « Lamennais,) vous laisse défilier votre chapelet « sans mot dire ; puis, quand on a dit : c'est tout, « il prend la parole, une parole grave, profonde, « lumineuse, pleine d'onction. Sa morale, comme « ses livres de piété, est pleine d'Ecriture sainte, « merveilleusement fondue dans son discours. Elle « lui donne une grande douceur. Il nous aime « comme un père, nous appelant toujours mon « fils. Hier, quand le dernier venu d'entre nous « arriva, il était dans la joie de son âme. Notre « petite famille augmente, me dit-il, et il m'em- « brassa de tendresse et de joie. On apprend plus « dans sa conversation que dans les livres ; ses

(1) Prêtre docte et vénérable, ancien curé de Cahuzac.

« paroles élèvent et réchauffent l'âme ; on se sent  
« en présence du génie (1). »

A ce tableau de l'homme et du prêtre, il ajoute cette observation pleine de finesse et de vérité où il juge sa nouvelle existence infiniment supérieure à celle qu'il menait à Paris : « Je crois que  
« j'aurai plus de choses à te dire dans mon désert  
« que dans le tourbillon parisien. Ici on ne perd  
« pas une pensée ; là-bas, tout se perdait en évaporations. » Jugement fort juste qui lui faisait écrire le jour de Noël : « Ici , l'imagination est  
« libre de toute préoccupation extérieure , et le  
« cœur et l'âme y gagnent beaucoup ; c'est vraiment ici qu'il faut venir quand on veut se réfugier dans l'étude et dans le Seigneur. »

Aussi , tout émerveillée de la bonne fortune de son frère, M<sup>lle</sup> de Guérin ne peut s'empêcher de s'écrier, après avoir lu et relu ses lettres :  
« Quels torrents de foi et de lumière t'inondent  
« dans ta solitude de la Chênaie ! L'admirable  
« pays que la Bretagne par sa foi et ses génies !  
« Que tes lettres datées de là me font plaisir !  
« Que j'ai de joie, Maurice, de te savoir sur cette  
« terre forte, de te voir vivre du même air qu'ont  
« respiré Duguesclin , Châteaubriand , Lamen-

(1) *Lettres de Maurice.*

« nais ! L'âme doit grandir dans une telle atmosphère (1). »

L'imagination de la jeune fille s'exalte tellement à la pensée de son frère se consacrant à la science et à la religion sous la conduite de l'illustre guide, que son âme se sent capable d'un pareil sacrifice, et que son cœur ne peut se défendre de lui porter envie. : « Tu me représentes, dit-elle, « un religieux à Clairvaux du temps de saint « Bernard. Oh ! si au lieu d'être ta sœur j'étais « ton frère, tu me verrais bientôt où tu es, sup- « posé le talent avec la vocation. Il y a long- « temps que je dis comme saint Bernard : *Beata* « *solitudo, ô sola beatitudo !* Mais tu sais ce qui me « retient toujours : mon père et toi ; toi, mon « ami, qui m'as dit de rester encore pour toi dans « le monde. Tu as déjà pris ton parti, tu as pris « le ciel et tu me laisses la terre (2) ! » Doux reproche que la sœur formule en se résignant et qui dénote un état dont son âme ne se reconnaît pas le droit de se plaindre tant qu'elle sait Maurice heureux, et qui néanmoins laisse percer sa désolation et lui arrache ce cri d'angoisse auquel son cœur refuse de répondre : « Oh ! mon bien-

(1) *Fragments.*

(2) *Ibid.*

« aimé frère, si par incroyable tu la quittais avant  
« moi, cette vallée de larmes, qu'y deviendrais-  
« je ? » En face d'un tel malheur, nous compren-  
nons qu'Eugénie éprouve comme le vertige, qu'elle tremble, devienne muette ; mais nous qui connaissons ses vertus et qui la verrons, hélas ! bientôt sous le coup terrible auquel elle ne pouvait croire, nous affirmons que, foudroyée de la sorte, elle ne ferait que regarder le ciel en suppliant Dieu de le lui ouvrir au plus tôt.

Heureuse du bonheur de son frère, il nous est doux d'entendre M<sup>lle</sup> de Guérin communiquer ses impressions à la meilleure de ses amies : « Maurice est comme en paradis dans sa solitude de la Chênaie, tous ses moments sont remplis par l'étude ou par la prière. » En effet, Maurice avait trouvé auprès de M. de Lamennais des cœurs capables de le comprendre, il s'était lié d'amitié avec Elie de Kertanguy, Edmond de Cazalès, Jules d'Aurévilly, du Breil de Marzan, de la Provostaye, Eugène Boré, Hippolyte de la Morvonnais, sans parler des liens aussi tendres qui l'unissaient aux maîtres que nous avons nommés plus haut. Pouvoir se former dans un pareil milieu, comme en un foyer de lumière et de paix, c'était plus qu'une bonne fortune pour le frère d'Eugénie, c'était une félicité sans mélange. Si

l'on pénètre par la pensée dans l'intimité de ce cercle de jeunes gens d'élite, on s'imagine qu'à l'heure des récréations et des promenades les entretiens ressemblaient par leur élévation aux discours des Basile et des Grégoire sous les portiques d'Athènes ou aux dialogues des Augustin et des Jérôme sur les plages de Baïes et d'Ostie. Il est inutile de dire que dans cette société intelligente de Guérin gagna beaucoup ; les études, les causeries elles-mêmes de la Chênaie le transformaient. Jamais cependant, nous l'affirmons avec lui, il ne se sentit la tête assez forte, ni l'œil assez sûr pour sonder l'abîme de la science philosophique. — « Je craindrais le vertige, disait-il, et d'ailleurs je n'ai pas l'âme assez austère pour m'enfermer dans les abstractions. J'ai besoin du grand air ; j'aime à voir le soleil et les fleurs. Aussi ferai-je comme le plongeur qui pêche les perles, je remonterai en portant mon trésor et l'imagination en fera son profit(1). » — Néanmoins, de Guérin s'appliquait aux travaux les plus sérieux avec une ardeur infatigable.

Eugénie se félicitait des habitudes laborieuses de son frère. Sentant que le travail est une loi imposée par Dieu à l'universalité des êtres, elle se

(1) *Cahier Vert.*

réjouissait de voir Maurice attaché à la conquête de la science, s'assurer de la sorte les jouissances viriles de la vérité. Elle le savait chaque jour, grâce à une règle qui ne variait pas, soumis au labeur intellectuel. Elle le suit écoutant les enseignements du génie qui le forme, et son imagination et son cœur voyent de loin le disciple silencieux et méditatif, appliquer, au sortir de ses leçons, les conseils qu'il a reçus.

Maurice étudie avec ardeur la philosophie religieuse, l'histoire, la littérature. La philosophie, afin de fortifier son jugement par l'exacte perception des principes et des causes, des déductions et des conséquences, pour sonder les grands mystères de l'âme, de la destinée, de Dieu, et recueillir dans un seul faisceau les données rationnelles et divines que prouvent les belles et sublimes choses. Par la comparaison de la philosophie avec la théologie, il voit que les hérésies chrétiennes ne sont toutes qu'une forme nouvelle de l'erreur païenne. L'histoire le fait contemporain de tous les âges, de leurs événements et de leurs hommes, elle lui donne l'expérience du présent et de l'avenir par les leçons du passé et lui montre les origines saintes de ce monde avec ses périodes de formation, de décadence, de restauration et de grandeur. La littérature procure à l'écrivain et au poète les joies les

plus vives ; les lettres lui redisent en les immortalisant ces harmonieuses voix des génies dont il entendit les premiers accords à Stanislas. Aux rivages de l'Ionie ou sur les bords de l'Ilissus, Homère, Sophocle, Euripide le ravissent à leurs accents. Il écoute Socrate, Aristote, Platon, Démosthènes soulever ou attendrir les assemblées de l'Aréopage, de l'Académie, du Lycée et de l'Agora. Sur les rives du Tibre ou du Mincio, dans les retraites de Tibur ou de Tusculum, Horace, Ovide, Cicéron, Virgile lui racontent, le front ceint de roses ou d'un voile de deuil, avec des larmes ou des chants, les malheurs et les gloires de la grande patrie. Enfin, la lyre chrétienne, non moins enchanteresse que la harpe ionienne, lui transmet les sons plus graves de l'éloquence des Jérôme, des Chrysostôme, des Augustin ; et puis, à la lecture des grands maîtres de la littérature française, il applaudit Racine dans les chœurs d'Athalie et d'Esther, Corneille dans les scènes de Britannicus et de Polyeucte, Bossuet dans son Discours sur l'histoire, les fragments de ses Sermons, ses Oraisons funèbres, Massillon dans son Carême et Fénelon dans le Télémaque. Aussi la sœur, en voyant le frère s'abreuver à ces sources et bénéficier des vraies richesses de l'esprit humain, ne pouvait se défendre d'envier son sort.



Les hommes de nos jours qui reprochent à l'enseignement catholique de se montrer exclusif peuvent-ils revendiquer pour eux l'étendue d'un tel programme? De tout temps, en présence des saines productions du génie, le christianisme a eu garde de porter une loi de prohibition; il a ouvert les trésors anciens et modernes aux enfants de ses colléges, et n'a refusé à leurs jeunes intelligences que l'étude des œuvres corruptrices. Quoi qu'on dise à ce sujet de l'ostracisme de l'Église, le monde sait qu'en face des chefs-d'œuvre de l'antiquité qui sont l'expression de la sagesse, l'éducation catholique a toujours agi avec largesse. Si aux beaux jours d'Athènes, la tribune aux harangues fut placée sur le versant d'une montagne opposé à la mer afin d'enlever au peuple le plus enthousiaste et le plus fier du monde la vue du Pyrée, de crainte que des orateurs factieux ne le portassent à des entreprises téméraires en lui montrant le nombre de ses vaisseaux, l'Église ne se conduit pas avec une telle défiance; elle dévoile avec bonheur à la jeunesse de ses écoles tous les livres écrits à la gloire de l'esprit humain, elle ne lui cache et défend que ceux qui pourraient la pervertir et l'égarer.

L'histoire l'atteste, la plupart des chefs-d'œuvre classiques ont été arrachés à la destruction par

l'Église ; c'est la main des papes qui a opéré le sauvetage des sciences et des lettres en face du vandalisme ; ce sont des prêtres et des moines qui ont reconstitué les écoles et rétabli les bibliothèques. Nobles faits, gestes glorieux qui illustrent le passé du catholicisme et qui , malgré toutes les calomnies, répondent de sa conduite pour le présent et l'avenir. L'Église est la lumière véritable qui éclaire le monde, sa vérité illumine tous les temps et tous les lieux, et, aujourd'hui, lorsqu'on lui oppose ces doctrines de progrès qui prêchent en France l'enseignement gratuit pour le peuple, elle peut dire en ouvrant ses annales : Je les ai devancées de deux mille ans ! N'a-t-elle pas toujours, en effet, réalisé dans son enseignement ce qu'elle a fait écrire au frontispice de la grande bibliothèque de Florence : *Publicæ et maximæ pauperum utilitati.*

Quant à la piété de Maurice, Eugénie sentait qu'elle faisait encore plus de progrès que sa science. De Guérin était profondément attaché à une vie où la régularité et la force des pratiques religieuses fixait l'âme dans les hautes sphères de la spiritualité. On se levait à cinq heures en toute saison, on se rendait directement à la petite chapelle pour la prière, la méditation et la messe. On consacrait ainsi les prémices de la journée aux

soins de l'âme et au service de Dieu. Puis venait le travail entrecoupé de temps libre pour la conversation et la promenade, et, le soir, la famille tout entière se groupait au pied de l'autel pour la visite au T.-S. Sacrement et la lecture spirituelle. A la suite du souper, après une courte récréation, les exercices religieux étaient clos par la prière en commun. Trois fois la semaine, le salut du T.-S. Sacrement était donné par M. de Lammennais, on se confessait régulièrement chaque samedi et l'on communiait ordinairement tous les dimanches. C'était aux messes de communion surtout que le maître entretenait ses disciples des devoirs de la vie religieuse en commentant toujours quelque texte des Saintes Ecritures; mais si sa voix touchait encore alors l'âme de ses jeunes auditeurs, nous devons dire, hélas! que ces prédications étaient les derniers accents de son génie religieux et de son apostolat sacerdotal : ses fils entendaient le chant du cygne!

Dans cette vie de travail et de piété, le frère de M<sup>lle</sup> de Guérin eut le courage d'une généreuse résolution. En moins d'une année, le jeune homme avait triomphé de ses incertitudes, et vers la fin de l'année 1833, au sortir d'une retraite de quelques jours, il s'affiliait par des vœux à la communauté de la Chênaie. Malheureusement, Maurice

entrait dans cette société au moment même où, frappée à la tête et au cœur dans la personne de son chef, elle allait tristement sombrer et s'engloutir dans le plus lamentable naufrage. L'horizon s'assombrissait, l'esprit de parti et le mécontentement du maître commençaient à faire de cette maison plutôt un camp qu'une école religieuse. Lamennais livrait le combat suprême où se trouvaient engagés l'orgueil de l'homme et la foi du prêtre, ce duel à mort où le génie révolté devait tout sacrifier et tout perdre jusqu'à l'honneur. En effet, le 7 septembre 1833, un mois à peine après la profession de de Guérin, la tribu de la Chênaie se trouvait dispersée, M<sup>sr</sup> de Lesquen, évêque de Rennes, en transportait le noviciat à Ploërmel sous la direction digne et sûre du frère de M. de Lamennais.

Maurice partit, mais en voyant se dresser devant lui les hauts murs de clôture de sa nouvelle résidence, il regretta la Chênaie comme son paradis perdu et pleura sur M. de Lamennais comme sur un père. — « J'ai embrassé, s'écriait-il, en sanglotant, j'ai embrassé pour le quitter un homme  
« que j'aime de cette affection ardente qui ne  
« ressemble à nulle autre. Il m'a mené neuf mois  
« durant, au bout desquels le fatal carrefour s'est  
« rencontré. L'habitude de vivre avec lui faisait

« que je ne prenais pas garde à ce qui se passait  
« dans mon âme ; mais depuis que je ne le vois  
« plus, j'y ai trouvé comme un grand déchirement.  
« Je pleurerai sur lui et sur ceux qui lui font du  
mal (1). » — Si nous avons consenti à reproduire  
ce premier mot des plaintes du disciple, c'est pour  
montrer que de Guérin, à cette heure, était, hélas !  
séduit. Vainement, on lui donna à Ploërmel une  
chambre « ouverte sur un horizon qui réjouissait la  
vue ; » vainement, on l'y entoura des soins les plus  
tendres, rien ne put le décider à vivre sous le  
nouveau toit, et le 27 septembre il franchit à tout  
jamais le seuil de cette paisible solitude. Maurice  
hésitait entre Paris et le Cayla, quand la main de  
l'amitié le recueillit à la porte du cloître de Ploërmel  
pour le conduire au Val de l'Arguenon.

Dans l'ignorance de ces événements, Eugénie  
félicitait son frère sur sa profession religieuse et  
remerciait Dieu de lui avoir ouvert la Chênaie au  
moment même où il se disposait à en sortir. Mais  
elle était à la veille de tout apprendre, la révolte  
de Lamennais allait devenir publique et parvenir  
au Cayla. La France presque entière pressentait  
l'imminence de la chute de l'infortuné grand  
homme ; on était partout dans l'appréhension de

(1) *Cahier vert.*

cette trahison sacerdotale qui se rapproche en quelque chose de celle de Judas. Aussi lorsque le prêtre sacrilège publia, peu de temps après, les *Paroles d'un Croyant*, le monde catholique ressentit la terrible impression que M<sup>me</sup> Swetchine a si bien traduite par ces paroles : « Il n'y a qu'un prêtre et qu'un Ange qui puissent tomber si bas (1) ! »

(1) *Pensées.*

---

## CHAPITRE VI

1833 — 1835

Commencement des douleurs d'Eugénie. — Maurice sous l'empire de M. de Lamennais. — Supplications de la sœur pour l'égaré. — Résistances du frère. — Ses plaintes en faveur du maître coupable. — Premiers pas vers la vérité. — La compassion de M<sup>lle</sup> de Guérin pour M. de Lamennais. — Maurice au Val de l'Arguenon. — Douceurs de cette hospitalité. — Regrets et adieux. — Un mot sur le *Cahier Vert* du frère et sur le *Journal* de la sœur.

Tandis que de Guérin se retirait au Val de l'Arguenon, Eugénie apprenait au Cayla les événements qui venaient de s'accomplir à la Chênaie. La pensée de son frère rentrant dans le monde avec des croyances chancelantes lui inspirait alors les plus vives inquiétudes. Celle qui dans son amour pour Maurice tremblait à l'approche du moindre danger ne pouvait que se désoler à la pensée du mal dont sa foi devait être atteinte. Les alarmes de la chrétienne se trouvent exprimées dans une lettre que M<sup>lle</sup> de Guérin adresse

le 23 décembre à Louise de Bayne, la meilleure de ses amies : — « Que fera mon frère ? où est-il ? je n'en sais rien et ce n'est pas pour moi une petite peine que cette incertitude. Tout ce que nous savons c'est qu'il n'est pas à la Chênaie, il nous écrivit de chez M. de Lamorvonnais, un de ses amis de Bretagne, qu'il partirait sous peu ou pour Paris ou pour le Cayla. Depuis, chaque cavalier que je vois de loin me semble Maurice et le cœur me bat, mais ce n'est pas de plaisir tout à fait. Vous le comprenez, bien chère amie, et avec quelle peine j'embrasserais un hérétique. Dieu me préserve de voir cela et même de le penser. Mais les jeunes gens se laissent si aisément séduire par tout ce qui est nouveau et brillant, et puis comment échapper à l'influence entraînante de ce M. de Lamennais, quand on le voit et l'entend ? Dieu veuille lui ouvrir les yeux et lui donner la vertu qui manqua à l'ange rebelle : l'humilité et l'obéissance. » — C'est que si la sœur aime Maurice plus que tout au monde, plus que la vie même, elle l'aime « moins que Dieu et que la vérité (1) » ; craignant que son esprit ne soit atteint par l'erreur et ne porte dans ses idées l'empreinte fatale du maître, elle tremble pour

(1) *Polyeucte*.



son âme en péril et, par des prières et des larmes, incessantes, elle demande au ciel qu'il ne soit pas victime de l'égarement.

Trois années devaient se passer dans les plus vives douleurs. En janvier 1836, Eugénie observait avec tristesse au sujet de Lamennais : « Tous ses amis l'abandonnent. Je crains que Maurice n'ait pas encore ouvert les yeux. Il serait malheureux qu'avec ses bonnes qualités, il tombât dans l'erreur. Celles de l'esprit sont fatales, plus dangereuses encore que celles du cœur. Que Dieu nous préserve de toutes. » — Dans ses lettres à Maurice, elle glisse toujours, avec le tact qui lui est propre, quelque mot capable d'amener une ouverture; c'est par des paroles comme celles-ci qu'elle s'efforce de provoquer une confiance : — « N'oublie pas la Chênaie si tu en sais quelque chose. Crois-tu que je l'aie en oubli. Oh ! non, mais je ne pense jamais à l'ange déchu qu'avec un quelque chose au cœur que je ne puis exprimer (1). »

Ce langage, hélas ! malgré sa clarté, sembla d'abord ne pas être entendu de Maurice, les industries de la tendresse fraternelle demeurèrent longtemps impuissantes, et ce ne fut que le 30 juin 1834

(1) *Lettres d'Eugénie.*

que le jeune homme consentit à rompre le silence sur ce sujet. Mais voici ce qu'il écrivait à son père en réponse à une des demandes de sa sœur : — « Eugénie m'a demandé ce que je pense des *Paroles d'un Croyant*. Je pense que c'est un livre d'avenir que les événements commenteront et que Dieu se chargera de justifier par les choses qu'il fera voir à nous, si nous vivons encore un peu, et bien sûr à la postérité. » Triste jugement dont la fausseté était manifeste et qui dénotait combien l'esprit du pauvre frère était aveuglé par l'erreur.

Certaine de l'égarement de Maurice, Eugénie travailla avec un zèle infatigable à l'obtenir de Dieu son retour à l'obéissance de la foi. On ne peut entendre sans s'émouvoir ses tendres et puissantes sollicitations : — « Mon ami, je voudrais bien te voir prier. La prière qu'est-ce autre chose que l'amour, un amour au besoin et qui demande à Dieu ? Tu comprends cela mieux que moi. M. de Lamennais a dit là-dessus des choses divines qui t'auront pénétré. Mais par malheur il en dit d'autres maintenant qui ne te sont pas bonnes. Son esprit d'indépendance me fait peur. Je ne comprends pas non plus que l'esprit de révolte et celui du christianisme puissent jamais faire alliance. Vit-on des révoltés chez les pre-



miers chrétiens? La légion thébaine, la légion fulminante ont-elles tiré l'épée? Dieu et la liberté n'étaient donc pas compris par les martyrs comme M. de Lamennais les comprend. » — Telle était l'éloquence de la sœur pour arracher Maurice à la séduction du prêtre sacrilège et néanmoins le frère restait attaché à ses idées.

Hélas! avec l'entraînement de son âge et l'ardeur de sa nature, de Guérin continuait, en effet, à donner raison au génie dont il était le disciple, se montrait l'esclave de cette soumission quand même aveuglement suivie dans les antiques écoles et qui se traduit par ce mot d'irréfragable servilité : *Magister dixit*. L'infortuné avait fait choix entre la parole de Lamennais et celle de l'Eglise, pris parti pour des opinions qui lui étaient chères et passé sans scrupule sur des décisions qui auraient dû lui être sacrées. Insensible à la voix qui lui parlait de soumission, sourd à toutes les prières, il osait écrire en apprenant la condamnation de son maître : — « C'est la défaite d'un grand homme qui a rendu sa plume comme les braves rendent leur épée, l'indignation dans le cœur et les larmes aux yeux. Pauvre M. Féli (1)..... » — Cette vivacité de regrets de la part du disciple ne

(1) *Cahier Vert*.

prouve que trop l'exaltation de ses idées, le frère d'Eugénie, par un attachement aveugle, se précipitait dans la révolte du Lucifer gallican. Nous nous gardons de reproduire ses plaintes, l'âme de la sœur nous supplie de les taire.

En face de ces malheureuses conséquences de l'éducation trop personnelle et trop indépendante reçue à la Chênaie, à la vue de son frère victime de l'erreur, il est impossible de rendre les souffrances et la désolation de M<sup>lle</sup> de Guérin. Son cœur sentait alors toute la vérité de la parole de Bossuet (1) : L'amour fraternel sera un sacrifice continuel. Eugénie était entrée dans cette voie douloureuse dont elle dévoile le martyre par ces lignes : « Oh ! il y a trois ans qui m'affligent, je voudrais les effacer de mes larmes ! J'avais tout mis en toi comme une mère en son fils ; j'étais moins sœur que mère. Te souviens-tu que je me comparais à Monique pleurant son Augustin, quand nous parlions de mes affections pour ton âme, cette chère âme dans l'erreur. Que j'ai demandé à Dieu son salut, pleuré, supplié ! »

Vers la fin d'octobre 1835, Maurice commença seulement à se dégager de l'influence lamennaisienne. Sensible enfin à ce suprême commandement

(1) *Méditations sur l'Évangile.*

des larmes auquel un bon frère et un bon fils ne peuvent résister longtemps, il prenait la plume pour rassurer ainsi les siens : « Croyez-moi enfin sevré de M. de Lamennais ; on n'est pas éternellement à la mamelle. Je suis aussi libre de lui que possible. Je ne suis, grâce à Dieu, de l'école de qui que ce soit. J'aime mieux n'être rien que disciple. » Cette tardive rétractation vint diminuer les tourments d'Eugénie. La parole du frère, comme la lance d'Achille, avait alors le pouvoir de blesser et de soulager à la fois l'âme de la sœur. Tant de prières et de larmes avaient donc été puissantes auprès de Dieu. Semblables aux gouttes lumineuses du sang des saints, les larmes d'Eugénie étaient les perles précieuses qui devaient payer la rançon du coupable !

Dès cet instant, M<sup>lle</sup> de Guérin éprouva cette compassion qui lui faisait écrire à Maurice sur M. de Lamennais : « Quand je pense que tu as vécu chez lui, avec lui, reçu ses leçons, l'intérêt que je lui porte devient intime. Oh ! que je pense à son salut, que je le demande à Dieu, que je regrette sa gloire, sa gloire sainte ! Il me vient souvent de lui écrire sans me nommer, de lui faire entendre une mystérieuse voix de supplications et de larmes. Folie, audace de ma part ; mais une femme s'est rencontrée avec lui pour l'enfer,

pour compléter la réprobation de ce prêtre, une autre ne pourrait-elle pas s'en approcher pour le ciel? » Ces désirs ardents pour la conversion du plus malheureux des prêtres, Eugénie les portait si intimement en elle, qu'elle ne pouvait s'empêcher de les exprimer à Dieu dans toutes ses prières. Ah ! si sa voix plaintive se fût élevée vers M. de Lamennais, sans doute elle n'aurait pas été entendue ; celui qui resta insensible aux sollicitations paternelles du vicaire de Jésus-Christ ne se serait pas laissé toucher par les supplications d'une simple chrétienne.

Durant cette lutte pleine d'angoisse, Maurice vivait toujours retiré au Val de l'Arguenon, dans la demeure que l'amitié lui avait si gracieusement ouverte. M. Hippolyte de Lamorvonnais qui avait connu et apprécié de Guérin à la Chênaie, sentant que ce jeune homme portait une trop profonde blessure au cœur pour quitter brusquement les landes de Ploërmel, était l'ami qui avait recueilli le fugitif au sortir de cette retraite. S'opposant à son départ immédiat pour Paris, il lui avait imposé l'hospitalité du Val, et c'est ainsi que Maurice jugeait cette halte sous le toit de l'amitié : « La Providence est pleine de bonté pour moi. De peur que le passage subit de l'air doux et tempéré de la vie religieuse à la zone torride du monde

n'éprouvât trop mon âme, elle m'a amené dans une maison où, sans être de la solitude, on n'appartient pas encore au monde (1). »

La demeure des de Lamorvonnais était située non loin de Saint-Malo, et son voisinage avec l'Océan lui avait valu à la Chênaie le surnom de Thébaïde des Grèves. Le nouvel hôte y prit place comme s'il y eût toujours vécu, et le séjour qu'il y fit marque l'une des plus belles et plus poétiques stations de sa vie; on lui avait ouvert ces nouveaux foyers avec une simplicité qui tenait des mœurs primitives de l'Armorique. Le frère d'Eugénie parle en ces termes des charmes qu'il y goûta : « Un homme pieux et poète, une femme dont l'âme va si bien à la sienne qu'on dirait d'une seule mais dédoublée; une enfant qui s'appelle Marie et qui laisse comme une étoile percer les premiers rayons de son amour et de son intelligence à travers le nuage blanc de l'enfance; une vie simple dans une maison antique; l'océan qui vient le matin et le soir vous apporter ses accords; enfin, un voyageur qui descend du Carmel pour se rendre à Babylone, et qui a posé à la porte son bâton et ses sandales pour s'asseoir à la table hospita-

(1) *Cahier vert.*

lière. » Telle est la description que Maurice fait de l'intérieur du Val.

Dans ce milieu parfaitement choisi entre la solitude et le monde, de Guérin retrouva la vie de famille dont il avait joui au Cayla. La paix qu'il savourait alors lui faisait attendre avec patience le résultat des démarches de ses amis ; on sent la quiétude de son âme à ces paroles : « — La douce amitié d'Hippolyte m'a ouvert son sein pour y attendre le résultat de mes démarches et jusqu'à la réponse de la fortune que je fais interroger à Paris, qui est son temple, mon âme s'endormira sans soucis en se berçant sur vous (1) et sur l'amitié que je dois à la vôtre. »

Il faut lire dans le *Cahier vert* les pages délicieuses qu'écrivit Maurice sous l'empire du sentiment de cette félicité : c'étaient les naturelles impressions de son génie poétique et tendre doucement réveillé par l'existence du Val et par le spectacle de la nature particulière aux côtes de l'Océan. — « Jamais, s'écriait-il, le parfum qui circule dans les appartements d'une maison chrétienne et heureuse ne m'a si bien enveloppé. C'est comme un nuage d'encens invisible que je respire sans cesse..... Ce bonheur me pénètre, il coule

(1) M. Paul Quemper, ami de Maurice.



dans mes veines, il me rend mélancolique à force de douceur; ici, de tous côtés rians visages, liberté exquise, simplicité de mœurs et union des cœurs, digne vraiment des temps antiques. »

Les charmes de cette vie calme le saisissaient surtout le soir, à l'heure où la famille, pressée autour de l'âtre, traitait l'un après l'autre ses sujets favoris en s'entretenant de M. de Lamennais, du Cayla, de Paris, d'une promenade sur les grèves, d'un coucher de soleil qu'on venait de contempler du haut des falaises des Quatre-Vaux ou de la Roche-Alain. Souvent le nom d'Eugénie courait sur les lèvres des membres de ce cercle intime. La douce évocation se faisait, tantôt à propos d'une lettre nouvellement adressée à Maurice, tantôt pour répondre à une demande de M<sup>me</sup> Lamorvonnais, et alors la soirée semblait s'envoler plus rapide, si grand était l'attrait qu'éprouvaient tous les cœurs à parler de celle que leur hôte aimait; ainsi la figure aimable de la sœur apportait son rayon de lumière à ce foyer béni. M<sup>lle</sup> de Guérin n'ignorait pas la touchante hospitalité qui avait recueilli le fugitif au sortir de Ploërmel. Introduite au sein de la famille amie par les lettres de son frère, elle avait ouvert avec M. et M<sup>me</sup> de Lamorvonnais la correspondance la plus tendre.

Aussi quand l'heure de quitter le Val sonna pour Maurice, l'émotion du jeune homme fut si forte qu'il ne put se défendre de pleurer comme il pleurait aux jours où il quittait le Cayla. On comprend la profondeur de sa tristesse à la douleur de ces adieux : « — Oh ! quand j'aurai quitté le Val et versé mes larmes d'adieu dans le sein de votre amitié, quand je serai à Paris, où il n'y a ni Val, ni Océan, ni âmes comme vous, quand j'irai seul avec mes tritesses et mon âme sujette à se désespérer ! Oh ! combien je verserai des pleurs au souvenir de nos soirées, car le bonheur c'est la pluie fine et douce qui pénètre l'âme et qui en jaillit en source de larmes. » — Et comme si de Guérin n'avait pas assez déchargé son cœur dans les regrets qu'il vient d'exprimer, à l'approche de la séparation, il éprouve le besoin de passer la dernière nuit dans ce que j'appellerais, si je ne craignais d'être taxé de romantisme, la veillée du départ et des adieux ! C'est encore lui qui parle : — « Hippolyte est couché, j'écris ceci dans la solitude et le silence de la nuit, à côté d'un feu qui s'éteint. J'ai été prêter l'oreille sur la porte aux bruits du dehors. L'Océan s'est retiré au loin, il est calme, il dort, on ne l'entend pas. L'Argue-non circule librement dans les grèves, la lune se promène dans son courant et ses gués. La brise

soupire à peine dans les bois et tout le reste est tranquille. » Puis, il termine par ce dernier adieu : — « La suite de mes errantes fortunes m'a amené sur un cap solitaire de Bretagne pour y rêver tout un soir d'automne : là toutes les mélancolies douces et célestes sont entrées dans mon âme et mon âme a vécu comme dans un paradis..... Adieu, adieu, séjour bien-aimé ! Si tu m'aimes et que tu doutes de ma constance, écoute ceci qui te rassurera : je perds la moitié de la vie en perdant la solitude. J'entre dans le monde avec une secrète horreur. » — Maurice en s'éloignant du Val avait conscience du bonheur qu'il perdait, peut-être sentait-il monter à son cœur quelque triste pressentiment ? Pressentait-il que ses adieux étaient les derniers, malgré qu'il eût le désir du retour ?

Une année à peine après son départ, le malheur vint fondre, en effet, sur cette demeure fortunée et la couvrir d'une tristesse éternelle. M<sup>me</sup> Hippolyte de Lamorvonnais, à la fleur de l'âge et dans la force de la santé, était, hélas ! la victime choisie par la mort. Elle succomba, comme foudroyée, l'excellente chrétienne et la noble femme, dans la nuit du 21 au 22 janvier 1835, au moment même où de Guérin venait de souhaiter à l'épouse et à la mère, à l'occasion du nouvel an, le bien le plus

précieux de tous ici bas, la constance du bonheur ! Ce deuil si inopinément répandu sur le Val, nous amène naturellement à celui qui allait voiler sous peu le Cayla ; de Guérin, plus jeune encore, devait lui aussi mourir bientôt. M<sup>me</sup> de Lamorvonnais et Maurice ne pensaient pas en se disant adieu qu'ils se donnaient prochain rendez-vous dans l'éternité !

Le moment nous paraît venu de parler du *Cahier vert* de Maurice et du *Journal d'Eugénie*. Le *Cahier vert*, recueil intime des pensées, des sentiments, des impressions du frère s'ouvre au Cayla à la date du 10 juillet 1832 et se ferme à Paris en octobre 1835. Commencé à l'instigation de la sœur, le *Cahier vert* se compose de tout ce qui frappe l'imagination et le cœur de Maurice, ce sont des échappées poétiques, des cris éloquents sur l'âme, la religion, l'amitié, la nature, la science, la famille : mélanges toujours empreints d'un parfum de simplicité et de finesse, d'élévation et de goût. Ce récit semble porter, à son début, la trace de certaines mutilations ; pour le constater, il suffit de lire les trois premières pages qui renferment un espace de six mois dans leurs quelques lignes. Ce n'est qu'après l'entrée de Guérin à la Chênaie, au milieu de février 1833, que le *Cahier vert* reçoit quoti-

diennement les impressions du jeune homme. Là, se révèle dans toute sa richesse le talent du paysagiste, l'imagination et la sensibilité du peintre fournissent à sa palette les couleurs les plus vives et les plus variées. Il y des vues charmantes du Cayla, de la Chênaie, de Reyssac, de Ploërmel, du Val, de Mordreux, de Paris, des tableaux exquis de la vie d'intérieur, des pages splendides sur la solitude, le monde, l'océan : sites aimés ou grandes choses dont on ne peut comparer la fraîcheur ou l'imposante majesté sous la plume de Guérin qu'aux paysages de Rosa Bonheur et aux marines de Vernet. Toutefois, le *Cahier vert* du frère le cède au journal de la sœur, car, si le premier fut écrit dans un milieu qui passait pour le plus célèbre aréopage de la publicité littéraire de l'époque et par une intelligence qui « parlait fièrement sa pensée, » le second quoique composé dans le mystérieux tête à tête de deux cœurs, au point qu'Eugénie pouvait dire : « Ceci n'est pas pour le public, c'est de l'intime, c'est de l'âme, c'est pour un, » le second nous paraît encore de beaucoup supérieur au premier.

Le *Journal*, indépendamment de toutes ses ravissantes qualités de naturel et d'élégance, est le chant et comme le poème de l'amour fraternel dans sa plus haute perfection. A sa lecture, le

frères et les sœurs peuvent apprécier la beauté et la puissance du sentiment dont le ciel a doté leur âme. De la première à la dernière page, l'amour de Maurice est le sentiment régnant, l'âme même du Journal. En une nature complète comme celle de M<sup>lle</sup> de Guérin où l'idée et le cœur tiennent toute la place, le ton de l'élévation et de la tendresse ne faiblit jamais. Foyer inextinguible du plus pur amour, Eugénie vit constamment pour son frère, se dévoue pour lui jusqu'à la mort, éternise son sentiment au delà. L'âme est le creuset où se coule en caractères immortels le journal de la sœur incomparable, sa tendresse est l'élixir de vie qui entretient et attise la flamme de cet amour fraternel toujours jeune et impuissant à mourir. Supérieure à toutes les défaillances, M<sup>lle</sup> de Guérin se montre aimante à l'égal d'une mère, et ce qui prouve qu'on n'exagère pas ce soutenant que Maurice est aimé par elle comme un fils, c'est qu'elle possède l'essence de la maternité : elle comprend tout par le cœur, une ombre dans l'âme de Maurice obscurcissait la sienne. Pour qui sait lire, étudier Eugénie dans son Journal, c'est voir, sentir, toucher d'un bout à l'autre cette magnifique vérité dont M<sup>lle</sup> de Guérin a pu faire comme sa noble devise : « Je suis moins sœur que mère ! » Souverainement

tendre, admirablement vouée à tous les devoirs de la famille, harmonieusement circonscrite dans le modeste cercle du Cayla, la sœur a toujours vécu de la vie de son frère. D'abord « cœur sur cœur » selon sa belle expression, puis en communion de pensées, de sentiments, de joies, de douleurs, et le jour où se ferme la Chênaie, unie à Maurice avec toute la force de ses pières et de ses soupirs, de ses souffrances et de ses larmes, en un mot, indéfectiblement fidèle depuis le berceau jusqu'à la tombe. Commencé le 15 novembre 1834, le journal semble se clore le 19 juillet 1839, jour de la mort de Maurice ; mais le besoin de parler du frère et de s'entretenir directement avec lui met encore la plume dans la main de la sœur, elle cède à une nécessité irrésistible, et, en écrivant les nouvelles pages, elle avoue « que ce qu'on sent, ce qu'on pense, ce qu'on revoit, ce qu'on regrette ne peut se dire. Il n'y a d'expression à tout cela, ajoute-t-elle, que dans la prière et quelque écriture intime. » Ces suprêmes entretiens avec le mort bien-aimé, M<sup>lle</sup> de Guérin les prolongera jusqu'à la fin de sa vie, seulement il vient un jour où elle n'en confie plus les secrets même à l'écriture la plus intime ; Eugénie écrit les dernières lignes de son journal aux dernières heures de l'année 1840.

## CHAPITRE VII

1835 — 1837.

Maurice à Paris. — Tourments de la sœur. — Difficultés du frère — Angoisses persévérantes d'Eugénie. — Bonnes nouvelles. — Elle touche l'égaré par ses prières et ses larmes. — La dernière force dont elle se sert. — Le souvenir de M<sup>lle</sup> de Bayne. — Eugénie confidente. — But élevé qu'elle se propose. — Demande en mariage. — Espérances déçues.

Au sortir de la maison des de Lamorvonnais, Maurice prit le chemin de Paris emportant au cœur le deuil de sa vie de Bretagne. Il comprenait qu'en s'éloignant de ces solitudes qui lui avaient été si douces, il s'arrachait à ses habitudes de travail, d'amitié et de religion, et qu'il allait exposer de nouveau son âme aux périls et aux douleurs du monde. On se demande comment tous les charmes goûtés dans l'intérieur du Val ne poussèrent pas alors le frère d'Eugénie au Cayla. Il y avait une si séduisante similitude dans la vie des deux châteaux. Cette pensée de se réfugier au sein de sa famille se présenta à l'esprit de Guérin; sans doute il aurait pu vivre heureux entre son



père et sa sœur, l'air de ce milieu vivifiant eût été le meilleur remède pour son âme troublée, et puis les prairies et les bois avec leurs mêmes fleurs et leurs mêmes ombrages lui eussent rendu les émotions de son enfance. Et pourtant cette attraction du lieu natal, si vive sur sa nature, ne put le ramener sous le beau ciel du Midi. Maurice portait une âme trop ardente et trop fière pour venir à vingt-cinq ans s'ensevelir au fond de sa province. Du reste, la place était prise au Cayla et occupée par Erambert, son aîné, aux meilleurs titres, par droit de conquête et par droit de naissance. En définitive, Maurice qui avait reçu une éducation élevée et vécu au contact du génie, lui, qui avait été honoré de son intimité et associé à ses plans, ne pouvait se résigner à vivre dans ses terres, loin des hommes et des choses, comme un simple châtelain chasseur, à la tête d'une exploitation rurale pour laquelle il ne se sentait le moindre goût. S'il n'avait écouté que son cœur, le frère aurait néanmoins fait ce sacrifice pour Eugénie. Mais sur les conseils et les recommandations de M. Quemper, Maurice vint à Paris, désireux de pouvoir s'y suffire en vivant de la vie de l'intelligence. Nous laissons un instant Guérin aux mains de ce protecteur et de ce guide, pour nous rapprocher de la sœur.

Que faisait Eugénie, depuis le retour de son frère à Paris? Elle était de plus en plus en proie à toutes les souffrances de l'âme. A la douleur occasionnée déjà par les idées avancées de Maurice et par son culte excessif pour M. de Lamennais, s'était adjointe, avec une nouvelle véhémence, la crainte de tous les dangers qui circonviennent un jeune homme au sein de la capitale. Les journées et les nuits de la sœur s'écoulaient dans la prière et les larmes, et son existence si calme quelques années auparavant s'était changée en une lutte incessante où elle s'efforçait, à chaque heure, de sauvegarder le pauvre frère contre les tentations de ses vingt-cinq ans. Connaissant les dispositions d'esprit de Maurice, elle pressentait dans son amour que son âme était de plus en plus menacée, elle s'aggravait ses blessures intérieures, elle le voyait même plongé dans les plus grandes difficultés matérielles, car elle savait que les portes de Juilly lui avaient été fermées comme à un hérétique, et que les plus fortes barrières lui défendaient l'entrée des Revues catholiques. Enfin, après de bien fatigantes démarches, la sœur apprenait que Maurice s'était installé et affermi de nouveau, grâce à ses débuts de 1832, dans la *France Catholique* et la *Revue Européenne*; et elle s'en félicitait, sachant que la modicité de ses res-

sources lui imposait un emploi avec la nécessité de l'urgence. M<sup>lle</sup> de Guérin ne s'aveuglait pas cependant; elle sentait tout ce qu'offrait de précaire une semblable position, et, à la seule pensée de Maurice habitant une chambre louée à vingt francs par mois, dans le petit hôtel de Valence, son amour remplissait son cœur de mille inquiétudes. Ainsi souffrait Eugénie au sujet de son frère, quand la main de la Providence se plut à disposer cet état de choses, de telle sorte que ses sollicitudes durent s'évanouir.

Après avoir fait avec succès, durant les vacances de 1834, une classe à quelques élèves du collège Stanislas, le jeune homme s'était tourné vers l'enseignement et s'efforçait d'y mériter un poste distingué en se préparant à l'agrégation. Dès cette heure, à force de travail, Maurice sentit sa position devenir meilleure. Chaque jour, aux mêmes heures, il allait et venait du faubourg Poissonnière au quartier du Luxembourg, donnant des leçons, se montrant intelligent, laborieux, bien élevé, patient, doué de toutes les qualités qui font le bon maître, à tel point que sur les témoignages flatteurs parvenus sur son compte à la direction de Stanislas, il obtint, au mois de décembre 1835, un emploi régulier dans ce collège et triompha ainsi définitivement de la mau-

vaise fortune. Alors la situation de Maurice étant relativement bonne et ses goûts simples n'ayant pas changé avec l'aisance, le frère put calmer les sollicitudes dont il se savait le continuel objet au Cayla en adressant à ses sœurs quelques marques de souvenir qui leur prouvaient l'heureux changement survenu dans sa position. On trouve une de ses lettres d'alors où il exprime le regret de n'avoir point pensé qu'elles étaient sans manteaux et où il se reproche d'être bien couvert tandis qu'elles étaient exposées au froid et à l'humidité. Nous nous plaçons à noter ici cette délicatesse du cœur de Maurice, le frère est heureux de profiter des premiers sourires de la fortune pour en déverser les avantages sur ceux qu'il aime.

Mais si Eugénie ne souffre plus de l'état nécessaire de son frère, son âme éprouve toujours de bien cruelles alarmes, elle se demande à chaque heure devant Dieu ce qu'est devenu Maurice sous le rapport religieux et moral. L'exemple de l'homme de génie qu'il s'était choisi pour maître ne lui est-il pas encore fatal? Elle connaît Maurice si enthousiaste pour M. de Lamennais, si sensible à tout ce qui contredit et attaque le grand homme, si ardent à le défendre envers et contre tous, si blessé enfin depuis la dispersion de

cette famille de la Chênaie dont il s'était fait généreusement le membre. Elle voit Lamennais coupable jusqu'à la consommation d'une rupture publique avec Rome, elle le sait vivant solitaire dans sa propriété de Bretagne, murmurant contre l'autorité si paternelle qu'il a méconnue et blasphémée, et comme l'ascendant du prêtre était immense avant sa chute, elle tremble que Maurice ne tienne encore rang parmi ses disciples les plus fidèles :

D'autre part, son frère n'habite-t-il pas Paris ? Recherché, flatté, aimé, ne s'y laissera-t-il point séduire ? Résistera-t-il à ces voix fallacieuses qui sous l'apparence d'un cœur touché viendront lui dire : Ami, laisse là pour un jour et travail et préoccupations, viens, suis les compagnons de ton âge, la jeunesse est le temps des fêtes et des joies. Résistera-t-il ? donnant ses préférences au devoir, alors que sa foi religieuse semble avoir été atteinte, que sa piété s'est changée en indifférence et qu'après avoir tant aimé les choses du Ciel et de Dieu, il éprouve cette tiédeur qui précède toujours le dégoût. Quelle est la force qui l'inclinera sous l'austérité de la vertu et lui fera prendre la fuite devant les facilités du plaisir ? Le cœur d'Eugénie met sa dernière espérance dans les principes de son frère, dans l'élévation de son

âme, dans la vie pieuse qu'il vient de quitter, dans son amour à elle et surtout dans ses prières et ses larmes.

Mademoiselle de Guérin aurait sans doute moins souffert si elle avait entendu le pauvre frère prononcer cette prière qu'il écrivait en pleurant dès son entrée dans Paris : « Mon Dieu, « fermez mes yeux; gardez-moi de voir toute « cette multitude dont la vue soulève en moi des « pensées si amères, si décourageantes. Faites « qu'en la traversant je sois sourd au bruit, « inaccessible à ces impressions qui m'accablent « quand je passe parmi la foule; et pour cela « mettez devant mes yeux une image, une vision des choses que j'aime, un champ, un « vallon, une lande, le Cayla, le Val, quelque « chose de la nature. Je marcherai le regard attaché sur ces douces formes, et je passerai sans « ressentir aucun froissement (1). » Si l'impression de cette secrète horreur pour le bruit et le monde lui eût été connue, Eugénie moins inquiète au sujet de Maurice, n'eût peut-être pas poussé ce cri où le désespoir semble se mêler au découragement : « Qu'on est malheureux d'avoir « des frères sur ce volcan de Paris! » Mais,

(1) *Cahier vert.*

ignorant l'état intérieur de son frère, craignant que les leçons de la solitude ne fussent oubliées, la jeune fille se disait à elle-même : Si les croyances ont faibli, que peuvent à cet âge et les traditions d'honneur et les affections de famille et les habitudes délaissées d'une vie jusque-là chrétienne?.... Et alors Eugénie sentait s'ébranler sa confiance suprême, elle se réfugiait dans la prière et les pleurs, à ces moments elle se comparait à sainte Monique, et, sœur et mère tout ensemble, elle travaillait avec d'indicibles angoisses à la conversion de son Augustin. Cette conversion mille fois plus chère à son âme que sa propre vie, sa vertu devait enfin l'obtenir; le Ciel ne résiste jamais à la prière de l'âme pure qui souffre et qui intercède avec persévérance en faveur d'une autre.

A cette époque, en effet, les lettres de Maurice deviennent un peu plus rassurantes, et quoique le cœur d'Eugénie y trouve encore des réticences, son âme sent que le fardeau commence à s'alléger. La preuve en est évidente à l'expression de ces douces plaintes : « Cela tient à son cœur d'homme, « le nôtre s'entend mieux en amitié et n'attend « pas qu'on lui demande des tendresses et tout « ce qu'on aime à voir dans une correspondance « amicale. Ces pauvres frères nous les gâtons ; « nous les aimons tant que le faire ainsi leur « semble impossible. »

Grâce aux bénédictions du Ciel, Eugénie avait le bonheur de voir alors diminuer ses inquiétudes au sujet des dangers de Maurice à Paris. Cette existence qu'elle s'était dépeinte si enfiévrée et si périlleuse, elle avait appris enfin que son frère la passait dans le travail et dans l'ordre. Aussi, pour juger de la joie dont elle se sentait inondée, il suffit de citer quelques mots des félicitations que son cœur reconnaissant lui adresse : « Oh !  
« que je suis contente de te voir enfin comme je  
« te voulais. Tu ne sors pas, tu n'exposes pas ta  
« santé, tu ne vois pas le monde ; du milieu de  
« Babylone tu pourrais dater tes lettres de la  
« solitude. Sagesse inespérée qui m'enchanté, me  
« fait bénir Dieu, me fait espérer, me console,  
« me remplit le cœur. Hélas ! tant de fois je suis  
« en tristesse, je m'effraye. O frères, frères, nous  
« vous aimons tant. Si vous le saviez, si vous com-  
« preniez ce que nous coûte votre bonheur, de  
« quels sacrifices on le payerait ! O mon Dieu !  
« qu'ils le comprennent et qu'ils n'exposent pas si  
« facilement leur chère santé et leur chère âme. (1) »  
Mais à peine a-t-elle épanché son cœur qu'elle retombe dans ses sollicitudes et que désireuse de donner à celui qu'elle aime ce qui lui manque

(1) *Journal d'Eugénie.*



encore de religieux , de grave , d'ordonné , elle s'écrie : — « Maurice, si je pouvais te faire passer « quelques-unes de mes pensées, t'insinuer ce que « je crois et ce que j'apprends dans les livres de « piété, si je pouvais te voir chrétien... je donnerais vie et tout pour cela. » — Courage, ô sœur admirable, vos offrandes toucheront le cœur de Dieu et sauveront le frère bien-aimé, vous êtes une trop pure victime, vous présentez sur l'autel de votre cœur un holocauste trop sanglant pour ne pas faire passer votre âme dans l'âme fraternelle, vous donneriez votre vie, vous donneriez tout pour cela, dites-vous, persévérez dans votre immolation et, comme le Ciel ne peut trahir les causes saintes, vous verrez demain que vos pensées, vos vertus, votre religion seront pour toujours les pensées, les vertus, la religion de Maurice!.... En effet, par l'influence de sa tendresse, de ses prières et de ses douleurs, Eugénie allait triompher définitivement des oublis et de l'indifférence du jeune homme.

Sous le coup de ses convictions blessées en M. de Lamennais, de Guérin n'avait subi qu'une crise passagère et, peu à peu, le temps ayant posé un baume sur ses plaies intérieures, le mal s'était cicatrisé. A Paris, grâce à un incessant travail, Maurice était devenu plus calme; du reste, à

l'heure même de ses écarts, son esprit avait été plutôt la proie de l'exaltation que de doutes formellement définis. Simple soldat échappé au champ de bataille où il avait vu tomber son chef, s'il avait frémi et protesté un moment, il portait au fond de son âme essentiellement pacifique le dégoût des disputes doctrinales. Même aux premiers jours de la lutte, alors que la magistrale et chère personnalité de Lamennais lui apparaissait digne de toute admiration et de tout dévouement, il avait garde d'approfondir la question objet du litige ne se sentant pas « la tête assez forte, ni l'œil assez sûr » pour en sonder les abîmes. A mesure par conséquent que le disciple échappait au prestige du génie en s'éloignant de ses rayons, le chrétien sentait se rétablir sur son âme le règne de l'autorité religieuse qu'il avait appris à respecter dans sa famille et dans les collèges. Dieu avait secondé de la sorte l'apostolat de la sœur et le jour était proche où Maurice qui déjà ne résistait plus, allait complètement se rendre ; car, à tous les secours dont sa nature, son éducation et sa famille l'entouraient pour le sauver, il faut ajouter une force nouvelle dont l'amour d'Eugénie se disposait à faire usage, je veux parler de la force souverainement moralisatrice de la pensée du mariage.

Depuis que le christianisme a régénéré l'humanité en fondant la famille sur la sainteté du mariage, le monde puise à cette source ses plus nobles inspirations ; c'est cette union sacrée qui lui fait accomplir ses prodiges et ses chefs-d'œuvre de morale. Aussi l'on comprend que la jeunesse chrétienne qui veut être digne de ses destinées, impose silence à ses passions et vive dans la vertu pour atteindre à ces bénédictions. Oui, le jeune homme qui se sent appelé à payer un jour la dette de l'ancêtre, pour peu qu'il porte une âme généreuse et corresponde à la grâce de Dieu, se conserve chaste afin d'être béni dans son foyer et de mériter l'existence heureuse et sainte que la terre et le ciel lui préparent. Dans l'attente d'un avenir si grand, il fait de la vertu sa première compagne et lorsque l'heure sonne où, avec l'assentiment de sa famille, il doit choisir le cœur qu'il veut au unir sien, fortuné et opulent il est, pourvu qu'il apporte, comme son plus précieux héritage, une dignité qui n'a point failli.

Alors se contractent, au pied des autels, des alliances où le ciel prend en main les intérêts de la terre, avant tout l'union est fondée sur la convenance des âmes, c'est la fusion de deux pensées, de deux amours, de deux vertus, le mystère de cette unité touchante où les deux vies

ne font qu'une seule vie, parce que les deux âmes n'aspirent qu'à un seul but : leur salut qui est le même. Le temps ne peut rien contre ces unions, elles résistent à tous les coups de l'infortune ; que les jeunes gens se disposent à s'unir ainsi s'ils veulent être heureux et bénis toujours !

On sait que durant les avant-dernières vacances passées au Cayla, Maurice, en compagnie de sa sœur, avait fait une visite à Reyssac. A la vue de M<sup>lle</sup> Louise de Bayne, l'amie d'Eugénie et son égale en piété et en vertu, le jeune homme avait formé dans son cœur de délicats et de nobles projets. La pensée de s'unir à une jeune fille qui lui apparaissait comme la fidèle image de sa sœur, avait occupé longtemps son âme, et à l'heure où de Guérin sortait de la Chênaie, il retrouvait encore vivant en lui le souvenir de M<sup>lle</sup> Louise. Ça et là dans le journal et le *Cahier vert*, on rencontre, comme témoignage de cette sympathie de Maurice et comme preuve de l'encouragement donné par Eugénie à ce sentiment, un mot d'éloge au sujet de Mlle de Bayne. En présentant alors à son frère un si pur et si gracieux souvenir, l'âme de la sœur se proposait de le prémunir contre les dangers de Paris, elle faisait de la pensée de Louise la gardienne de Maurice.

S'il nous était donné de connaître toute l'élévation morale de M<sup>lle</sup> de Guérin, nous comprendrions les délicatesses dont elle fit preuve, et nous admirerions la vierge chrétienne montant avec ses ailes d'ange à ces régions supérieures de l'amour où l'âme humaine ne goûte la dignité et le bonheur que lorsqu'elle se purifie sous le regard et la bénédiction de Dieu. Ses lèvres devaient être inspirées à l'égal des lèvres d'une mère et d'une sainte, et, pour reproduire quelque chose des accents qui s'en échappaient, nous ne craignons pas de citer ici les paroles éloquentes qui s'épanchaient à flots du cœur si chastement sacerdotal du Père Lacordaire, alors que donnant à la jeunesse des écoles les divines leçons de la vertu, l'incomparable orateur s'adressait ainsi aux nombreux Maurice de son auditoire de Notre-Dame : — « Si quelque jeune âme a touché mon cœur de tendresse et que je veuille faire tomber de ses mains la coupe trompeuse du mal, je lui dirai : ami, enfant de ta mère et frère de ta sœur, enfant de ta mère qui t'a mis au monde dans la continence sacrée du mariage, frère de ta sœur, dont tu gardes et respirez la vertu, ah ! ne dés-honore pas en toi-même ce grand bien qui t'a fait homme. Sois chaste, ami..... Il y a au monde entre ta mère et ta sœur, entre tes aïeux

et ta postérité, une fidèle et douce créature qui t'est destinée de Dieu. Cachée à tous les regards, elle nourrit en silence la fidélité qu'elle te promettra; elle vit déjà pour toi qu'elle ignore, elle t'immole ses penchants, elle se reproche tout ce qui pourrait déplaire un jour au moindre de tes désirs : Ah ! garde-lui ton cœur comme elle te garde le sien (1). » — Ainsi la sœur s'efforçait par ces hautes pensées de sauvegarder l'âme du frère, conjurait les périls dont il pouvait être circonvenu, l'arrachait, comme elle l'a écrit, « aux dragons acharnés à sa poursuite » lui faisait entendre en un mot le langage qui, seul en cette matière, suscite la vertu, parce qu'il pénètre au cœur de l'homme avec toutes les grandeurs, toutes les beautés, toutes les harmonies de la grâce et de la nature, de la famille et de la religion ! Tel était le saint mobile qui faisait agir Eugénie quand elle présentait au cœur de son frère le plus digne objet qui pût l'attacher.

Au Cayla, le père s'unissait à la sœur pour combler au plus tôt les vœux de Maurice, les de Guérin entretenaient toujours des relations intimes avec les habitants de Reyssac; ils furent les premiers à s'ouvrir sur les projets de leur fils. La

(1) Conférences.

preuve nous en est fournie par ce passage d'une lettre où le frère écrit à Eugénie vers le commencement de l'année 1836 : « L'époque du voyage  
« de papa s'avance. De loin, il est difficile de  
« calculer ses moyens avec justesse ; il faut être  
« arrivé au moment même pour les apprécier  
« véritablement. J'examine, en ce moment-ci, ce  
« que je dois attendre de la fortune pour ma  
« plus chère espérance (1). » M. de Guérin se disposait en effet à la démarche la plus grave et la plus délicate que l'amour paternel impose en faveur d'un enfant, il allait à Reyssac demander en son nom et au nom de Maurice la main de M<sup>lle</sup> de Bayne. L'honorabilité parfaite des de Guérin, les rapports d'amitié existant entre les deux familles, l'estime particulière de M. de Bayne pour la personne, le caractère et le talent du jeune homme, tout faisait espérer un résultat heureux. C'étaient les espérances de Maurice à l'heure où son père s'entretenait avec M. de Bayne de l'avenir des deux enfants.

Cependant quoique toutes les convenances parussent favoriser ce projet d'union, il ne devait pas se réaliser. Nous ignorons les causes qui le firent échouer, et nous nous perdons en conjectu-

(1) *Lettres de Maurice.*

res; on se demande si l'on craignit à Reyssac que Maurice ne fût encore sous l'empire des erreurs lamennaisiennes, ou que son tempérament n'offrit pas les garanties de santé désirables, ou bien si l'on ne trouva pas le jeune homme dans une position assez importante. Toutes ces suppositions peuvent être faites, mais ce qui prouve que tout procédé blessant fut écarté de cette affaire, c'est que l'intimité des deux familles demeura la même et que M<sup>lle</sup> de Guérin et M<sup>lle</sup> de Bayne continuèrent à s'écrire, à se visiter, à s'aimer comme par le passé.

Sous le coup de cette déception, Maurice comprit, à la vue de ses affections ainsi contrariées, que le cœur humain a besoin de quelque chose de plus stable et de plus spirituel que ce qui lui apparaît être l'idéal en ce monde et, sous la main de la fortune adverse, il se détacha de son rêve de bonheur, se consola en Dieu de la perte de « sa plus chère espérance, » reconnut enfin, en dépit de la confiance trop familière à la jeunesse, que la plupart de nos projets s'envolent le plus souvent comme les feuilles de nos bois aux souffles de l'automne. Ce fut alors sans doute que de Guérin composa la poésie intitulée : *La Roche d'Onelle*, vive et profonde expression de son désenchantement et de sa douleur.



## CHAPITRE VIII

1837 — 1838

M<sup>me</sup> de Gervain. — Nouveau projet. — Maurice malade retourne au Cayla. — Visite de Caroline. — État meilleur du frère. — Soins et tristesse d'Eugénie. — Il repart pour Paris. — Revers survenus dans la fortune des de Gervain. — Mort de M. de Bayne. — L'ange consolateur de Louise. — Eugénie se rend à Paris pour le mariage de Maurice. — Sa célébration à l'Abbaye-aux-Bois. — Joies et pressentiments de la sœur.

Au lendemain du jour où le bonheur de Maurice paraissait se briser dans les mains de sa famille impuissante, Dieu faisait rencontrer à de Guérin, au milieu de Paris, l'âme qu'il lui destinait. C'était une jeune fille de dix-huit ans, née à Batavia dans les Indes Néerlandaises, qui s'appelait Caroline de Gervain. Elle s'offrait à lui aussi douce et vertueuse que la figure du rêve évanoui au pays natal, et Maurice, après avoir apprécié ses qualités durant une année, éprouvait le besoin d'unir son âme à la sienne. L'annonce de ce projet ne surprit personne au Cayla, la

famille souhaitait vivement que le jeune homme fixât sa destinée, et l'on en favorisa l'accomplissement. Les de Guérin savaient qu'il y avait toute convenance : honorabilité parfaite, position sortable, sympathie sérieuse, les éléments qui constituent la dignité et le bonheur.

Eugénie félicitait ainsi son frère à ce sujet :  
« Il y a aujourd'hui dix-neuf ans, que naquit sur  
« les bords du Gange une frêle petite enfant qui  
« fut appelée Caroline. Elle vint, grandit, s'embel-  
« lit, et charmante jeune fille, elle est ta fiancée  
« à présent. J'admire ton bonheur, mon ami, et  
« comme Dieu en a pris soin dans la compagnie  
« qu'il te donne ! Puis, je lui vois tant de qualités  
« de cœur, tant de douceur, de bonté, de dévoue-  
« ment, de candeur, tout en elle est si beau et si  
« bon que je la regarde pour toi comme un trésor  
« du ciel. » M<sup>lle</sup> de Guérin ne se trompait pas  
en jugeant de la sorte celle que Maurice lui avait  
choisie pour sœur, la suite de notre récit mon-  
trera qu'elle était digne de ces louanges.

Mais tandis que des jours heureux se levaient sur le Cavla, des événements imprévus assombrissaient le bonheur de ses hôtes. Une lettre de Paris annonçait que Maurice était malade et que sur l'ordre des médecins il allait venir respirer l'air natal. Arrivé dans le courant de septembre 1837, il

ne rentra à Paris que vers la fin de janvier 1838, il était si souffrant que les soins de sa sœur lui furent indispensables durant un espace de quatre mois.

Le cœur d'Eugénie nous est assez connu en ses sollicitudes pour que nous nous fassions une idée de toutes les tendresses qu'inventa son amour. Entièrement oublieuse d'elle-même, toute à son bien-aimé malade, combien de fois ne demandait-elle pas à Dieu le mal dont elle le voyait souffrir ! Son frère commençait alors à être pris de ce mal de poitrine qui devait, hélas ! l'enlever si tôt à l'affection des siens, et Eugénie en l'entendant tousser ne pouvait se défendre des plus tristes pressentiments. Durant ces crises douloureuses, son affection de mère lui inspirait ces plaintes : « Depuis que j'ai cette toux en moi, « j'ai mal à la poitrine de mon frère. Oh ! quand « serai-je tranquille ? Quand le serai-je sur la « chère santé et la chère âme malade aussi ? « L'une ne dépend pas de toi ; si fait l'autre, « et tu me laisses toujours souffrir, toujours « troublée, méchant que j'aime..... » On le voit, même au plus fort de ses angoisses, la sœur poursuivait toujours son œuvre, elle voulait guérir Maurice de tous les maux dont elle le sentait accablé ; lui rendre tout ensemble la vie de l'âme et la vie du corps.

Ce fut dans ces moments pénibles qu'Eugénie connut au Cayla M<sup>lle</sup> de Gervain. Caroline, accompagnée d'une de ses tantes, vint passer auprès de Maurice les derniers jours de l'automne 1836, et elle se trouva si bien à sa place au nouveau foyer qu'elle ne put s'en éloigner sans répandre de tristes larmes. Les soins d'Eugénie pour son malade, le bienfaisant soleil du Midi, la physionomie simple de M. de Guérin, l'aspect de cet intérieur si paisible, tout cela s'était fixé dans le cœur de la jeune fille étrangère comme la douce image retrouvée de la famille et de la patrie. Lorsque M<sup>lle</sup> de Gervain quitta le Cayla, elle n'emporta aucune crainte sur la santé de Maurice, l'état du malade s'était amélioré visiblement. Grâce aux continuelles précautions de la sœur, on sentait revenir les couleurs et les forces et, malgré les variations d'une température froide et humide, vers la fin de janvier 1838, Maurice put reprendre seul le chemin de Paris. De Guérin, il faut le dire, sortit avec une indicible joie de la maison paternelle; il avait hâte d'accélérer l'accomplissement de son bonheur, il était à la veille de ses fiançailles.

Nous ne dirons rien des appréhensions qui assiégeaient Eugénie à l'heure où le frère tant aimé quittait sa famille. Pour les faire compren-

dre, nous nous bornons à transcrire ici ces seules paroles dont le dernier mot nous pénètre comme les vibrations d'un glas funèbre : « Aujourd'hui, « rien que ton départ, je n'ai vu que toi s'en « allant, que cette croix où nous nous sommes quit- « tés. Quand le roi serait venu, je ne m'en soucie- « rais pas, mais je n'ai vu personne que Jeannot ra- « menant vos chevaux. J'étais à la fenêtre et je « suis rentrée ; il me semblait voir le retour d'un « convoi (1). » Prophétie dont l'infortunée sœur devait voir la réalisation tragique quelques mois après seulement le mariage de Maurice ! Celui-ci allait en effet bientôt rentrer au Cayla pour ne plus en sortir : amaigri, pâle, gémissant, voûté, n'ayant qu'un souffle de vie, appuyé sur la main de sa jeune compagne et sur le bras de sa sœur, douce escorte envoyée du ciel à la garde et à la consolation de sa mort !.....

Arrivé à Paris sans trop de fatigue, Maurice continua à correspondre avec Eugénie, l'entretenant de sa santé, de Caroline et de ces mille préparatifs qui préludent à un mariage. Un jour, cependant, ses lettres n'arrivèrent pas au Cayla avec la régularité habituelle et l'on apprit peu après par M<sup>lle</sup> de Gervain qu'il était sous le coup

(1) *Journal d'Eugénie.*

d'une autre atteinte. A cette fâcheuse nouvelle, Eugénie éprouve mille craintes et son cœur éclate avec la vivacité de son amour impuissant et effrayé : « Si j'étais plus près, j'irais, je mon-  
« terais à la maison indienne, j'entrerais dans  
« ta chambre, j'ouvrerais tes rideaux, je verrais  
« dans cette alcôve..... Que verrais-je? Ah! Dieu  
« le sait. Pâle, sans sommeil, sans voix, sans vie  
« presque. Ainsi je te fais, ainsi je te vois, ainsi  
« tu me suis, ainsi je te trouve dans ma chambre  
« où je suis seule. Te voilà malade, pauvre Mau-  
« rice, voilà pourquoi tu ne nous écrivais pas.  
« Mon Dieu! que je voudrais être là, tout près,  
« te voir, te toucher, te soigner. Tu es bien soi-  
« gné sans doute; mais tu as besoin d'une sœur.  
« Je le sais, je le sens (1). »

Et alors n'y tenant plus, voulant à tout prix savoir ce qui ce passe si loin d'elle, elle écrit à M<sup>me</sup> la baronne de Maistre dont le frère M. Adrien de Sainte-Marie voit fréquemment Maurice : « Le  
« voilà encore malade; il a eu trois accès et sa  
« toux et sa pâleur revenues! j'ai su tout cela  
« non pas de lui, c'est ce qui me met le plus  
« en peine de voir qu'il ne m'écrive pas. J'ai peur  
« qu'on ne nous trompe et je viens vous prier

(1) *Journal.*

« de ne pas me tromper et de me dire franche-  
« ment ce qui en est (1). » Heureusement, le  
mal cède encore, et M<sup>me</sup> de Maistre s'empresse de  
calmer sa désolation.

Presque à la même date, la sœur recevait une  
lettre de Caroline qui venait lui confirmér le bul-  
letin donné par son amie et, toute à l'espérance,  
elle écrivait dans le *Journal* : « Quel bonheur de  
« te savoir tant aimé, si bien soigné. Plus de  
« soucis, plus de craintes, plus [de ces dragons que  
« je voyais à tes trousses dans Paris. Dieu soit  
« béni ! je suis tranquille. Je vois dans tout ceci  
« un arrangement de la Providence qui mène tout  
« pour ton bien. Et puis tu n'aimes pas le bon  
« Dieu ! Ses soins pour toi brillent à mes yeux  
« comme des diamants. Vois, mon ami, tout  
« ce qui vient adoucir ta pauvre position : ces  
« secours inespérés, cette affection de famille,  
« cette mère, cette sœur plus que sœur, si ai-  
« mante, si douce, si jolie, qui te promet tant de  
« bonheur ! Ne vois-tu pas quelque chose là, quel-  
« que divine main qui arrange ta vie ? J'espère à  
« présent pour toi un avenir meilleur que le passé  
« qui nous a tant fait souffrir ! Mais tous nous  
« avons notre époque de tribulations, la mauvaise

(1) *Lettres d'Eugénie.*

« fortune, la servitude en Egypte avant la manne  
« et la douce vie. » Ah ! la douce vie, elle n'ar-  
rivait pas pour elle, pauvre et bonne sœur, ne  
devait-elle pas souffrir encore, souffrir toujours !  
Ici-bas, la paix, la félicité n'étaient point sa des-  
tinée, Dieu l'aimait trop pour ne pas la couronner  
de cruelles épines. Condamnée à payer le rachat  
de Maurice, ce n'était qu'au prix de ses douleurs  
qu'elle pouvait mériter à l'âme de ce frère une  
auréole semblable à la sienne durant l'éternité !

A peine Eugénie commençait à respirer sur la  
santé qui lui était si chère, que le malheur acharné  
à sa poursuite vint lui apporter d'autres tribula-  
tions. Elle apprenait que la fortune de M<sup>lle</sup> de  
Gervain avait essuyé des revers. Maurice le lui  
communiquait le 6 juillet 1838, et cette nouvelle  
lui inspirait les réflexions suivantes dans son  
*Journal* : « Hélas ! nous avons reçu ta lettre de  
« malheur. Ce vaisseau tant attendu n'apporte  
« que des tristesses, des mécomptes. Caroline dut  
« être bien contrariée, bien affligée, voyant ainsi  
« votre union mise en doute. Qui sait si vous aurez  
« de quoi vous marier ? Cette question résout  
« toute votre existence ; aussi papa la pèse mûre-  
« ment. » Et, à la date du 7, le lendemain, elle  
ajoutait encore, sous l'empire des mêmes sen-  
timents : « Ton avenir m'occupe tellement ! je n'ai



« fait que vous voir, vous entendre toute cette  
« nuit, tous malheureux, gémissants d'une union  
« rompue. Caroline et sa tante m'ont écrit hier;  
« rien de bon, d'espérant. Des revers, rien que  
« des revers dans leurs lettres. Que tout cela nous  
« peine ! si tu savais, mon ami. » Tout espoir  
semblait donc perdu, et Eugénie se désolait à la  
pensée du projet de cette nouvelle union, non  
moins impitoyablement renversé que celui de la  
première. Cependant, en dépit de ces événements  
malencontreux, le mariage de son frère avec  
Caroline, écrit au ciel, devait se faire, et les  
malheurs survenus ne modifièrent en rien les so-  
lennelles résolutions.

Quelques jours après, en effet, au commence-  
ment d'août, la sœur recevait les cadeaux de noce,  
belles et gracieuses choses dont une magnifique  
part était destinée à l'église d'Andillac. Au milieu  
de ses joies entremêlées de préoccupations et de  
soucis, M<sup>lle</sup> de Guérin annonçait à ses amies le  
prochain mariage de Maurice, et ses lettres, dont  
on peut juger par celle qu'elle adressait à la ba-  
ronne de Maistre, expriment toute l'étendue de  
sa joie : « Une lettre de la charmante Indienne  
« avec une magnifique nappe d'autel et un tableau  
« de la Vierge pour notre église d'Andillac. Je  
« vous dis cela toute joyeuse parce que j'aime

« Caroline, tout ce qui me vient d'elle, et que  
« vous verrez par là qu'elle va être ma sœur.  
« Oui, elle le sera malgré revers et fortune, parce  
« que c'est un ange de vertu et de bonté, et qu'elle  
« rendra Maurice heureux. La Providence a été  
« trop visible en ceci pour ne lui pas fier leur  
« avenir. Ils ne seront pas riches, mais nous  
« avons bien su nous passer de fortune, et nous  
« sommes, je vous certifie, bien heureux d'un  
« bonheur d'union, de tendresse de famille. Mau-  
« rice sera comme sa vieille race : il mettra sa  
« confiance en Dieu et son bonheur autre part  
« que sur la fortune. Cependant je vous avoue  
« que ce revers nous a fait beaucoup de peine ;  
« d'abord, craignant qu'il n'y eût pas de quoi se  
« mettre au-dessus du besoin ; mais tout expli-  
« qué, il résulte qu'on vit dans cette famille d'une  
« manière honorable. Le mariage est donc con-  
« senti et va se faire bientôt. » Le bonheur et  
l'avenir de son frère ainsi fixés, Eugénie ne se  
préoccupait dès lors que d'attirer les bénédictions  
du ciel sur la tête des deux jeunes gens.

Mais dans ces moments de douce attente, une  
tristesse nouvelle vint affliger encore le cœur de  
M<sup>lle</sup> de Guérin et l'empêcher de savourer en paix  
les promesses que l'espérance prête à devenir la  
réalité lui faisait sur la félicité prochaine de

Maurice. Le malheur avait frappé Louise, l'amie toujours aimée; son père était mort. Aussi ce fut en vain que le bonheur commençait à luire pour Eugénie. Portant ce deuil au fond de son âme, on la vit interrompre ses préparatifs de fête, imposer silence à ses pensées joyeuses, entreprendre enfin comme un pèlerinage de regret et d'amour, ce voyage de Reyssac où elle pleura la perte de M. de Bayne avec les larmes d'une véritable piété filiale. Ah! si Louise désolée devait lui écrire : « Je ne suis pas de ceux qui  
« se consolent bientôt, plus je pleure et plus je  
« veux pleurer; mais je vous mêle à mes lar-  
« mes; » Eugénie sentait que sa jeune compagne réclamait ses consolations, et comme elle se savait assez aimante et assez aimée pour adoucir l'amertume de sa douleur, elle se rendait dans cette demeure si attristée, désireuse de porter en compagnie de ses hôtes une part de leur infortune. Elle ne présumait pas trop de l'effet de sa présence; Louise éprouva un soulagement ineffable dans les bras d'Eugénie.

Les événements qui se passaient à Paris ne permirent pas à M<sup>lle</sup> de Guérin de passer de longs jours à Reyssac; mais la brièveté de sa visite ne l'empêcha pas d'y prier, d'y pleurer et d'y consoler beaucoup. Au milieu de ces montagnes dé-

sertes et sauvages, la douleur de Louise saisit Eugénie au delà de toute expression, la sœur de Maurice n'oublia jamais cette jeune fille, vêtue de noir, passant matin et soir, comme une ombre, à travers ces solitudes, allant de l'église au tombeau de son père pour y apporter, semblable au bon ange de la mort, l'offrande de ses prières et de ses larmes, de ses vertus et de son amour !

Aux désirs de son frère et de sa famille, Eugénie rentra donc au Cayla pour donner une dernière main aux préparatifs nécessités par l'approche de son voyage. A la veille de son départ, dans la joie que lui causait la pensée d'être présente au mariage de Maurice, elle écrivait ainsi cette grande nouvelle à M<sup>me</sup> la baronne de Maître : « Ce cher frère, il me veut à son mariage, « et je veux y être. On convient qu'il faut que « j'y aille. » Et pourtant, avant de quitter le Cayla et tout ce qu'elle y aime, la tristesse trouble son bonheur, et son âme laisse échapper ces paroles de regret : « Me tirer d'ici c'est tirer Paule de sa « grotte ; il faut bien que ce soit pour toi que je « quitte mon désert, toi pour qui Dieu sait que « j'irais au bout du monde. » Mais impatiente de revoir son frère et de participer à sa joie, après avoir imploré les bénédictions du ciel et reçu

celles de son père, elle entreprend enfin ce qu'elle appelle le grand voyage.

C'était alors une très-longue traite, en effet, pour les méridionaux, qu'un voyage à Paris; il ne nécessitait pas moins de huit jours. Des routes fatigantes du Languedoc, il fallait passer à travers les plaines poudreuses de la Sologne, et lorsqu'on était parvenu à Orléans, on avait pour dernière étape une voie pavée et retentissante où les voitures ne pouvaient avancer sans faire un bruit étourdissant. M<sup>lle</sup> de Guérin dut suivre cet itinéraire, on commençait à peine à parler de chemins de fer, et à cette époque la France en était encore presque dépourvue. On se représente facilement Eugénie brisée de fatigue, couverte de poussière, cahotée, soupirant durant ce voyage de huit jours après l'heureux moment de l'arrivée. Tout le confortable que le progrès a mis à notre service pour les voyages ne nous permet pas d'avoir une idée juste des souffrances que l'on y éprouvait alors. Aussi quand M<sup>lle</sup> de Guérin se sentit parvenue au terme, elle crut en descendant de voiture poser le pied sur la terre promise, et ce ne fut qu'à la vue de Maurice, les deux bras ouverts pour la recevoir, qu'elle oublia toutes ses fatigues.

Il nous semble la voir embrasser longtemps

son cher et pauvre malade, et, après les premières caresses et les premières questions, se suspendre à son bras et, d'un pas alerte, elle, qui tout à l'heure était brisée, s'acheminer gaiement vers la maison de son frère. « Jamais plus douce entrée  
« dans Paris, écrit-elle le jour même à son père,  
« nous avons couru vite rue du Cherche-Midi,  
« causant, riant, disant cent mille choses du Cayla.  
« Comment va papa? sa jambe? est-il frais comme  
« l'an dernier? Ce pauvre Maurice, il pleurait en  
« me parlant, en me voyant, en me demandant  
« tout cela, et Marie et Eran, tous, tous, on vous  
« aime. »

Cependant la joie d'Eugénie n'était pas complète, la sœur jugeait Maurice gravement atteint, elle craignait que la terrible toux ne déchirât bientôt sa frêle et délicate poitrine. Aussi, tandis qu'autour d'elle on ne parlait que de bonheur et de vie, qu'on l'associait à mille projets heureux, l'avenir se présentait à son amour sous les couleurs les plus sombres; elle voyait comme un voile funèbre s'étendant chaque jour sur l'existence bien-aimée. Elle dissimula ses frayeurs.

Toute à son frère, Eugénie l'entoura des soins les plus tendres, on était déjà à la mi-octobre 1838, le mariage ne devait avoir lieu que le 15 novembre. A cette époque, la saison serait trop avancée

pour conduire Maurice au Cayla. Elle regrettait ce contre-temps, car l'air du Midi aurait été infiniment préférable pour le malade à l'air froid et humide du Nord, et puis le bonheur de se trouver tous ensemble sous le toit paternel, avec Caroline, aurait encore été un puissant auxiliaire pour la guérison. Dans l'intérêt même de la santé de Maurice, Eugénie dut se résigner au séjour de Paris en attendant des temps meilleurs. Elle profita des derniers beaux jours pour visiter, en compagnie de son frère et de Caroline, les églises, les palais, les jardins, les musées, elle ne faisait ces promenades que pour satisfaire son malade; la vue des monuments de la capitale lui était indifférente; depuis « qu'elle avait mal, comme elle l'a si bien dit, à la poitrine de son frère, » rien ne pouvait l'intéresser.

Mais l'approche du grand jour semblait agir favorablement sur Maurice et provoquer chez lui une réaction heureuse; tout le monde était riant à côté d'Eugénie, et, comme la joie de ceux que l'on aime est souverainement communicative, la sœur se laissait aller aussi à des pensées d'espérance. Eranbert arrivait du Cayla, il venait assister au mariage et représenter M. de Guérin retenu loin de ses enfants par l'âge et les infirmités. On était à la veille de la touchante cérémonie, et

si tout avait été préparé pour la célébrer dignement, on peut dire que depuis longtemps déjà les cœurs de Caroline et de Maurice s'y étaient disposés de la manière la plus chrétienne. C'est du 45 novembre, jour de son mariage, que date le retour complet de Guérin à une existence vraiment religieuse. L'ardent disciple de Lamennais avait trouvé dans la personne d'un de ses anciens maîtres du collège Stanislas, M. l'abbé Buquet, le prêtre qui devait définitivement rendre la paix à son esprit et à son cœur. Le jeune homme s'approcha donc du Dieu qu'il avait, hélas ! trop délaissé, depuis son départ de la Chênaie, avec l'intégrité de sa foi reconquise et sa conversion persévéra et s'affirma de nouveau à l'occasion de Pâques de 1839.

L'alliance de Caroline de Gervain et de Maurice de Guérin se fit en grande pompe dans l'église de l'Abbaye-aux-Bois. Eugénie raconte ainsi, à la date du 16, à son père et à sa sœur demeurés au Cayla, les principales circonstances de la solennelle journée : « Ce fut hier le grand jour, le « beau jour pour Maurice et Caroline, pour « tous. Il ne manquait que vous, cher papa « et mimi, pour compléter le bonheur. Nous « l'avons tous dit et pensé avec un regret infini. « Vous eussiez été enchanté de cette fête de fa-



« mille, la plus belle que j'aie vue. Tout s'est passé  
« parfaitement : le temps doux et joli ; le bon  
« Dieu semble bien vouloir ce mariage, tant il  
« s'est passé chrétiennement et convenablement ;  
« que Caroline était charmante avec sa robe de  
« fiancée, sa couronne de fleurs d'oranger sous son  
« voile ! Et Maurice aussi était très-bien. L'église  
« a déployé toutes ses pompes, l'orgue pendant la  
« messe faisait très-bien. C'est M. Buquet qui a  
« béni le mariage et dit la messe, assisté de  
« M. l'abbé Legrand. Nous avons beaucoup de  
« monde et de beau monde, une douzaine de voi-  
« tures environnaient l'église. Je vous envoie le  
« discours de M. Buquet qui est parfait de l'avis  
« de tout le monde. Que ne puis-je y joindre son  
« accent de cœur, son air de joie et d'attendriss-  
« ment en parlant à Maurice, qu'il aime vérita-  
« blement. » Et comme elle comprend la félicité  
qu'éprouveront et son père et sa sœur en ap-  
prenant tout ce qui s'est passé durant ces heures  
mémorables, elle leur décrit avec les derniers  
détails la cérémonie religieuse, le dîner de famille  
et la soirée. « Le dîner était joli comme tout le  
« reste, servi d'une façon distinguée en viandes,  
« poissons, gâteaux, vins. Nous y avons bu du  
« vin de Madère et de Constance amplement et  
« joyeusement. Que Caroline était modeste à

« l'église et jolie à la soirée. C'était bien la reine  
« de toutes. »

Mais, tout à coup, elle s'interrompt, et trouvant qu'il y aurait trop de choses à dire et qu'elle n'en finirait jamais convenablement par lettre, elle ajoute : « C'est pour le revoir, pour le Cayla, les  
« détails de sable, les mille petites choses qui se  
« disent quand on se parle après une noce de fils  
« et de frère et six mois d'absence. » M<sup>lle</sup> de Guérin communiqua encore ses impressions à ses amies, elle écrivait à M<sup>me</sup> la baronne de Maistre en lui annonçant sa prochaine visite : « La jour-  
« née de jeudi a été bien douce, bien belle, bien  
« pleine pour moi. J'y voyais l'accomplissement de  
« tant de vœux ! Une époque, une vie commence  
« pour mon cher Maurice sous les bénédictions  
« du ciel. Oh ! comme j'étais pénétrée à côté de  
« lui devant Dieu, devant le prêtre qui les unis-  
« sait ! »

Toutefois ce qu'elle ne disait ni à sa famille ni à la baronne, elle le disait à Louise. Elle lui confiait que, même au milieu des distractions de la grande journée, son cœur était en alarme, que la fièvre, l'insomnie, la pâleur de Maurice lui causaient toujours les plus tristes pressentiments, qu'elle rêvait morts et cercueils chaque nuit, et qu'elle avait incessamment sous les yeux

un char funèbre qui, le matin de la cérémonie, s'était égaré parmi les voitures de la noce. Son âme éprouvait une telle obsession à cet égard, que moins d'une année après le mariage, elle devait avouer qu'au moment de la signature des témoins dans la sacristie de l'Abbaye-au-Bois, elle n'avait pu s'empêcher de voir « les signataires d'un brillant contrat avec la mort. » Hélas ! cette funèbre vision ne devait que trop tôt se réaliser.

Ainsi la santé chancelante de Maurice obscurcissait et troublait toute joie pour la sœur et à l'unanime affirmation de vie et d'espérance qui éclatait autour d'elle, son amour répondait d'une voix implacablement obstinée : Aujourd'hui, c'est la maladie ; demain, ce sera la mort..... Eugénie ne se trompait pas dans ses terribles pressentiments, la lutte définitive était engagée, elle perdait chaque jour une part de Maurice, et, comme l'amour conjugal et l'amour fraternel réunis ne pouvaient faire un miracle, le mal allait être victorieux. Les plus grands biens et les plus doux sentiments de la nature offrent donc souvent moins de chances de vie que de mort, moins de félicité que de tristesse : bien des fois la jeunesse se flétrit dans sa fleur, l'affection se voile dès la première heure, et l'âme humaine entre alors

avec effroi dans la période des années d'épreuve. C'est le sort commun à toute existence ; à un certain moment, le malheur se présente sur le seuil de notre porte, et s'il est toujours le malvenu, combien plus son arrivée est pénible quand il vient nous frapper au sein de la félicité et creuser le tombeau au lendemain d'un jour de noces !



## CHAPITRE IX

1838 — 1839.

Visite d'Eugénie à la baronne de Maistre. Charms des nouvelles relations. — Séjour aux Coques — Retour à Paris. — Mauvais état du frère. — Second voyage dans le Nivernais. — Rechute de Maurice. — Départ pour le Cayla. — Eugénie rejoint le malade à Tours. — Lettre au prince de Hohenlohe. — Difficultés du voyage. — Les onze derniers jours racontés par la sœur. — Agonie. — Mort. — Funérailles. — Désolation de la famille — Regrets des amis. — Le tombeau d'Andillac.

Deux mois après le mariage de Maurice, M<sup>lle</sup> de Guérin, sous le coup des plus cruelles angoisses, prenait le chemin des Coques, château habité par M<sup>me</sup> la baronne de Maistre dans le Nivernais. Ce ne fut pas sans un vif déchirement que la sœur consentit à se séparer de son frère, la pensée qu'elle demeurerait à portée de son malade put seule l'y déterminer. Ce voyage en effet ne l'éloignait pas trop de Paris ; elle restait assez dans le voisinage de Maurice pour se rendre à ses côtés au premier appel. Du reste, en partant, elle respirait plus à l'aise, le malade allait mieux de-

puis quelques jours : n'avait-il pas réglé lui-même les petits préparatifs du départ, et voulu accompagner la voyageuse à la voiture ? Puis la jeune fille pressentait les douceurs qu'elle allait goûter auprès de l'amie inconnue. Quoiqu'elle n'eût jamais vu la baronne, elle la connaissait par ses lettres si élevées et si tendres, elle lui savait une âme capable de comprendre, de consoler et de fortifier la sienne. M<sup>lle</sup> de Guérin arrivait donc aux Coques sans nulle appréhension et, en posant le pied sur le seuil de cette demeure où elle entraient pour la première fois, elle était aussi confiante et heureuse que lorsqu'elle arrivait à Reyssac pour se jeter dans les bras de Louise. « On s'est toujours connu du moment où l'on aime, » a dit un poète ; cette vérité se révélait au cœur d'Eugénie avec ses plus doux charmes.

M<sup>me</sup> la baronne Almaury de Maistre, née de Sainte-Marie, était mariée à M. le baron de Maistre, ancien officier dans les gardes du corps et neveu de Joseph et de Xavier de Maistre, les immortels auteurs des *Soirées* et du *Lépreux*. Jusqu'alors, elle n'avait connu M<sup>lle</sup> de Guérin que par Maurice, l'ami de son frère, et que par quelques lettres échangées avec l'aimable visiteuse. Adrien de Sainte-Marie et Maurice de Guérin, liés d'une étroite amitié, en s'entretenant

de leurs familles, s'étaient souvent parlé de leurs sœurs et si le premier avait représenté la baronne comme une artiste distinguée dont les compositions musicales faisaient l'admiration des dilettanti de la capitale, le second n'avait point manqué de dépeindre Eugénie comme portant au front le double nimbe de la poésie et de la sainteté. Sur la recommandation de son frère, M<sup>me</sup> de Maistre avait fait à de Guérin l'honneur de le recevoir dans sa maison et, en le voyant si plein de distinction en toute chose, elle avait conçu l'ardent désir de connaître celle dont elle entendait quelquefois célébrer les rares qualités d'esprit et de cœur.

Aussi l'on s'explique qu'à l'époque où de Guérin tombait malade à Paris, une année avant son mariage, et quinze ou seize mois avant l'époque où nous sommes, la sœur de l'ami de Maurice se fût empressée d'ouvrir des relations avec Eugénie. Le cœur de la jeune femme qui connaissait le culte de M<sup>lle</sup> de Guérin pour son frère était assuré d'avance de la sympathie de la jeune fille, l'intérêt qu'elle témoignait à Maurice était un parfait introducteur auprès d'elle. Dès la réception de la première lettre de la baronne, la modeste châtelaine du Cayla avait répondu avec une telle expression de sincérité et de tendresse, parlant

de la chère santé et de la chère âme de son frère, si malades toutes deux, que M<sup>me</sup> de Maistre n'avait pu se défendre d'éprouver pour la jeune inconnue toute la confiance qu'inspire une vieille amitié. Ce fut de la main d'Eugénie que la baronne reçut alors, pour se désabuser des affections mondaines, l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, pieux souvenir où son âme puisa les plus grandes consolations.

Du reste, on n'a qu'à lire les commencements de leur correspondance pour comprendre combien la sympathie fut aisée, naturelle, pleine de grâce entre les deux amies. Avec quel attachement et quel abandon, même dès le début, Eugénie presse et supplie la baronne d'user de sa bonne influence pour ramener Maurice aux principes religieux :

« Cette œuvre serait belle et bien digne de vous.  
« Que cela vous vaudrait de grâces et que je vous  
« bénirais ! Essayez, vos paroles ont sur lui tant  
« de puissance ! Je reconnais comme vous les  
« grandes qualités de mon frère et je me sens  
« toute sympathie pour qui veut les apprécier.  
« J'aimerais bien qui lui aiderait à les rendre  
« utiles pour son bonheur en ce monde et en  
« l'autre. » Et après avoir intéressé de la sorte sa nouvelle amie à la grande cause du salut de son frère, elle ajoute en reconnaissance : « Com-



« bien j'aime votre correspondance et que vous  
« m'appeliez votre amie. Donnez-moi ce nom et  
« je ne vous en donne pas d'autre. L'état de votre  
« santé me peine fort. Oh ! si je pouvais être une  
« de ces amies qui sont venues vous voir les jours  
« de Carnaval, je ne vous aurais pas quittée pour  
« un bal. Il y a un endroit de votre lettre qui  
« m'a navrée : Si je dois mourir jeune, si je ne  
« dois pas vous connaître en ce monde... Oh ! ne  
« parlez pas ainsi, vous guérirez, j'espère ; nous  
« nous verrons. » M<sup>lle</sup> de Guérin, à la vue de  
l'intérêt que la baronne lui témoigne pour Maurice, lui parle comme si elle l'avait toujours connue et aimée, et l'excite, avec une tendre ardeur, à la conversion et à la conquête de l'âme fraternelle.

Cette amitié si touchante déjà devait s'embellir encore, née au souffle de leurs deux frères, cimentée dans l'amour de Dieu, fortifiée par la convenance de leurs âmes, formée en un mot des mêmes espérances et des mêmes prières, cette amitié ne pouvait que s'épanouir délicieusement par le rapprochement des deux amies.

Il est impossible de rendre la bienveillance de l'accueil fait à Eugénie par les de Maistre, nous nous bornons à dire que dans sa réception aux Coques il y eut plus que de l'amitié ; ce fut toute

la tendresse de la famille pour un de ses membres. Elle écrit à Louise qu'elle serait heureuse auprès de sa nouvelle et chère amie, si elle n'avait au cœur des inquiétudes croissantes : « Je serais  
« heureuse ici où tout abonde d'affection, de  
« soins, d'attentions les plus aimables. Ajoutez à  
« cela les charmes de l'esprit, des livres tant qu'on  
« veut, une campagne ravissante, la vue de la  
« Loire et d'un ciel immense, et vous croirez que  
« je suis bien ici. Cette montagne est pour moi  
« un Thabor, un lieu de vision où une voix me  
« dit : Vous êtes bien-aimée. Rien n'est com-  
« parable à cette tendre amie, à toute son excel-  
« lente famille. M. de Maistre est le modèle de  
« la bonté, le type du dévouement. »

Arrivée aux Coques dans les premiers jours de novembre, M<sup>lle</sup> de Guérin ne retourna à Paris que vers la mi-janvier. Elle y revint en compagnie de son amie, déjà malade, qui devait y suivre un traitement, et elle se sentit tout heureuse de se retrouver auprès du frère dont l'état, hélas ! ne s'améliorait pas. On se représente facilement Eugénie reprenant, à côté de Caroline, le doux ministère de l'amour fraternel auquel sa seule ambition eût été de se sacrifier. Elle soigne Maurice avec une tendresse qui se ressent de son absence d'auprès de lui, et ce n'est qu'avec

peine, et pour ne pas contrarier le bien-aimé malade, qu'elle consent à suivre quelquefois M<sup>me</sup> de Maistre dans le monde et à se mêler à la société du faubourg Saint-Germain. Elle voit de près, durant cet hiver, l'élite de la noblesse : la baronne de Vaux, la duchesse de Damas, M. Hyde de Neuville, l'ancien ministre de Charles X, M. Xavier de Maistre, l'oncle de son amie, et grand nombre de familles des mieux titrées.

Mais ces hautes relations ne la rendent pas heureuse, la sœur est toujours en esprit auprès de son frère. Au milieu des tristesses incessantes occasionnées par la mauvaise santé de celui qu'elle aime le plus au monde, sa seule joie est d'aller entendre M. de Ravignan à Notre-Dame, l'abbé Dupanloup à Saint-Thomas d'Aquin et l'abbé Deguerry à Saint-Roch. En dehors des réunions religieuses, elle n'éprouve aucun attrait, les jouissances artistiques lui sont indifférentes, elle s'ennuie aux concerts de la salle Valentino, et elle ne sent aucun désir d'aller entendre Rachel interpréter les chefs-d'œuvre de Racine et de Corneille. C'est que son âme ne goûte plus qu'à demi les choses de la terre; pour la distraire de Maurice souffrant, pour la saisir et la captiver, il lui faut la force de Dieu.

Grâce cependant à ses prières, il se fit alors

un mieux sensible dans l'état douloureux du pauvre frère, la santé par un de ces retours soudains, propres aux tempéraments attaqués de phthisie, sembla reprendre le dessus et la jeune épouse et la triste sœur se laissèrent aller à des pensées d'espoir. La baronne de Maistre en profita pour ramener Eugénie aux Coques, cette noble et délicate amie avait fait promettre à Maurice et à Caroline de venir les y rejoindre au printemps. Quoique la sœur eût infiniment préféré rester à Paris à côté de son frère, elle ne put néanmoins résister aux désirs de M<sup>me</sup> de Maistre, elle espérait, tant son cœur éprouvait le besoin d'une douce illusion, que Maurice et son épouse pourraient se réunir à elle aux premiers beaux jours. M<sup>lle</sup> de Guérin à demi rassurée sur l'état de son cher malade, et se souvenant encore du bonheur qu'elle avait goûté en compagnie de la baronne durant sa première visite, consentit à partir pour le Nivernais. Elle annonçait ainsi ce nouveau voyage à Louise : « Dans quelques jours, je serai aux Coques, à la campagne, au repos, à la station de mon choix. » Hélas ! Eugénie ne devait pas longtemps jouir ni de la campagne, ni du repos, ni voir arriver Maurice dans la station préférée et la mieux de son goût après celle du Cayla. Les

nouvelles de Paris, devenues mauvaises depuis le commencement d'avril, ne dissimulaient plus, vers la fin du mois de mai, la gravité de l'état du jeune malade. Maurice, en effet, avait tristement rechuté; autour de lui tout était en alarme, l'air humide de Paris fatiguait sa poitrine qui réclamait les tièdes rayons du Midi, les médecins le déclaraient phthisique et par conséquent condamné.

Saisie d'une indicible terreur, M<sup>lle</sup> de Guérin quitta les Coques et se rendit en toute diligence à Tours où elle devait rejoindre son frère qui, sur l'ordre des médecins, allait au Cayla respirer l'air natal. La sœur se porta à la rencontre de Maurice avec la crainte d'être précédée auprès de lui par la mort.

Avant son départ des Coques, Eugénie avait expédié de nombreux bulletins à Louise. Dès le mois de mars, elle lui avait écrit : « Vous avez  
« compris que j'étais triste, c'est vrai, mon amie,  
« je l'étais et le suis encore. Maurice, mon très-  
« cher Maurice m'inquiète depuis longtemps. La  
« fièvre, la maigreur, la pâleur, l'insomnie, le  
« sans-appétit : mon Dieu que cela me fait souffrir ! Faudra-t-il perdre ce cher frère ? cette  
« crainte m'est dans le cœur. »

Le 13 avril. « Les médecins ont déclaré qu'il

« était dans un état fort grave : deux cautères  
« et l'air du Midi, c'est tout ce qu'on nous donne  
« pour chance de salut. Paris devait être mon  
« Calvaire. Paris où j'attendais tant de bonheur. »

• Le 24 mai. « On parle des Eaux-Bonnes, mais  
« le moyen d'y arriver, de se mettre en route  
« quand on ne quitte pas son lit ? Si c'est pos-  
« sible, s'il peut se mettre en voiture, j'irai le  
« rejoindre à Orléans. Triste retour ! Dans quel-  
« ques jours je saurai ce qu'on peut espérer. Il  
« meurt d'envie de partir, de revivre au Cayla  
« en famille, près de son père et de nous tous.  
« Mon pauvre Maurice faudra-t-il le ramener  
« mourant à notre père ? Vous pouvez leur par-  
« ler de sa maladie, il n'y a pas moyen de la  
« cacher plus longtemps. Oh ! faites prier pour  
« lui, chère Louise ! » L'effrayante rechute  
désolait M<sup>lle</sup> de Guérin, elle lui apparaissait  
comme la réalisation de ses funèbres pressen-  
timents du jour des noces. C'était en effet le  
dénouement du drame, l'illusion n'était plus pos-  
sible; le mal avait pris ces caractères de terrible  
gravité qui signalent les suprêmes déchirements  
et les crises de la dernière période.

La sœur en fut convaincue à n'en pouvoir plus  
douter dès qu'elle eut rejoint le pauvre malade;  
Maurice se mourait. On fit à Tours une halte

d'une semaine afin de le fortifier par un peu de repos. Eugénie ne le quittait plus ; le jour, elle se tenait, comme un ange silencieux et attentif, à son chevet, prévenant ses désirs, suivant ses mouvements ; la nuit, toujours à la même place, elle passait toutes les heures occupée à écouter le souffle irrégulier de sa respiration et surtout à prier.

A l'instigation de Louise, Eugénie écrivit alors au prince de Hohenlohe cette lettre toute pénétrée de l'esprit chrétien où elle implorait si éloquemment la guérison de Maurice par l'intermédiaire du thaumaturge de l'Allemagne :  
« Monseigneur, disait-elle, les miracles de gué-  
« rison opérés par les saints me font espérer  
« de votre intercession. Permettez qu'avec tant  
« d'autres je l'implore, que je recommande à votre  
« crédit auprès de Dieu un frère bien-aimé et  
« mourant, pour lequel il ne nous reste que peu  
« de ressources humaines. Comme pour le chré-  
« tien l'âme est plus précieuse que le corps, je  
« vous recommande celle de notre cher Maurice.  
« Ce n'est pas que le malade ne vive en chrétien ;  
« mais a-t-on jamais assez de foi et d'amour ! Je  
« vous conjure d'intercéder pour tous ses be-  
« soins... » S'efforçant ainsi de procurer à son frère la plénitude des biens de l'âme et le retour

de la santé, elle travaillait sans se lasser jamais à conjurer le mal de toute la force de ses prières et de son crédit auprès des saints et de Dieu. Mais tout, hélas ! devait être inutile, les soins de l'amour fraternel et ceux de l'amour conjugal ne purent obtenir qu'une trêve de quelques jours, la demande d'intercession adressée à l'homme de Dieu ne devait lui parvenir qu'après la mort de la victime.

Le journal nous trace étape par étape l'itinéraire du triste voyage : de Tours, on passa par Châtellerault, Poitiers, Angoulême. On voyageait de préférence le matin afin d'éviter la chaleur et en voiture de poste afin que le malade se trouvât plus commodément. Le 2 juillet, on arriva à Bordeaux où il y eut station de repos ; on devait ménager de plus en plus la faiblesse de Maurice ; la veille, on avait éprouvé une alerte qui avait été cause des plus vives inquiétudes : dans un pauvre village, Maurice avait eu un crachement de sang et l'on n'avait trouvé pour toute ressource que de l'eau et un œuf frais. De Bordeaux on atteignit Toulouse au prix de fatigues inouïes. Cependant, à mesure qu'on approchait du Cayla, le malade paraissait secouer son atonie, son œil se portait sur ces contrées qui ne lui étaient pas étrangères ; il semblait même parfois goûter un



indicible plaisir à l'aspect de certains paysages qui lui rappelaient le pays natal. Il répondait aux encouragements de son épouse et de sa sœur en promenant sur ces campagnes un regard profond et triste comme un long souvenir. Après d'incroyables efforts, on arriva à Gaillac et de là, enfin, on parvint au Cayla, c'était le 8 juillet au soir.

Le voyage avait duré vingt jours, il avait été assez pénible pour qu'Eugénie l'appelât « une longue voie douloureuse. » De Guérin sans doute éprouvait alors quelque chose des sentiments exprimés par Byron : « Puissé-je m'endormir où s'éveillèrent mes espérances, mêlé à la terre où coururent mes pas, pleuré de ceux qui furent en société avec mes jeunes années, oublié du reste du monde. » Mais ce qui est hors de doute, c'est que la foi du chrétien ajoutait : Et que mon âme repose en Dieu !

Pour nous, maintenant, ne nous sentant point la force de raconter les choses intimes qui remplissent les heures du dernier sursis que le ciel accorde à Maurice au sein de sa famille, nous comprenons qu'il n'appartient qu'à Eugénie de dépeindre la rentrée du pauvre frère sous le toit paternel et d'initier le lecteur aux touchants détails de ses moments suprêmes. La sœur parle de

cette fin de vie d'une manière si émouvante qu'il est impossible d'en entendre le récit sans mêler des larmes à ses larmes.

« Ce fut le 8 juillet, a-t-elle écrit pour consoler un ami de Maurice qui n'avait pu assister à son agonie et à sa mort, « ce fut le 8 juillet, « vingt jours après le départ de Paris, vers « six heures du soir, que nous fûmes en vue du « Cayla, terre d'attente, lieu de repos de notre « pauvre malade. Sa pensée n'allait que là sur la « terre, depuis longtemps. Je ne lui ai jamais vu « de plus ardent désir et toujours plus vif à mesure que nous approchions. On aurait dit qu'il « avait hâte d'arriver pour être à temps d'y « mourir. Avait-il pressenti sa fin ? Dans les premiers transports de sa joie, à la vue du Cayla, « il serra la main d'Eranbert qui se trouvait « près de lui. Il nous fit signe à tous comme « d'une découverte, à moi qui n'eus jamais moins « d'émotion, de plaisir ! Je voyais tout tristement « dans ce triste retour, jusqu'à ma sœur, jusqu'à « mon père qui nous vinrent rejoindre à quelques « pas de distance. Affligeante rencontre ! mon « père fut consterné, Marie pleura en voyant « Maurice. Il était si changé, si pâle, si défait, si « branlant sur ce cheval assis à l'anglaise, qu'il ne « semblait pas animé. C'était effrayant. Le voyage

« l'avait tué. Sans la pensée d'arriver qui le sou-  
« tenait, je doute qu'il l'eût achevé. Lui, embrassa  
« son père et sa sœur sans se montrer trop ému.  
« Il semblait dans une sorte d'extase dès la pre-  
« mière vue du château; l'ébranlement qu'il en  
« eut fut unique et dut épuiser toute sa faculté de  
« sensation; je ne lui ai plus vu l'air vivement  
« touché de rien depuis cela. Cependant il salua  
« affectueusement les moissonneurs qui coupaient  
« nos blés, tendit la main à quelques-uns et à  
« tous les domestiques qui nous vinrent entou-  
« rer. » Ainsi les charmes du lieu natal et l'affec-  
tion d'un père et d'une sœur ne purent que sou-  
lever à demi le voile funèbre qui recouvrait le  
triste cortège de ce fils rentrant à demi-mourant  
dans la maison paternelle; sur ce cheval qui  
marchait au pas, on voyait la mort étreignant  
déjà celui pour lequel tant d'existences auraient  
voulu se sacrifier! Mais franchissons le seuil, à  
la suite du jeune malade, et assistons à ces dé-  
chirantes scènes de famille que l'amour fraternel  
n'a peintes qu'en délayant ses couleurs dans les  
larmes.

« Arrivés au salon : « Ah ! dit-il, qu'on est  
« bien ici, » en s'asseyant sur le canapé et il se mit  
« à embrasser mon père, qu'il n'avait pu attein-  
« dre que du bout des lèvres à cheval. Nous

« étions tous à le regarder content. C'était encore  
« une joie de famille. Sa femme sortit pour quel-  
« que déballement ; je pris sa place auprès de lui,  
« et le baisant au front, ce que je n'avais fait de-  
« puis longtemps ; Dis, mon ami, comme je te  
« trouve bien. Ici tu vas guérir vite. — Je l'espère,  
« je suis chez moi. — Que ta femme aussi se  
« regarde comme chez elle, fais-lui comprendre  
« qu'elle est de la famille et d'agir comme dans  
« sa maison. — Sans doute, sans doute. » — Je  
« ne me souviens plus des autres choses que nous  
« dimes dans ces moments de seul à seul. Caroline  
« descendit, on annonça le souper que Maurice  
« trouva exquis. Il mangea de tout avec appétit.  
« — « Ah ! dit-il, à Marie, que ta cuisine est  
« bonne. » — Telles furent, au témoignage de la  
sœur, les premières impressions de Maurice au  
sein de sa famille. Ce soir-là on espéra encore,  
tous les cœurs réunis au Cayla n'avaient-ils pas  
besoin d'espérer contre toute espérance ! Mais  
laissons continuer Eugénie, seule elle peut nous  
transmettre fidèlement les précieux et derniers  
souvenirs de son malheureux frère.

« Nous espérions beaucoup du climat, de l'air  
« natal, de la chaude température de notre Midi.  
« Le second jour de notre arrivée, il fit froid ; le  
« malade s'en ressentit et eut des frissons. Ses

« bouts de doigts, son nez glacés, me firent crain-  
« dre ; je vis bien qu'il n'y avait pas tout le mieux  
« que nous espérions, qu'il ne guérirait pas si  
« vite, puisque les accès revenaient. Il n'y eut  
« pas de chaleur ensuite, et le médecin nous ras-  
« sura. Nous décidâmes le malade à ne pas sortir  
« de sa chambre le lendemain, attribuant le froid  
« qu'il avait eu à quelque fraîcheur du salon.  
« Comme il se laissait toujours faire, il se résigna,  
« quoique contrarié, à ce qu'on voulait ; mais il  
« s'ennuyait tant là-haut et il eut tant de chaleur  
« bientôt que je l'engageai moi-même à redes-  
« cendre. — « Oh ! oui, me dit-il, ici je suis loin  
« de partout. Il y a plus de vie là-bas, avec tous,  
« et puis la terrasse, je pourrai m'y promener.  
« Descendons. » — Cette terrasse surtout l'atti-  
« rait pour jouir du dehors, de l'air, du soleil, de  
« cette belle nature qu'il aimait tant. Je crois que  
« ce fut ce jour-là qu'il arracha des herbes autour  
« du grenadier , et piocha quelques pieds de  
« belles-de-nuit ; aidé de sa femme, il tendit un fil  
« de fer le long du mur sur un jasmin et des  
« treilles. Cela parut l'amuser. — « Ainsi chaque  
« jour j'essayerai un peu mes forces » — fit-il en  
« rentrant. Il n'y revint plus. » Il avait vu en effet  
pour la dernière fois cette nature champêtre qu'il  
affectionnait tant, il avait contemplé pour tou-

jours cet horizon si doux devant lequel il aimait tant à s'asseoir à l'angle occidental de la terrasse, aux beaux jours si vite évanouis de son adolescence !

« La faiblesse survint, continue Eugénie, les  
« moindres mouvements le fatiguaient. Il ne  
« quittait son fauteuil que par nécessité ou pour  
« faire quelques pas à la prière de sa femme qui  
« essayait de tout pour le tirer de son atonie.  
« Elle chantait, faisait de la musique, et le tout  
« souvent sans effet. Du moins, je ne me suis  
« pas aperçue qu'il en eût quelques impressions.  
« Il demeurait le même à toutes choses, la tête  
« penchée sur le côté du fauteuil, les yeux fermés. » Le malade entraînait dans l'immobilité physique qui est la froide avant-courrière du complet repos ; l'âme de Maurice se préparait au grand départ dont la pensée assiège les mourants à l'heure où le dégagement libérateur commence à se faire. Le mal avait donc empiré, cet accablement en était plus que le symptôme ; toutefois à de faibles intervalles, un murmure d'espérance et de guérison arrivait encore à l'oreille du malade. On était assez loin de l'automne, la saison cruelle, et le père, l'épouse, le frère et les sœurs se disaient : avec la grâce de Dieu, nous le sauverons ! Et son œil qui s'ouvrait de fois à autres

pour regarder autour de lui, voyant que les visages des siens n'étaient pas encore définitivement découragés, se ranimait : alors Maurice croyait se trouver mieux et il réagissait un moment, avec toute l'ardeur qui lui restait, contre le mal incurable qui, hélas ! le consumait déjà.

A la vue de ces suprêmes efforts, Eugénie se figurait « qu'il y avait des mieux passagers, des « espèces de soubresauts vers la vie. Ce fut dans « un de ces moments qu'il se mit lui-même au « piano et joua un air, pauvre air que la sœur « eut toujours dans le cœur. » Maurice essayait vainement de rassurer les siens et de s'échapper pour ainsi dire à lui-même ; mais dans ces circonstances, il se faisait autant de mal qu'il en faisait à sa famille, et à l'excès de sa faiblesse, il sentait aussitôt après que tout était fini. Dès lors, le malade tomba sous le coup de l'abattement qui précède l'agonie, et, en voyant venir la dernière heure, il ne pensa qu'à se préparer à paraître devant Dieu.

Laissons à la sœur le soin de dire combien elle trouva sujet de consolation dans les principes religieux de son frère. Comme si elle eût déjà prévu ce qui devait survenir plus tard, et eût entendu des voix du côté de l'impiété lui disputer l'âme de Maurice, Eugénie semble s'attacher à prouver

dans son récit que ses sentiments chrétiens étaient antérieurs à sa maladie et qu'il les avait pratiquement affirmés depuis son mariage. « Ceci ne date  
« pas de ses derniers jours seulement, écrit-elle,  
« il avait fait ses pâques à Paris. Au commence-  
« ment du Carême, il m'écrivait : — L'abbé  
« Buquet est venu me voir; demain il revient  
« encore pour causer avec moi comme tu l'en-  
« tendais. — Cher ami, ajoute-t-elle, oui, j'avais  
« entendu cela pour son bonheur, et lui l'avait  
« fait pour le mien, non en cédant par complai-  
« sance, mais en faisant par conviction : il était  
« incapable d'un semblant d'un acte de foi.

« Le 18, veille de sa mort, on le porta avec  
« son fauteuil dans sa chambre. Du temps qu'il se  
« mettait au lit, je disais à Eranbert : il est bien  
« faible ce soir ; mais la poitrine est plus libre,  
« la toux disparaît. Si nous pouvons aller au  
« mois d'octobre, il sera sauvé. C'était le 18 juil-  
« let, à sept heures du soir. » La pauvre sœur  
espérait encore, quel triste réveil n'allait-elle pas  
avoir !

« La nuit fut mauvaise, continue Eugénie,  
« j'entendis sa femme se lever souvent. Tout s'en-  
« tendait de ma chambre, j'écoutai tout. Dès  
« qu'il fut possible, j'entrai le matin pour le voir  
« et son regard me frappa. C'était quelque chose



« de fixe : « Qu'est-ce que cela augure? dis-je  
« au docteur qui vint bientôt. — C'est que Mau-  
« rice est plus malade. Ah! mon Dieu! » Eranbert  
« alla avertir mon père qui accourut. Bientôt, il  
« fallut penser aux derniers sacrements. M. le  
« curé fut mandé ainsi que ma sœur qui se trou-  
« vait à l'église. Mon père pria M. Facieu, le  
« médecin, de préparer Caroline à la triste nou-  
« velle. Il la prit à part. J'allai la joindre bientôt  
« et la trouvai tout en larmes; j'entendis : « Je  
« le savais! » Elle savait qu'il devait mourir.  
« Depuis trois mois je me prépare au sacrifice. »  
« Aussi ce coup de mort ne l'effraya pas, mais je  
« la vis désolée. » Il est impossible de rendre à  
ce moment la douleur d'Eugénie; elle se trouvait  
en face d'un malheur auquel on ne voit plus de  
remède. Toutefois son héroïsme ne se laissa  
point abattre, son amour lui donna une surhu-  
maine énergie, et tandis qu'elle aurait eu besoin  
de soutien pour elle-même, elle volait auprès de  
Caroline afin d'épargner, en la fortifiant, une  
nouvelle souffrance au malheureux frère. « Ma  
« pauvre sœur, lui dit-elle, en lui passant les  
« bras au cou, voici le terrible moment, mais ne  
« pleurons pas, il faut l'annoncer au malade, il  
« faut le préparer aux sacrements. Vous sentez-  
« vous la force de remplir ce devoir, ou voulez-

« vous que je le fasse? — « Oui, faites-le, Eugénie, faites! »

Et laissant l'épouse éperdue de douleur, elle court à Maurice et dissimule ainsi sa désolation.

« Je passai de suite au lit du malade priant Dieu  
« de me soutenir; je me penchai sur lui et je le  
« baisai au front qu'il avait tout mouillé : « Mon  
« ami, lui dis-je, je veux t'annoncer quelque  
« chose. J'ai écrit pour toi au prince de Hohen-  
« lohe, — Oh! que tu as bien fait! Tu sais qu'il  
« a fait des miracles de guérison, notamment à  
« Albi, dans une famille qui vient de m'en faire  
« part. Dieu opère par qui il veut et comme il  
« veut. C'est surtout le souverain médecin des  
« malades. N'as-tu pas bien confiance en lui?  
« Confiance pleine, répondit-il, en mettant toute  
« sa foi dans cette parole. Eh bien! mon ami,  
« demandons-lui en toute confiance ses grâces,  
« unissons-nous en prières, nous à l'église, toi  
« dans ton cœur. On doit dire une messe où nous  
« communierons : toi, tu pourrais communier  
« aussi. Jésus-Christ allait trouver les malades,  
« tu veux? Je veux bien! Oui, je veux m'unir à  
« vos prières. C'est très-bien, mon ami. » Eugénie était parvenue à imposer silence à sa douleur par un de ces efforts de volonté dont on se ressent toujours dans la suite; elle avait étouffé

le cri de la nature en le refoulant dans les plus profonds replis de son être. Sans doute, la sœur souffrait cruellement, mais la chrétienne venait de couronner son œuvre; c'était pour elle une surabondante compensation.

Enfin, le curé d'Andillac arriva : il fut introduit auprès de Maurice qui le pria d'attendre encore un peu, ne se trouvant pas assez préparé. Le malade était tout pénétré et recueilli : il se faisait lire les prières qui suivent la confession par sa femme. « C'était, hélas ! le dernier recueillement de son âme en ce monde. » Peu après, il demanda le prêtre, passa avec lui près d'une demi-heure, causant, au dire de sa sœur, avec toute la lucidité et la faculté d'esprit qu'il aurait eue étant bien portant. M. le curé, au sortir de sa chambre, dit cette simple parole, juste appréciation des sentiments chrétiens du mourant : « Jamais, je n'ai entendu confession mieux faite. » Ce qui encore montra la sainteté de ses dispositions, ce fut le besoin qu'il éprouva de rappeler le prêtre pour lui parler de ses rapports avec M. de Lamennais et faire une publique rétractation de ses doctrines.

Puis, voulant remplir ses devoirs de chrétien avant de quitter ce monde : « Monsieur le curé, » dit-il, je ne sais si je m'abuse, mais me croyez-

« vous bien malade ! Alors, je recevrai l'extrême-  
« onction. Pour communier, je voudrais le faire  
« à jeûn et attendre à demain. Et sur la réponse  
« que les malades étaient dispensés du jeûne,  
« il fut prêt à tout et se prépara aux derniers  
« sacrements. Nous allions et venions, ma sœur  
« et moi, pour les arrangements convenables dans  
« cette chambre qui s'allait changer en église. Sa  
« femme, avec la tristesse et la piété d'un ange,  
« lui récitait les prières de la communion et  
« celles des mourants, si touchantes ; lui-même  
« demanda celles de l'Extrême-Onction, calme et  
« naturel comme pour une chose attendue. »  
Maurice comprit dès lors qu'on jugeait son état  
désespéré, et partageant cette conviction, il s'ap-  
pliqua tout entier à disposer son âme à la récep-  
tion de Dieu.

« Cependant, ajoute la sœur, il avait faim, il  
« défaillait et me demanda sa féculé que je lui  
« portai. Comme il suait beaucoup, je lui dis :  
« Mon ami, ne sors pas le bras, je te ferai man-  
« ger comme au néné. Un sourire vint sur ses  
« lèvres où je posai la cuiller, où je fis couler le  
« dernier aliment qu'il ait pris. Ainsi, j'ai pu le  
« servir une fois encore, lui donner mes soins  
« comme autrefois. Il m'a été rendu mourant. Je  
« remarquai cela comme une faveur de Dieu

« accordée à ma tendresse de sœur, que j'ai  
« rendu à ce cher frère les derniers services de  
« l'âme et du corps, qu'il s'est rencontré que je  
« l'ai disposé aux derniers sacrements et que je  
« lui ai préparé sa dernière nourriture : aliments  
« des deux vies. Cela ne semble rien, n'est rien,  
« en effet, pour personne ; je suis seule à le re-  
« marquer et à bénir la Providence de ces rap-  
« ports repris avec mon cher Maurice avant de  
« nous quitter. Triste et indéfinissable compen-  
« sation à tant de mois d'amitié passive ! Avais-  
« je tort de vouloir le servir ? qui sait ?... » O  
sœur incomparable ! lorsque vous prodiguiez ainsi  
le soulagement et le salut à l'âme et au corps de  
votre bien-aimé frère, vous vous sentiez si puis-  
sante à consoler son agonie qu'il vous semblait  
que Maurice aurait vécu s'il n'eût échappé à votre  
main. Votre amour était si fort que vous pensiez  
que votre amour aurait fait ce miracle !

Mais achevons avec Eugénie ce douloureux  
mortuaire et laissons, comme elle l'observe si  
justement, le cœur de côté qui n'en finirait pas  
de dire. « Quand le saint viatique arriva, le  
« malade se trouvait mieux, ses yeux ouverts  
« n'avaient pas cette fixité effrayante du matin,  
« ni ses sens le même affaissement ; il parut mo-  
« ralement ravivé et en pleine puissance de ses

« facultés tout le temps des saintes cérémonies.  
« Il suivait tout de cœur, bien pieusement.  
« Quand ce fut à l'extrême-onction, comme il  
« ne sortait qu'une main, le prêtre ayant dit :  
« l'autre, » il la présenta vivement. Il écouta de  
« bien simples et touchantes paroles et reçut le  
« saint viatique avec toute l'expression de la foi.  
« Il vivait encore, dit la sœur, il nous entendait,  
« il choisit entre de l'eau et de la tisane qu'on  
« lui offrait à boire, serra la main de M. le curé,  
« qui toujours lui parlait du Ciel, colla ses lèvres  
« à une croix que lui présentait sa femme, puis  
« il s'affaiblit ; nous nous mîmes tous à le baiser  
« et lui à mourir. Vendredi matin, 19 juillet 1839,  
« à 11 heures et demie. Onze jours après notre  
« arrivée au Cayla. Huit mois après son ma-  
« riage... »

Telle fut la mort de Maurice de Guérin, pleine de douceur et de calme, toute marquée de vertu et de religion. La foi brilla sur ses dernières années, comme la bénédiction visible de la Providence obtenue par les larmes d'Eugénie. Le frère expira à la fleur de l'âge, à 28 ans, pour ainsi dire au matin du jour où son existence paraissait avoir un grand but et un heureux avenir devant elle, à l'heure bénie où se levait toute rayonnante à son foyer, sous l'image d'une

nouvelle sœur, une douce Providence non moins aimante et non moins aimée. Le fils, le frère, l'époux reçut dans la mort les derniers témoignages d'affection que l'on donne à ceux que l'on aime et que l'on ne doit plus revoir. Les cœurs qui lui survivaient voyaient finir en le perdant, les charmes les plus tendres de leur vie et l'on pouvait dire d'eux qu'ils seraient à jamais inconsolables. Sans doute, l'âme de Maurice entendit du haut du ciel les adieux touchants du père, de l'épouse, de la sœur, de la famille entière : « Que nous t'avons gardé et caressé et « baisé, s'écriait Eugénie dans les larmes, ta « femme et nous tes sœurs, surtout celle qui te « parle, mort dans ton lit, la tête appuyée sur « un oreiller, comme si tu dormais ! » Ah ! sans doute, celle qui lui parle aurait voulu pouvoir mourir. Elle faisait entendre la plainte de sainte Thérèse à la mort de son frère : J'ai quatre ans de plus que lui et je ne puis mourir !

Il est mort, pourquoi donc parler plus longtemps des affections désolées qui lui survivent ? Il y a trop de tristesse dans sa fin si prématurée pour que nous ne pleurions pas sur lui seul. Qu'il aille reposer en paix au cimetière d'Andillac, à côté de celle qui lui donna la vie, demain il mêlera sa cendre à la poussière maternelle en attendant

qu'arrivent, pour se presser l'un contre l'autre à ce funèbre rendez-vous, le vieux père, la tendre sœur, tous les membres de la pauvre famille !

Accompagné des siens, porté par ses serviteurs, il sortit du Cayla, pour n'y plus rentrer, celui qui hier encore faisait l'honneur, l'espoir, la félicité de toute sa race. Sur le passage de son convoi, les moissonneurs se découvriraient dans les champs pour le saluer encore, ils auraient pu se dire les uns aux autres à la louange de sa vie : Il est tombé comme un épi mûr, digne d'entrer dans les greniers du ciel. Son service funèbre avait la simplicité des funérailles du pauvre ; il se fit dans l'humble campagne où il était né, dans la modeste église d'Andillac, avec beaucoup de larmes et de prières, mais sans pompe et sans draperie. Ils étaient tous là, le père et le frère, l'épouse et les sœurs ! M. de Guérin conduisait le deuil, le vieillard s'avancait lentement, soutenu par Eranbert. Puis venaient Marie, Eugénie, Caroline, abîmées toutes trois dans la pensée de Maurice mort ; tous ceux donc qui l'avaient le plus aimé, étaient autour de sa tombe ouverte et déjà prête à se fermer. Ainsi se conduisent les familles chrétiennes, les âmes fortes, les femmes qui comptent par le cœur, elles n'abandonnent



leurs morts qu'après les avoir vus, pour la dernière fois, couchés dans leurs sépulcres.

M<sup>lle</sup> de Guérin dépeint ainsi à l'âme de son frère ce cortège de famille qui l'avait accompagné jusqu'au champ du repos : « Nous t'avons suivi dans le cimetière, dans la tombe, ton dernier lit, prié et pleuré..... » Oui, *prié et pleuré*, Eugénie surtout peut s'appliquer ces paroles. Portant la tendresse intarissable d'une mère dans son âme de sœur, elle a beaucoup prié, beaucoup pleuré, et elle priera et pleurera toujours. Maurice comprend au ciel mieux qu'il ne le sentait sur la terre qu'Eugénie a constamment vécu pour l'aimer. Après sa mort, ne poursuit-elle pas jour et nuit, avec lui, le dialogue intime que son âme entretenait à toutes les heures de son existence ? La présence de l'âme fraternelle lui est si sensible qu'elle avoue qu'elle éprouve de sa part « quelque chose de doux qui lui fait présence. »

Cependant, quoique partout et toujours la sœur porte avec elle la pensée de Maurice et se sente comme en sa compagnie, souvent le besoin de se trouver en communication plus sensible, lui fait prendre le chemin d'Andillac pour s'agenouiller sur son tombeau. Que de prières, que de larmes, que d'entretiens au pied de la croix mortuaire.

Chaque matin, on voyait en effet Eugénie venir visiter le mausolée, et si vive était encore sa désolation, après des années, que les femmes du hameau se disaient les unes aux autres, à son passage : Combien elle l'aimait !.....

Le deuil répandu sur le Cayla par la mort de Maurice attira de nombreuses marques de regret et de sympathie aux de Guérin. Parents, amis, voisins avaient à cœur de prouver à la famille désolée combien l'on appréciait la perte qu'elle venait de faire. Depuis le douloureux événement, il ne se passait pas de jour sans que quelqu'un ne vint s'associer à leur infortune ; aux proches avaient succédé les amis, enfin les pauvres de la contrée qui avaient connu Maurice, cherchaient l'occasion de voir les maîtres et les serviteurs du Cayla pour prendre part à leurs regrets. Eugénie dont l'âme était envahie par la tristesse, mentionne en quelques mots l'unanimité de ces témoignages de respect et d'affection rendus à la mémoire de son pauvre frère : « Des visites, « toujours des visites. Oh ! qu'il m'est triste de « voir des vivants, d'entrer en conversation, de « revoir le cours ordinaire des choses, quand « tout est changé au cœur ! Mon pauvre ami, « quel vide tu me fais ! partout ta place sans t'y « trouver. Oh ! que nous avons prié ce matin sur

« ta tombe, ta femme, ton père et tes sœurs ! » (1).

Mais entre toutes les amitiés fidèles à Maurice, il y en eut deux dont l'expression fut ineffablement chère à la sœur, elle les enchâssa comme dans un cadre de respect, de reconnaissance et d'amour. Elle écrivait sur la première : « Pèlerinage de  
« ton ami, le saint abbé de Rivières, à Andillac,  
« où il a dit la messe, où il est venu prier avec  
« tes sœurs près de ta tombe. Oh ! que cela m'a  
« touchée, que j'ai béni dans mon cœur ce pieux  
« ami agenouillé sur tes restes dont l'âme soula-  
« geait la tienne. » (1). Quant à la seconde, venue de plus loin, de Paris, d'une région où la véritable amitié est peut-être plus rare, elle l'enguirlandait de ces belles paroles comme d'une couronne d'immortelles : « Que ces lettres de ton  
« ami sont déchirantes, qu'elles m'ont fait pleurer !  
« Il y a là-dedans tant de larmes pour mes lar-  
« mes ! Cet intime ami me touche comme ferait  
« te voir. Mon cher Maurice, tout ce que tu as  
« aimé m'est cher, me semble une portion de  
« toi-même. Frère et sœur nous serons avec  
« M. d'Aurévilly ; il se dit mon frère. » (2).

Peu de temps après l'ensevelissement de Gué-

(1) *Journal d'Eugénie.*

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

rin, sa pauvre veuve fit placer sur sa tombe une blanche pierre de marbre, sous la forme d'un obélisque surmonté d'une croix, avec cette inscription gravée de sa propre main : Maurice !  
XIX juillet !

Ce culte de Caroline pour la mémoire du pauvre défunt toucha vivement le cœur d'Eugénie ; elle fut sensible à ce triste et dernier don d'amour, et la vue du simple monument lui inspira peut-être la pensée du monument immortel qu'elle travailla à élever dès cette heure à la gloire de Maurice. Ainsi, tandis que l'amour de la veuve consacrait dans un cimetière de campagne la place de l'époux pour se la conserver à jamais, l'amour de la sœur posait dans le monde des intelligences la base inébranlable du piédestal du haut duquel devait briller le génie fraternel !

Au milieu du cimetière d'Andillac, le modeste monument élevé à la mémoire de Maurice de Guérin par la piété conjugale existe toujours, la petite croix le domine encore et l'inscription à demi effacée par le temps a conservé quelques-unes de ses lettres. Le pèlerin peut s'agenouiller et prier sur sa modeste pierre. Seulement, les anges préposés à sa garde n'apparaissent plus sur ses degrés : la veuve a regagné les Indes, Eugénie, après avoir veillé neuf années sur le

précieux dépôt, a pris place à côté de son frère, et la troisième des saintes femmes, vouées à ce tombeau, tout affaissée sous le poids de l'âge, se prépare à venir demain continuer de plus près sa garde d'amour pour ne plus l'interrompre !... Oh ! quand la dernière sœur de Maurice aura revendiqué ce poste d'honneur, que les hôtes survivants au Cayla ne craignent point l'indifférence pour le monument sacré de leur famille ; la postérité dans son culte envers le frère et la sœur suscitera des dévouements au sein de ses générations successives et ces dévouements animés d'une sainte piété pour des gloires si pures aimeront à en célébrer les mémoires et à en garder les tombes !

---

## CHAPITRE X

1839 — 1840.

Eugénie sans Maurice. — Ses désirs. — Sa consolation. — Pensée du cloître. — Cris de tristesse et de résignation. — Tout est changé pour elle. — Elle hésite à reprendre son Journal. — D'Auréville. — L'apostolat fraternel recommence. — J'écirai pour vous comme pour lui. — Le souvenir de Maurice est leur trait d'union. — Il ne prie pas. — Découragement. — Il est religieux par raison. — Confiance dans sa conversion. — Pensée de la mort. — Justification de cette amitié fraternelle. — Le *Centaure*. — Joie et tristesse d'Eugénie. — Le véritable Maurice. — Elle ressent les douceurs de la vie passée.

Devant la mort de Maurice, nous nous sommes demandé s'il ne fallait pas clore la vie de M<sup>lle</sup> de Guérin; l'âme de la sœur, en présence de la tombe du frère, nous apparaissait semblable à un livre de deuil où l'on ne doit plus lire. Nous pensions en voyant cette existence encore jeune s'isoler afin de se rattacher plus étroitement à ses souvenirs, nous pensions qu'Eugénie ne s'entourait de silence que pour s'entretenir exclusivement avec Maurice. Il n'a fallu rien moins que l'activité avec

laquelle M<sup>lle</sup> de Guérin a travaillé à élever à la mémoire fraternelle le monument d'une gloire impérissable, et que sa condescendance à ouvrir son cœur à toutes les affections du bien-aimé mort pour nous dissuader. Nous dévoilerons donc le secret et le mystère des jours qui restent à vivre à cette jeune fille avantagée de tant de vertu et de malheur, trop heureux si nous ne devons voir cette existence, frappée mortellement déjà, s'arrêter au milieu même de la course, et une nouvelle tombe s'ouvrir, à côte de celle de Maurice, au cimetière d'Andillac.

Eugénie si retirée d'habitude au Cayla dans les jours heureux, vivait depuis son deuil encore beaucoup plus solitaire au sein de sa famille. Elle ne sortait du château que pour aller à l'église et au cimetière, ne se sentant le courage du devoir qu'auprès de Dieu et de la dépouille bien-aimée. Les journées se passaient dans la prière et les larmes, le Cayla plein de l'absence fraternelle entretenait son cœur dans d'inconsolables regrets. La pensée de Dieu et de la mort la poursuivait à toute heure, nulle part rien ne pouvait lui plaire, le désenchantement lui venait de partout et de toute chose. Tout ce qu'elle avait aimé était impuissant à la distraire ; les plus grandes sources de ses anciennes jouissances, la famille

et la nature, semblaient, hélas ! ne l'attacher plus, tant son âme en perdant Maurice avait tout perdu !... Eugénie en un mot paraissait vivre absente des lieux qu'elle habitait, n'entendant et ne prononçant qu'un nom, ne voyant et ne cherchant qu'une ombre, ne demandant au ciel par ses prières et ses larmes que la fin de son exil. Cet état, elle l'avouait et s'en rendait compte par ces paroles : « Mon âme vit dans un cercueil. » La mort, Dieu, le ciel ; tels étaient donc les grands sujets des méditations de cette âme impatiente du monde meilleur où elle devait retrouver Maurice ; ayant commencé dès ici-bas son immortalité, la sœur soupirait après le céleste rendez-vous.

Le temps qui atténue peu à peu les douleurs les plus profondes devait être impuissant à adoucir la sienne, deux années après le coup terrible, M<sup>lle</sup> de Guérin sentait le même vide et exprimait ainsi et sa tristesse désolée et ses saints désirs :  
« Seule dans les bois avec mon père, nous nous  
« sommes assis à l'ombre parlant de toi. Je re-  
« gardais l'endroit où tu vins t'asseoir, il y a  
« deux ans, le premier jour, je crois, où tu fis  
« quelques pas dehors. Oh ! quel souvenir de  
« maladie et de guérison ! Je suis triste à la mort.  
« Je voudrais te voir. Je prie Dieu à tout moment  
« de me faire cette grâce. Ce ciel, ce ciel des âmes,



« est-il si loin de nous, le ciel du temps de celui  
« l'éternité? Moi, qui étais si en peine de lui, qui  
« cherchais tant à tout savoir, où qu'il soit main-  
« tenant, c'est fini... O mon ami, Maurice, Mau-  
« rice, es-tu loin de moi, m'entends-tu? Qu'est-ce  
« que les lieux où tu es maintenant. Qu'est-ce que  
« Dieu si beau, si puissant, si bon, qui te rend  
« heureux par sa vue ineffable en te dévoilant  
« l'éternité? Tu vois ce que j'attends, tu possèdes  
« ce que j'espère, tu sais ce que je crois. Toute  
« ma vie sera de deuil, le cœur veuf, sans intime  
« union. J'aime beaucoup Marie et le frère qui  
« me reste, mais ce n'est pas avec notre sym-  
« pathie (1) »

Ailleurs : « Maurice, mon ami, qu'est-ce que le  
« ciel, ce lieu des âmes ! Jamais ne me donneras-  
« tu signe de là ? ne t'entendrai-je pas comme on  
« dit que quelquefois on entend les morts ? Oh !  
« si tu le pouvais, s'il existe quelque communica-  
« tion entre ce monde et l'autre, reviens ! Je  
« n'aurai pas peur un soir de voir une apparition,  
« quelque chose de toi à moi qui étions si unis.  
« Toi au ciel et moi sur la terre. Oh ! que la mort  
« nous sépare. O âme de Maurice, ô Maurice tout  
« entier, quand te verrai-je en effet ? Que d'élans

(1) *Journal.*

« vers ce lieu qui réunit le frère et la sœur (1) ? »

Jamais mère n'exprima des regrets plus tendres sur la perte d'un fils, jamais chrétienne ne soupira plus amèrement du fond de l'exil après la réunion dans patrie.

Sous ce paroxysme de douleur, une seule pensée portait de la consolation à l'âme de M<sup>lle</sup> de Guérin, c'était la certitude de la foi chrétienne de son frère, jointe à l'espérance de son salut.

« Il m'a quittée pour le ciel, s'écrie-t-elle, il y a  
« eu des signes évidents de grâce, de miséricorde  
« dans cette mort. Mon Dieu, j'ai plus à vous  
« bénir qu'à me plaindre Vous en avez fait un  
« élu par les souffrances qui rachètent, par la  
« résignation qui mérite, par la foi qui sanctifie.  
« Oh ! oui, cette foi lui est revenue vive et pro-  
« fonde ; cela s'est vu dans des actes religieux,  
« des prières, des lectures, et dans ce baiser à la  
« croix fait avec tant d'âme et d'amour avant de  
« mourir. Oh ! moi qui le voyais faire, qui le re-  
« gardais tant dans ses dernières actions, j'ai dit,  
« mon Dieu, j'ai dit qu'il s'en allait au Paradis.  
« Ainsi finissent ceux qui s'en vont dans une vie  
« meilleure (2). » La principale force de la sœur

(1) *Journal*.

(2) *Ibid.*

provenait donc de la ferme espérance du salut de l'âme de Maurice, et si Eugénie souffrait dans l'attente de la réunion éternelle, elle puisait son unique consolation dans la confiance que lui inspiraient les sentiments chrétiens de son frère.

Arrivée au terme de la jeunesse, à ce moment où tout s'était voilé pour elle sous le coup de l'adversité, M<sup>lle</sup> de Guérin sentait qu'elle avait besoin plus que jamais du recueillement que la religion procure, de la force surnaturelle qui contient l'âme dans la souffrance librement acceptée, et elle se disait parfois : « Quittons le monde, allons chercher plus haut les biens que la mort ne peut ravir. »

Eugénie, au comble de sa désolation, pensait en effet à entrer dans le cloître, son âme fatiguée se tournait vers un asile religieux comme vers le port qui pouvait seul lui donner la paix, et alors s'offrait à sa vue un couvent, voisin du Cayla, dont elle avait suivi les douces solennités et dont elle avait envié souvent d'être l'humble religieuse. C'était le couvent du Bon-Sauveur d'Albi, où une famille nombreuse de saintes filles gagne le ciel en prodiguant des soins aux plus déshérités de ce monde : à des pauvres, à des aliénés, à des sourds-muets. Toutefois, en réfléchissant, la sœur de Maurice redoutait bientôt pour elle, dans cet

asile, le voisinage de la maison paternelle et éprouvait le besoin de s'imposer un plus lointain sacrifice. Sous l'empire de ces pensées, tantôt elle voulait quitter et famille et patrie pour aller en Afrique se réunir aux humbles sœurs de saint Joseph, tantôt elle désirait s'enrôler dans la légion des filles de saint Vincent-de-Paul.

Mais, à l'encontre de ses désirs, M<sup>lle</sup> de Guérin était fixée au Cayla par des attaches qu'elle ne pouvait rompre. Son vieux et malheureux père n'aurait pu supporter son éloignement; le quitter, c'eût été le frapper à mort et la tendre fille ne pouvait consentir à briser les derniers jours de celui dont elle avait reçu la vie. Ces paroles, tirées des fragments qui suivent son journal, prouvent les impossibilités devant lesquelles échouèrent tous ses religieux désirs : « Que de  
« fois j'ai rêvé d'être sœur de charité, pour me  
« trouver auprès des mourants qui n'ont ni sœur  
« ni famille! Leur tenir lieu de ce qui leur man-  
« que d'aimant, soigner leurs souffrances et tour-  
« ner leur âme à Dieu, oh! la belle vocation de  
« femme! j'ai souvent envié celle-là. Mais ni  
« celle-là ni une autre : toutes seront manquées. »  
Et encore dans ses lettres : « Sans mon père,  
« j'irais peut-être joindre les sœurs de Saint-  
« Joseph à Alger, afin de rendre ma vie utile. »

Saintes déterminations inspirées tout ensemble par ses goûts de vie religieuse et par le besoin qu'elle éprouve, depuis la mort de Maurice, de passer tout entière du côté du ciel.

On comprend alors les tourments qui déchirent son âme et on s'explique sa piété s'exhalant en invocations entrecoupées de sanglots. Prosternée dans le secret de sa chambre, aux pieds de son crucifix, sous l'accablement de ses souffrances, en face de l'image de sainte Thérèse, il nous semble voir et entendre la victime en appeler au ciel. Oh ! c'était à ces heures sans doute que la généreuse martyre se plaignait de « cette tristesse sans larmes, sèche, perçant le cœur comme un marteau, » et à laquelle cependant son âme triste jusqu'à la mort se résignait comme Jésus au Jardin des Olives.

Écoutons les cris de son agonie morale en présence de Dieu : « O ! Christ, qui avez pris sur  
« vous nos douleurs, ô Christ, qui avez vu mou-  
« rir Lazare, ô Christ, qui avez été triste à la  
« mort, ô Christ, qui avez été couronné d'épines,  
« ô Christ, qui avez été flagellé, ô Christ, qui avez  
« porté votre croix, ô Christ, qui avez vu les  
« femmes de Jérusalem qui pleuraient, ô Christ  
« qui avez rencontré votre mère, ô Christ, qui avez  
« vu au pied de la croix le disciple que vous aimiez,

« ô Christ, qui avez fini la vie en poussant un grand « gémissement, ayez pitié de ma tristesse (1). » Eugénie savait que la Divinité depuis l'agonie de l'Homme-Dieu accepte les larmes de la prière et de la douleur comme les dernières gouttes de sang du sacrifice de son fils ; les larmes versées pour Dieu, a dit saint Augustin, sont le sang des âmes. Cris résignés de la chrétienne, plaintes déchirantes de la sœur, saisissante expression de la force divine et de la faiblesse humaine mélangées ensemble, vos supplications imprégnées de la bonne odeur du sacrifice devaient toucher le cœur de Dieu !

Depuis la mort de Maurice, tout avait donc changé pour Eugénie, un voile de deuil s'était répandu sur toute chose. Pour elle, la famille n'était plus qu'une réunion d'êtres désolés, le Cayla qu'un immense cercueil, la nature qu'un monotone paysage. Ce mot, l'expression du désenchantement le plus complet, sortait de son cœur impuissant à le retenir : « — Tout meurt, je meurs d'une lente agonie morale. »

Dans ces dispositions, Eugénie n'ose plus reprendre son journal, ce confident intime, ce consolateur fidèle où elle a noté ses espérances

(1) *Journal d'Eugénie.*

et ses découragements, ses tristesses et ses joies. Mais, c'est en vain qu'elle essaye de raconter mentalement à celui qu'elle entretient par delà la tombe ce que son cœur éprouve, c'est en vain qu'elle nomme à son mort chéri les cœurs qui le pleurent et qu'elle lui dit d'une mère mêlant sa douleur à la sienne : « Elle savait que tu étais le fils de mon cœur ! » Ces entretiens sacrés ne lui suffisent pas, et quoiqu'elle se demande à elle-même : « — A quoi sert ce journal ? Pour qui ? hélas ! » — Son amour lui fait saisir de nouveau la plume et elle écrit encore avec une éloquence émouvante ces quatre derniers chapitres dont le premier s'ouvre par ces mots saisissants comme ceux d'une épitaphe mortuaire : « Encore à lui, « à Maurice mort, à Maurice au ciel. Il était la « gloire et la joie de mon cœur. Oh ! que c'est un « doux nom et plein de dilection que le nom d'un « frère. » — Quand on lit avec attention ces quatre derniers chapitres dans le cours desquels le ton de l'affection monte assez haut pour se faire entendre de Maurice au ciel, on sent que l'amour de la sœur s'y épanche semblable à un torrent débordé qui, sous une pluie d'orage, a rompu toutes les digues. Eugénie ne plus parler à son frère, ne plus lui écrire ; ah ! plutôt sa langue s'attacherait à son gosier, plutôt sa main se desséchera !

La sœur obéissait donc à une nécessité indispensable qui lui commandait de communiquer avec Maurice jusque même dans la mort, et son âme lui faisait apprécier ainsi les avantages de cette correspondance à travers la tombe : « Et  
« cependant, je l'aime ce journal comme on aime  
« une boîte funèbre, un reliquaire où se trouve  
« un cœur mort, tout embaumé de sainteté et  
« d'amour. Ainsi, ce papier où je te conserve,  
« ami tant aimé, où je te garde un parlant souvenir, où je te retrouverai dans ma vieillesse si  
« je vieillis. Oh ! oui, viendront les jours où je  
« n'aurai de vie que dans le passé, le passé avec  
« toi, jeune, intelligent, aimable, sensibilisant  
« tout ce qui t'approchait, tel que je te vois, tel  
« que tu nous a quittés. Maintenant je ne sais ce  
« qu'est ma vie, si je vis. Tout est changé au de-  
« dans, au dehors. »

Mais, grâce aux secours d'en haut et aux souvenirs de son frère, M<sup>lle</sup> de Guérin devait reprendre peu à peu confiance dans la destinée, rouvrir son âme aux relations élevées dont avait vécu Maurice, et sentir, en voyant venir à elle les meilleurs amis de celui qu'elle pleurait, combien l'ombre même de ce qu'on a aimé est pleine de douceur. La Providence lui fit connaître d'abord le jeune homme dont nous lui avons entendu dire



dans le chapitre précédent : « Frère et sœur nous serons avec M. d'Aurévilly. » Ainsi le ciel, dans des vues pleines de miséricorde, rendait à son cœur ce dont il était le plus avide : une amitié de frère.

M. Jules d'Aurévilly, esprit distingué et caractère généreux, était cet ami de Maurice dont la simple rencontre au mariage avait porté la sœur à écrire : « Je n'ai fait que l'apercevoir, mais l'âme « reste dans l'âme, » le même qui, par ses lettres déchirantes, la portait à dire encore : « Cet « intime ami me touche comme ferait te voir, » celui enfin avec lequel un indissoluble lien de fraternité devait unir Eugénie. L'âme d'élite de M<sup>lle</sup> de Guérin avait compris, à la lecture des premières lettres de ce jeune homme, qu'il portait au cœur le vice d'une indifférence religieuse avancée. Vivant au sein de Paris, tout imprégné de l'air de son temps, versé dans le monde littéraire, exilé involontaire de la Chênaie, d'Aurévilly avait laissé s'envoler ses habitudes religieuses aux vents contraires de la capitale et au contact dangereux des compagnons de son âge. Il se présentait donc à Eugénie comme une âme égarée qui, par de nobles instincts, demande à rentrer dans le port, comme un cœur las de ses chaînes et qui a besoin d'une main sûre pour

revenir à la vertu. Aussi ce jeune homme, élevant une voix attendrie sur le tombeau de Maurice, manifestant dans son langage qu'il souffrait des mêmes infirmités intellectuelles et morales, lui qui, moins heureux que Guérin, n'avait pas une sœur pour l'arracher à l'abîme, s'imposait-il au zèle de la chrétienne. Celle-ci se dévoua à le sauver.

Le soin avec lequel Eugénie travailla à cette œuvre rappelle la sainte ardeur qu'elle déploya pour le retour religieux de son propre frère. Le désir de la conversion de M. d'Aurévilly lui faisait dire : « Voilà que cette âme m'attriste, que son salut m'inquiète, que je souffrirais le martyre pour lui mériter le ciel. Exaucez, mon Dieu, mes prières, éclairez, attirez, touchez cette âme si bien faite pour vous connaître et vous servir (1). » La sœur est désolée de voir se perdre une nature si privilégiée de Dieu et si digne de ses bénédictions. Elle veut, sans doute, et elle demande « le salut de tous, » mais elle avoue « qu'elle a ses élus et que son cœur pour eux est plein de désirs et de craintes. Elle les aime comme Jésus aimait Jean, le bien-aimé entre tous les

(1) *Journal*.

autres, » et elle veut qu'ils vivent non pour le temps, mais pour l'éternité.

Afin que l'âme du nouveau frère ne se perde pas, Eugénie est aussi vigilante à son égard qu'à l'égard de l'âme de Maurice ; elle entoure d'Auréville de toutes les sollicitudes d'une véritable tendresse maternelle. M<sup>lle</sup> de Guérin rentre dans son rôle, le malheur n'a pas épuisé la force de sa vocation, elle est trop sœur pour ne pas le demeurer toujours, et elle exerce avec son ancien courage le grand apostolat.

Désireuse de rendre sa mission efficace, elle condescend aux désirs du frère de son adoption, et elle s'engage avec indulgence à continuer son Journal, à lui adresser « son tous les jours du Cayla, » comme elle faisait autrefois pour Maurice. « J'allais cesser de le faire, dit-elle, il y « avait trop d'amertume à lui parler dans la « tombe, mais puisque vous êtes là, frère vivant, « et avez plaisir de m'entendre, je continue « ma causerie intime; je rattache à vous ce « qui restait là, tombé, brisé par la mort. « J'écrirai pour vous comme pour lui. Vous « êtes mon frère d'adoption, mon frère de cœur. « Il y a là dedans illusion et réalité, consolation « et tristesse ! Maurice partout. Rien ne me gêne « avec vous. En vérité, pas plus qu'avec Maurice,

« vous m'êtes lui au cœur et à l'intelligence. C'est  
« à ce point de vue que se sent notre intimité. »  
Ainsi la sympathie qu'elle éprouve pour son  
nouvel ami la fait passer à la confiance la plus  
entière ; son cœur se livre comme il se livrait à  
l'âme de Maurice. Dans la jouissance de sembla-  
bles relations, M<sup>lle</sup> de Guérin et M. d'Auréville  
devaient nécessairement sentir l'action médiatrice  
de leur bien-aimé défunt ; le mort du Cayla,  
imposant son souvenir comme un trait d'union,  
ou pour mieux dire comme un anneau d'alliance  
entre leurs deux âmes, voulait les consoler par la  
communication de tout ce qui restait de lui  
dans le cœur de l'une et de l'autre.

Cependant cette amitié fraternelle n'était pas  
exempte de souffrance pour la sœur de Maurice,  
le même mal moral qu'elle avait dû combattre  
chez son frère, persistait chez M. d'Auréville.  
M<sup>lle</sup> de Guérin en observait les symptômes et  
en suivait les phases dans toutes les lettres qui  
lui arrivaient de Paris, et, comme du vivant de  
Maurice, elle s'effrayait et s'affligeait, elle  
priait et pleurait. Le jeune homme, il faut le  
dire, dévoilait avec sincérité ses sentiments les  
plus intimes, faisait lire sa confidente dans cette  
région mystérieuse de l'âme où pénètre seul le  
regard de Dieu. D'Auréville ne se méprenait pas,

il se savait traité en frère pour être ramené à la vertu et à la vérité ; l'âme de la chrétienne affectionnait son âme pour la sauver.

Les impressions d'Eugénie à la suite de ses confidences nous révèlent les difficultés de son œuvre : « J'ai trouvé dans cette lettre, dit-elle, « des choses qui m'ont affligée, j'ai éprouvé de « ces chagrins chrétiens de l'âme pour une pauvre « âme de frère, pour quelqu'un qui dit : Je « ne prie pas. Dieu sait là-dessus ce que je pense, « ce que je souffre. J'ai l'intérêt de la vie future « de ceux que j'aimè tant à cœur que pour le leur « prouver je souffrirais avec joie le martyre. »

La sœur gémit sur l'indifférence d'Auréville et, en apprenant qu'il ne prie pas, elle s'alarme, se décourage et tremble pour son salut. Nous pensons que ce fut alors qu'elle fit entendre ce cri d'angoisse et d'abattement : « Déception d'estime, « d'amour, de croyance, quelle douleur, mon « Dieu ! et qu'il me coûte de tout savoir sur les « hommes ! Oh ! que je voudrais ignorer souvent « le côté mauvais de l'humanité qu'on me montre « à chaque rencontre. Pas de beauté sans laideur, « pas de dévouement, d'affection, de sentiments « élevés qu'avec un lourd contre-poids, pas d'admiration complète qu'on me laisse. Ce malheur « m'est arrivé plus d'une fois déjà, et j'en apprend

« à n'estimer, à n'aimer parfaitement que le par-  
« fait : Dieu ! » La sœur de Maurice sentait,  
comme elle l'a si bien dit, qu'il faut Dieu pour  
ami, quand ce que l'on aime fait souffrir.....

Mais plus le jeune homme paraît échapper à  
son influence religieuse, plus elle s'affectionne à  
son salut : « Je tiens à vous par quelque chose du  
« ciel, par prédestination. Dieu sait pourquoi et  
« dans quel dessein il nous a unis d'amitié. Oh !  
« que je veux votre bonheur à commencer par celui  
« du ciel. Je doute d'y pouvoir grand chose, car je  
« vous crois difficile au bonheur. Et que peut être  
» pour vous une femme mi-sortie de ce monde,  
« mi-morte, qui ne sent plus rien que par le côté  
« religieux (1) ? » Toutefois elle ne s'arrête pas à  
ses doutes, elle poursuit son œuvre avec un zèle  
infatigable, ne désespère pas de voir d'Auréville  
devenir chrétien, compte réussir dans son œuvre  
de rédemption par l'appui de Maurice, et pleine  
de courage, elle s'écrie : « Cher ami, qui sait si  
« Maurice ne se penche pas vers moi maintenant,  
« vers vous, vers ceux qu'il aimait pour les attirer  
« à ce haut rang où il est, pour nous soulever de  
« terre au ciel. N'est-il pas croyable que ceux qui  
« nous devancent dans les splendeurs de la vie

(1) *Journal*.

« nous prennent en pitié et nous envoient par  
« amour quelque attrait vers l'autre monde, quel-  
« que lueur de foi, quelque éclat de lumière qui  
« n'avait pas lui dans l'âme? Si je demeurais près  
« d'un roi et que vous fussiez en prison, assuré-  
« ment je vous enverrais tout ce que je pourrais  
« de la cour (1). »

Enfin, par ses prières, ses conseils, et la céleste entremise de Maurice, Eugénie allait obtenir la délivrance de cette âme et forcer les portes de la prison d'erreur où elle était renfermée. La sœur en a reçu comme un heureux présage dans cette lettre d'Auréville qu'elle intitule : « Lettre  
« de frère et d'ami, toute franche d'affection et  
« d'épanchement. » Elle l'a compris à ces paroles :  
« Je veux que vous ayez le fil de mon âme, je  
« veux que vous puissiez vous dire ma sœur de  
« prédestination autant que d'adoption volontaire  
« et réfléchie. » Il nous est impossible de rendre l'émotion de M<sup>lle</sup> de Guérin à la lecture de ces lignes, elle saisit le fil de l'âme de son ami, et, en le rattachant au fil de son âme, elle en forme un nœud qui ne se brisera jamais. A cette époque, ses vœux les plus chers s'accomplissent, son nouveau frère lui écrit : « Je suis quelquefois

(1) *Journal.*

« religieux par raison. » Et aussitôt, elle s'empare de cet aveu, le souligne de plaisir, et répond :  
« La croyance par le sentiment, vous l'aurez  
« peut-être. C'est un effet de la grâce et on la  
« demande pour vous ; à deux cents lieues de  
« Paris, dans un désert, il est une âme qui de-  
« mande à Dieu le salut d'une âme. »

Dès lors l'accent de la tendresse et de la confiance redouble du côté d'Eugénie : « Je vous ai  
« écrit une longue et bien franche lettre, dit-elle,  
« véritablement comme à lui-même, en parler  
« de ma façon, comme il vient. Je ne saurais pas  
« me changer. Et pourquoi quand on n'a risqué  
« ni de déplaire, ni de se compromettre ? Je vous  
« envoie mes pensées, ma vie en sûreté : con-  
« fiance la plus grande qu'une femme puisse don-  
« ner, qui met bien haut dans son estime celui  
« en qui elle croit. » C'en est fait, la sœur de  
Maurice ne doute plus du retour d'Auréville, le  
touchant abandon avec lequel elle lui parle,  
comme elle parlait autrefois à son frère, mani-  
feste clairement qu'elle croit que celui qui s'avoue  
religieux par raison ne peut tarder à se sentir  
chrétien par le cœur. Et, après avoir établi son  
autorité sur ce jeune homme par la puissance  
de sa tendresse, elle s'érige en juge sévère et  
condamne les oublis et les écarts de sa vie passée.



Afin d'assurer le succès de son apostolat, Eugénie qui redoute les dangers de la vie parisienne pour d'Aurévilly s'efforce de l'en préserver par la pensée de la mort. La sœur fait alors au jeune homme ce récit de la fin de Maurice que nous avons religieusement cité jusque dans les derniers détails et qui lui donne l'idée d'établir un parallèle touchant entre l'amitié de son frère avec d'Aurévilly et l'amitié d'Etienne de la Béotie avec Montaigne. La similitude qui existe dans les termes de ce rapprochement lui inspire ces réflexions : « Que de traits saillants m'ont frappée  
« dans cette vie sitôt faite, dans cette âme s'en  
« allant jeune de ce monde, et si belle, si élevée,  
« si chrétienne, si exquise de douceur et d'amitié.  
« Oh ! vraiment, j'ai trouvé Maurice aux beaux  
« endroits, et lui et vous dans l'étroite union si  
« profonde de ces deux amis. Mais vous manquiez  
« aux derniers moments du vôtre. Que j'ai eu du  
« regret à cela et que la distance vous eût séparés  
« à ses derniers jours. Ne viendrez-vous jamais  
« vous mettre à genoux sur sa tombe ? que je  
« voudrais vous voir prier pour lui ! Ce sont les  
« meilleurs offices que les chrétiens puissent faire  
« les uns pour les autres, disait Etienne de la  
« Béotie mourant à son ami Montaigne. » Ainsi  
à tous les périls et à toutes les séductions qui

menaçaient l'âme du jeune homme, Eugénie opposait pour première sauvegarde son affection de sœur et faisait de la pensée de la mort sa dernière défense !

L'amour fraternel de M<sup>lle</sup> de Guérin et de M. d'Aurévilly surprendra peut-être quelques-uns de nos lecteurs ; ils s'étonneront de voir naître, après la mort de Maurice, une telle intimité. Cette liaison se justifie pourtant d'elle-même quand on connaît le culte de la sœur pour le frère et que l'on entrevoit combien le cœur du jeune homme portait le deuil de son ami. Dans les lettres déchirantes qu'il déposa sur le cercueil fraternel, il y eut tant de regrets et de larmes que M<sup>lle</sup> de Guérin crut à une douleur qui impressionnait si profondément la sienne. Devant cette communauté de sentiments pour Maurice, on s'explique l'alliance de ces deux cœurs. De plus, comment Eugénie ne se serait-elle pas attachée à celui qui travaillait avec le plus généreux zèle à la glorification du nom de son frère ? D'Aurévilly n'avait-il pas recueilli, pour les publier dans le numéro de la *Revue des deux Mondes* du 15 mai 1840, les plus belles pages de Maurice : cette composition magistrale intitulée le *Centaure* et qui devait être le premier titre de Guérin à la célébrité ? La sœur lui devait

une de ses plus grandes joies, quelque chose de la satisfaction d'une mère lorsqu'elle voit un rayon de gloire immortaliser la tombe de son enfant. Et le jeune homme sentit en retour qu'en célébrant la mémoire de Maurice, il avait irrésistiblement gagné le cœur d'Eugénie et qu'il n'avait pu aimer ainsi le frère sans être affectionné de la sœur.

Révétons en peu de mots les impressions de M<sup>lle</sup> de Guérin à l'apparition du *Centaure*. Cette étude sur l'antique, qui mérita le haut patronnage de M<sup>me</sup> Sand et de M. de Sainte-Beuve, posa honorablement Guérin au rang des hommes qui savent fortement penser et dire d'une façon nouvelle. La sœur en fit la lecture avec une maternelle fierté, et elle eut foi de plus en plus dans le génie du frère sur lequel elle avait tant veillé. « Depuis quatre jours, dit-elle, je suis sous  
« l'impression de ce *Centaure*, de ces lettres, de  
« ces révélations si hautes ou si intimes, de ces  
« mots de cœur si profonds et si tristes, de ces  
« pressentiments si malheureusement réalisés  
« d'une fin prochaine. Serait-ce que ces écrits  
« de lui que je ne connaissais pas, renouvellent  
« et accroissent en se montrant le sentiment de  
« sa perte, ou que présentés avec un charme qui  
« en fait ressortir le prix, j'en suis plus touchée

« que ce que j'avais vu sans cela? Quoi qu'il en  
« soit, je goûte une jouissance trempée de larmes,  
« un bonheur à deux goûts, une possession plus  
« pleine, mieux estimée et par cela plus triste  
« que jamais de Maurice. Qu'il est pénétrant dans  
« ces dires du cœur! dans cette douce, délicate  
« et si fine façon de parler douleur. Oh! M<sup>me</sup> Sand  
« a raison de dire que ce sont des mots à en-  
« chasser comme de gros diamants au faite du  
« diadème. » Néanmoins, à l'admiration que lui  
cause le jugement de la femme de notre siècle  
la première en littérature, se mêle le regret de  
voir le caractère de Maurice faussé au point de  
vue religieux.

L'auteur de *Lélia* avait fait de Guérin un  
sceptique, un poète de l'école de Byron, tandis  
que le frère d'Eugénie, en dépit du naturalisme  
qu'on lui attribuait, était toujours demeuré chré-  
tien : « Bénie soit la voix qui le loue, s'écrie  
« la sœur, qui le porte si haut avec tant de res-  
« pect et d'enthousiasme intelligent! Mais cette  
« voix se trompe en un point, elle se trompe  
« quand elle dit que la foi manquait à cette âme.  
« Non, la foi ne lui manquait pas : je le pro-  
« clame et je l'atteste par ce que j'ai vu et entendu,  
« par la prière, par les saintes lectures, par les  
« sacrements, par tous les actes de chrétien, par

« la mort qui dévoile la vie, mort sur un crucifix.  
« J'ai bien envie d'écrire à George Sand, ajoute-  
« t-elle, de lui envoyer quelque chose que j'ai  
« dans l'idée sur Maurice, comme une couronne  
« pour couvrir cette tache qu'elle lui a mise  
« au front. Ce jour irrégulier et païen le dé-  
« figure. » Hélas ! M. de Sainte-Beuve, l'auteur  
des *Lundis*, devait encore mutiler de Guérin au  
point de vue religieux.

Mais, tandis que la sœur tressait de sa main délicate la couronne qui allait rendre au front de Maurice toute sa pureté, couronne dont notre génération contemple et respire les fleurs inaltérables depuis 1855 (1), des voix amies et loyales s'élevaient pour faire briller autour de la tête fraternelle les rayons d'une auréole chrétienne incontestable. Ainsi écrivaient sur de Guérin MM. du Breil de Marzan, Trébutien, le comte de Beaufort, de Lamorvonnais, d'Aurévilly, en attendant que MM. de Villemain, de Cadoudal, de Pontmartin, de Lamartine, Auguste Nicolas fissent resplendir encore la foi du frère dans leurs études sur Eugénie. Il se dégage une si grande force de vérité de tous ces écrits qu'il est démon-

(1) *Reliquie*, par d'Aurévilly et Trébutien.

tré pour tout esprit impartial que les assertions contraires n'étaient point fondées.

La renommée chrétienne de Maurice, qui semblait prendre son essor grâce aux soins dévoués d'Auréville, contribua puissamment à adoucir la tristesse de M<sup>lle</sup> de Guérin. Eugénie entendait avec ravissement le nom de son frère retentir au dehors du Cayla, et elle faisait la première part de sa reconnaissance au jeune homme qui lui apparaissait comme le précurseur de la réputation fraternelle. Mais là, du reste, n'était pas le seul sujet de joie qui relevait le courage de la sœur et la rattachait à l'existence. Dieu lui accordait d'autres consolations du côté de la famille et de l'amitié.

A cette époque, Eranbert, son frère aîné, lui qui devait transmettre et perpétuer, seul maintenant le nom des maîtres du Cayla, se conduisait en vrai chrétien, et Eugénie le voyant à la table sainte, s'écriait : « Encore un frère sauvé. » Caroline, la triste veuve, écrivait de Paris, où elle se dévouait à la direction d'un de ses frères, des lettres pleines de deuil et de fidélité. M. de Guérin, père, avait depuis la mort de Maurice, concentré la source de sa vie dans le cœur de sa fille, et en lui faisant sentir à toute heure qu'il ne vivait que par elle, le vieillard obtenait en

retour qu'elle vécût pour lui. L'amitié, avec ses plus fortes influences, venait aussi soulager l'âme d'Eugénie : à Reyssac, les de Bayne avaient porté le deuil du Cayla, et Louise avait fait couler de douces larmes en montrant à son amie ces simples mots écrits sur un album, à la date du 19 juillet : « Il était leur vie ! » Du fond du Nivernais, la baronne de Maistre imposait silence à ses douleurs pour offrir à M<sup>lle</sup> de Guérin son cœur comme un refuge. Enfin d'Aurévilly, le frère d'adoption, mettait le comble à la satisfaction de la sœur de Maurice en se rapprochant d'esprit et de cœur du Dieu qu'il avait si longtemps délaissé.

A mesure qu'Eugénie devenait moins malheureuse, son regard et son cœur se reprenaient à contempler et à aimer les beautés de la nature. Son ancienne sensibilité semblait n'avoir été paralysée dans le malheur que pour lui rendre le spectacle de la création plus ravissant et plus cher. Comme aux jours heureux de la vie de son frère, la sœur éprouvait un vif plaisir à courir dans la campagne. Son imagination, si riche, loin d'avoir été appauvrie par la tristesse, avait gagné une profondeur de mélancolie qu'elle ne possédait pas avant. Les scènes les plus simples la captivaient, et bien des fois la paix que l'on goûte dans la vie

des champs l'impressionnait jusqu'aux larmes.

Les pages de son journal commençaient alors à s'enluminer de nouveau des plus belles couleurs, et si le ton n'en était pas aussi vif qu'autrefois, il n'en était que plus doux. Ainsi, une visite aux champs, pour les Rogations, au lever du soleil, lui faisait écrire, le 23 mai : « Que c'est joli de  
« parcourir à cette heure-là la campagne ! de se  
« trouver au réveil des fleurs, des oiseaux, de  
« toute une matinée de printemps, et qu'alors la  
« prière est facile ! Qu'elle s'en va doucement dans  
« cet air embaumé, à la vue de si gracieuses et  
« magnifiques œuvres de Dieu ! On est trop heu-  
« reux de revoir un printemps ! Dieu l'a voulu,  
« sans doute, pour nous consoler du paradis ter-  
« restre. Rien ne me donne l'idée de l'Eden  
« comme cette nature renaissante, ondoyante,  
« resplendissante dans la belle fraîcheur de mai. »  
Elle ajoutait un peu plus loin : « Il y a pour  
« moi renaissance hors de la froidure, des brouil-  
« lards, du ciel terne, de toute cette nature  
« mate. Je reverdis comme un brin d'herbe,  
« même moralement. »

Eugénie revenait alors à ces impressions de son adolescence et de sa jeunesse où, à côté de Maurice, elle avait contracté l'habitude, en admirant les merveilles de la création, de trou-



ver ses inspirations et ses délassements dans une promenade ou une belle journée, et les charmes les plus purs de sa vie dans la jouissance des biens que le ciel prodigue aux âmes simples comme un patrimoine inamissible.

---

## CHAPITRE XI

1840 - 1841

Eugénie en relations avec M. de Lamorvonnais. — Réhabilitation chrétienne du frère. — Rappel de la sœur de Maurice par M<sup>me</sup> de Maistre. — Consentement de M. de Guérin à son départ. — Les soins d'Eugénie pour la baronne malade. — On retourne à Paris. — D'Auréville. — M. Quemper. — Caroline et son nouveau deuil. — —Etat désespéré de M<sup>me</sup> de Maistre. — Le Père Lacordaire. — Eugénie se sépare de son amie mourante. — Départ de Caroline pour les Indes.

A toutes les causes de joie qui relevaient l'âme d'Eugénie et qui semblaient se multiplier et grandir au bruit naissant de la renommée de Maurice, il nous faut en ajouter une autre inattendue et qui lui fit un bien inespéré. Les relations d'amitié qui avaient uni le Cayla au Val de l'Arguenon s'étaient brisées à la mort de M<sup>me</sup> de Lamorvonnais. M. Hippolyte, l'époux infortuné, avait laissé son cœur se détacher peu à peu de toutes les affections nouées dans les temps heureux. Croyant les larmes de ses amis impuissantes à adoucir les siennes, il s'était renfermé dans sa douleur comme

en un sanctuaire où il vivait de souvenirs, seul, en présence de Dieu, avec l'âme de celle qu'il devait pleurer toujours. Son unique consolation n'était plus que de laisser couler ses pleurs sur les joues d'une enfant de cinq à six ans, fidèle portrait en miniature de sa pauvre jeune femme. Pour cet homme, pour ce père, le bonheur n'éclairait plus l'avenir, il était tout enseveli dans le passé, et ce n'était qu'en regardant du côté du ciel que l'horizon se nuançait d'espérance. Librement cloîtré par son veuvage dans le désert du Val, au milieu de cette Thébàïde des Grèves, il ne cherchait quelques distractions que dans le monde intellectuel, et il passait les jours et les nuits à épancher son cœur entre son enfant et l'âme de sa compagne envolée. Telles étaient les dispositions de M. de Lamorvonnais à se renfermer dans sa tristesse solitaire qu'il ne lui fallut rien moins que la nouvelle de la mort de Maurice, apportée par un numéro de la *Revue des Deux Mondes*, pour le déterminer, après deux longues années de silence, à rouvrir son âme à la sœur de son ami.

L'impression qu'en éprouva M<sup>lle</sup> de Guérin nous est révélée tout entière par une page de son journal où Eugénie note qu'il lui arrive enfin du Val de l'Arguenon une lettre comme celles d'autrefois et de plus, hélas ! « toute pleine de Maurice mort. »

Tribut touchant qu'elle appelle avec délicatesse : « témoignage du cœur, sorte de résurrection d'un ami sur la tombe d'un ami, » et auquel elle veut répondre avec effusion. Cette démarche lui remet en mémoire tous les titres de M. Hippolyte à sa reconnaissance ; n'a-t-il pas secouru Maurice, ne l'a-t-il pas aimé et, depuis qu'elle est malheureuse, n'est-il pas venu, à l'exemple de d'Aurévilly, lui décerner le doux nom de sœur ? Cette fraternité lointaine, encore survivante, l'impressionne comme tout ce qui lui vient de Maurice et elle la considère comme une relique de son cœur !

De plus, comment Eugénie aurait-elle pu demeurer insensible à l'affection de M. de Lamorvonnais ? Il se présentait à elle avec le culte de son frère et le désir ardent de célébrer sa mémoire. En effet, il offrait à la sœur de publier un article dans la *Revue Catholique*, ce qui devait être pour M<sup>lle</sup> de Guérin le commencement de la réhabilitation de l'âme bien-aimée. La religion de la chrétienne avait, nous le savons, cruellement souffert d'une étude publiée dans la *Revue des deux Mondes*. Eugénie voyait donc avec bonheur M. Hippolyte lui revenir pour rendre à la postérité Maurice sous son vrai jour, pour ajouter à sa figure mutilée son trait le plus noble et le plus beau, et couronner enfin son front de

ce nimbe de religion et de foi dont elle avait fixé elle-même l'impérissable auréole autour de la tête fraternelle !

On ne s'étonnera pas de l'ardeur avec laquelle Eugénie renoua ses anciennes relations ; on sait qu'elle ne donnait son cœur que pour Maurice. Aussi, quand vint M. de Lamorvonnais, désireuse de venger l'outrage fait à la mémoire religieuse de son bien-aimé mort, elle l'accueillit non-seulement en ami mais en frère. Son amitié pour M. de Lamorvonnais égala son amitié pour d'Aurévilly ! S'il y eut une différence dans ces deux affections, c'est que la première brilla d'un rayonnement qui ne subit jamais d'éclipse, tandis que la seconde, éprouvée par le malheur, fut voilée de deuil pendant un certain temps ; la distinction, entre les deux, nous semble symboliquement marquée par le ruban de couleur verte dont M<sup>lle</sup> de Guérin entourait les lettres d'Aurévilly et par le nœud de soie noire qu'elle passait autour de la correspondance de M. Hippolyte.

Eugénie attendait avec impatience la justification de son frère. Son attente était telle qu'elle s'écriait en écrivant au Val : « Quand me sera-t-il « donné d'en jouir ? de lire l'*Université catholique* « et de posséder ces copies que vous vous donnez la peine de faire ? » Elle éprouvait un si

pressant désir de connaître la notice de M. de Lamorvonnais qu'elle allait jusqu'à demander à l'auteur le manuscrit original, s'engageant à le transcrire fidèlement et à le lui renvoyer en toute hâte.

Enfin, aux premiers jours du mois de décembre 1840, la sœur reçoit la chère publication et elle en remercie l'auteur en ces termes « : Je  
« l'aime mieux que tout ce qui a paru jusqu'ici  
« parce que ce travail répond à sa pensée et à ce  
« qui est dû chrétiennement à la mémoire de mon  
« frère. L'art l'avait fait bien beau notre Maurice,  
« mais le côté du ciel lui manquait. M<sup>me</sup> Sand  
« ne pouvait pas aller jusque-là, quelle que soit  
« la hauteur de son intelligence, puisque les ailes  
« de la foi lui manquent. A vous poète et ami  
« chrétien, était réservée cette œuvre, et vous  
« l'avez parfaitement remplie. Vous parlez si  
« bien des choses saintes! » Et comme si ces remerciements ne suffisaient pas, elle ajoute cette nouvelle expression de gratitude et de louange :  
« Je possède et j'ai dans le cœur cette précieuse  
« notice, si belle de couleur, de sentiment et de  
« vérité. Grâce à vous, notre Maurice est là  
« dans sa vie de poésie et de foi, dans l'auréole  
« céleste qui lui convient et qui lui manquait  
« jusqu'ici; quelque haut que l'on eût porté son  
« talent, il ne l'était pas jusqu'au ciel, sa belle

« place. Louange à vous qui, comme un ange ami,  
« l'avez élevé sur vos ailes aux yeux de ceux qui  
« ne voyaient pas qu'il pût monter plus haut.  
« Que Dieu vous bénisse, je lui remets le soin de  
« ma reconnaissance, que ni mon âme, ni rien  
« ne peut vous témoigner assez. Vous avez cité  
« de charmantes choses dans la notice, d'un par-  
« fum céleste. »

C'était le moment où le monde littéraire commençait à parler de de Guérin. M<sup>me</sup> Sand qui avait salué la première le talent de Maurice, Amédée Rénée dans ses *Heures de poésie*, de Lamorvonnais dans sa *Notice*, Chopin dans ses *Études*, d'Aurévilly dans *Reliquiæ* préludaient au concert de louanges qui allait éclater à l'honneur du frère d'Eugénie. De plus, M. Quemper recueillait avec l'approbation de la famille les diverses compositions de l'auteur du *Centaure*, et M. Trébutien travaillait à grouper les matériaux du monument littéraire qu'il devait, avec un goût si exquis, élever jusqu'au faite et auquel il travailla, selon la belle comparaison de Sainte-Beuve, « comme un moine fervent du moyen âge l'eût fait à l'écriture et à l'enluminure d'un saint missel, trésor de son abbaye. » Hélas, la sœur ne devait pas voir cette dernière phase de la renommée de Maurice, la plus somptueuse moisson de

gloire ne devait croître qu'après sa mort, ce n'était que du haut des cieux qu'Eugénie devait assister à l'apothéose terrestre de son frère. Néanmoins M<sup>lle</sup> de Guérin était heureuse, ses vœux les plus chers étaient remplis, dans le mouvement d'admiration et de faveur publiques qui se produisait autour du nom bien-aimé, la note fausse d'irréligion et d'incroyance n'avait plus de place.

Mais, tandis que l'âme de la sœur se sentait soulagée dans ses plus cruelles tristesses, une lettre de M<sup>me</sup> la baronne de Maistre vint arracher Eugénie au Cayla. A l'appel de son amie malade, M<sup>lle</sup> de Guérin partit pour le Nivernais. Ce fut avec une peine bien vive qu'elle quitta sa famille et surtout son père souffrant et âgé. Tout ce qu'il y eut d'amer dans ce départ nous est attesté par les mots si solennellement émus que M. de Guérin place comme post-scriptum à la fin de la lettre de sa fille et qui contiennent le consentement paternel à ce voyage : « Après tout ce  
« que vient de vous dire mon ange, mon Eugé-  
« nie, mon second moi-même et bien plus encore,  
« que vous dirai-je madame? Je vous dirai que  
« je vous aime vous et les vôtres et qu'en preuve  
« de mon affection, je consens, quand cela se  
« pourra, à vous laisser venir Eugénie, sans la-  
« quelle je suis bien peu de chose, quelque sou-



« tien que je trouve auprès de sa sœur et d'Eranbert. » Ce langage nous dit toute la violence que dut se faire le vieillard pour laisser s'éloigner de lui son enfant privilégiée; on sent combien le père souffrait lorsqu'il signa, en y apposant le sceau de sa tendresse, la permission du départ.

Seule, peu de jours après, Eugénie entreprit cette longue et triste route, où elle passait quelques années avant avec Maurice, et si elle osa regarder devant elle sur le douloureux chemin, c'est qu'elle était soutenue par la pensée de faire du bien à son amie et de contribuer à la glorification de la mémoire fraternelle. « Ce cher Maurice, écrivait-elle alors, tout m'amène à lui et ce voyage même s'y rapporte. Mystérieuse et sainte mission que j'accomplis en sa mémoire avec douleur et amour. » Elle raconte qu'elle confie en partant des papiers intimes à la garde de son père et qu'elle en emporte d'autres, inséparables reliques.

Le 4 décembre 1840, M<sup>lle</sup> de Guérin arriva à Nevers et trouva son amie dans un état alarmant. Comme une sœur de charité, elle s'établit à son chevet et se voua tout entière à ses soins. On peut voir dans le Journal avec quelle tendresse elle s'efforça de soulager la malade, ayant recours à tout ce que son esprit lui ins-

pirait de plus rassurant et son cœur de plus tendre. Pour relever et distraire cette nature que le mal avait repliée si violemment sur elle-même, elle usait de mille ressources, tantôt elle laissait couler de ses lèvres la grâce et l'atticisme de la plus aimable conversation, tantôt elle mettait dans les caresses de son regard et de sa main toutes les tendresses de son amitié.

Enfin, après trois mois, durant lesquels l'influence heureuse de M<sup>lle</sup> de Guérin se fit sentir à chaque heure, la malade secoua sa longue prostration et sembla reprendre goût à la vie. On se décida alors à partir pour Paris et la baronne effectua ce voyage, sans trop de fatigue, en compagnie de son bon ange. Mais là encore sa santé allait inspirer de nouvelles frayeurs et, au lendemain de son arrivée, l'état de M<sup>me</sup> de Maistre s'aggravait. Eugénie écrivait le 20 février, de son poste de garde malade, à M. de Lamorvonnais : « Mon amie est de plus en plus souffrante. Vous « dire ce que je fais à Paris? Hélas! rien que de « rester dans la chambre de ma pauvre malade, « triste et douce vie qui laisse tant à penser et « à souffrir. »

Aux heures de calme, la sœur travaille pour Maurice rassemblant et disposant, à côté de ce lit qui lui en rappelle un autre, les matériaux

de la publication qu'elle a tant à cœur. Elle voit de temps en temps d'Aurévilly, l'ami qui est pour elle le « frère vivant de celui de la tombe » et le collaborateur de l'œuvre qu'elle prépare à la gloire de Maurice; ils forment ensemble, avec les écrits de leur mort bien-aimé, ce reliquaire réservé aux parents et aux amis, qui ne parut qu'en 1855 sous le titre de *Reliquiae*.

A cette époque, M<sup>lle</sup> de Guérin entrait encore en relations avec M. Quemper, autre ami de son frère, celui qui avait protégé ses débuts, au sortir de la Chênaie, et qui, en reconnaissance, avait été choisi pour être le dépositaire du *Cahier-Vert*.

Durant son séjour à Paris, la sœur de Maurice eut le bonheur de voir quelquefois Caroline. La veuve n'était sortie du Cayla que sur l'ordre du devoir; ses deux jeunes frères n'avaient qu'elle au monde et le dévouement d'Eugénie pour Maurice lui marquait ce qu'elle devait faire pour eux. Fixée à Paris, afin de veiller comme une mère sur la conduite de l'aîné, jeune homme de dix-huit ans, Caroline avait eu la douleur de perdre ce frère peu de temps après son arrivée. Ainsi le malheur qui suivait partout la jeune femme semblait lui démontrer la vanité des affections d'ici-bas; à vingt-deux ans, elle portait sur son front pâli le double deuil de la mort d'un frère et de la

mort d'un époux. Abîmée dans des douleurs dont aucune joie terrestre ne pouvait dissiper les voiles, Caroline vivait retirée, ne voyant personne, ne se consolant qu'en Dieu, prête à reprendre à travers ses larmes le chemin de sa patrie lointaine pour aller se consacrer encore aux soins de son autre frère, petit orphelin qui l'attendait. Ce fut dans ces tristes circonstances que M<sup>lle</sup> de Guérin revit sa pauvre belle-sœur ; elle comprit que ses douleurs étaient de beaucoup supérieures aux siennes, et elle bénit Dieu d'avoir doté l'âme de Caroline de vertus plus grandes que tous ses malheurs.

Eugénie écrivait à son père sur le nouveau deuil de sa belle-sœur : « Cette perte replonge  
« Caroline dans une noire affliction dont, au  
« reste, elle n'est jamais sortie depuis le grand  
« malheur ! mais elle se désole et se console avec  
« Dieu. Je ne connais pas de piété plus profonde  
« et plus vive. Eh ! qu'elle a bien choisi de pren-  
« dre pour son partage cette religion qui a sou-  
« tenu les martyrs, pauvre âme si déchirée ! C'est  
« une sainte, cette jeune femme, dans toute sa  
« vie. A vingt-deux ans, si charmante, être  
« morte au monde, n'aller de sa maison qu'à  
« l'église et seule dans Paris, c'est d'un rare  
« exemple. » Eugénie, dans son admiration et sa

tendresse à l'égard de Caroline, s'appliqua à remplir auprès d'elle le rôle de consolatrice dont elle avait espéré ressentir les douceurs; elle aimait celle qui avait été l'épouse de son frère d'une affection profonde, elle l'aimait pour elle et pour Maurice, au nom de leurs plus chers souvenirs et de leurs plus vives souffrances. Les deux sœurs se voyaient souvent; on nous a dit que dans leurs rencontres elles parlaient peu, pleuraient beaucoup, et que lorsqu'elles s'embrassaient, l'une et l'autre croyait embrasser une part de Maurice. Eugénie aimait à répéter ces paroles de son pauvre frère : « Caroline est douce, bonne et pleine « d'excellentes qualités, elle mérite toute mon « affection et elle la possède. »

La maladie de M<sup>me</sup> de Maistre suivait son cours, lutte terrible entre la vie et la mort qui n'était interrompue que par quelques rares moments de repos. Parfois les deux amies se berçaient d'un doux espoir, formaient de joyeux projets, mais sous l'atteinte soudaine du mal, le soir ou le lendemain, elles devaient renoncer aux rêves heureux du matin ou de la veille. La santé de la baronne faiblissait de jour en jour, et la malade, condamnée à ne plus sortir, ne put bientôt même supporter les promenades en voiture et au pas qu'elle faisait de temps en temps jusqu'au bois de

Boulogne avec Eugénie. C'en était fait, à chaque heure son état empirait cruellement et l'amitié et la famille durent se préparer à sa fin prochaine.

Ce fut alors que M<sup>lle</sup> de Guérin vit, auprès de son amie, le Père Lacordaire ; l'illustre dominicain venait apporter les consolations de son ministère à l'âme de la chrétienne. En présence du religieux le plus éloquent et le plus doux de notre âge, Eugénie fut vivement frappée ; « Avec « quel intérêt je l'ai vu ce jeune saint, écrivait-elle, un instant lié à Maurice à la Chênaie ! « mais c'est mieux que de le voir, j'ai entendu « sa parole sainte et consolante. » Au nom de de Guérin, la sœur raconte que le Père Lacordaire se ressouvint de ce jeune homme plein d'espérances dont il avait entendu parler chez M. de Lamennais, et ce souvenir du grand homme et du saint toucha si profondément Eugénie qu'elle ne put retenir ses larmes.

Cependant M. de Guérin attendait impatiemment le retour de sa fille absente depuis plus de huit mois. Eugénie dut donc se résoudre à quitter sa chère malade et à lui dire le dernier adieu. On croyait, au Cayla, voir arriver sous peu Caroline avec Eugénie ; mais son plus jeune frère, à qui la veuve devait servir de mère la rappe-

lait aux Indes et M<sup>lle</sup> de Guérin annonçait ainsi ce sacrifice à sa famille : « La saison avancée  
« empêche Caroline de me suivre et de venir  
« prier sur la tombe de son cher Maurice. Elle  
« m'a chargée de ce soin pieux. Je ne sais si  
« nous la reverrons jamais. Calcutta est bien loin  
« de la France. La revoir serait pour moi une des  
« plus douces jouissances qui me restent sur la  
« terre, mais il n'en faut avoir d'autres que de  
« tout sacrifier à Dieu. » Les pressentiments  
d'Eugénie ne la trompaient pas, les deux sœurs  
ne devaient plus se revoir. Unies longtemps par  
le même amour et la même douleur, elles souffrirent d'abord beaucoup de leur séparation, car elles avaient appris à se vénérer et à s'aimer ; mais, hélas ! leurs douces relations se brisèrent le jour où Caroline, pour des motifs que nous ne connaissons pas et qui durent être bien impérieux, consentit à ne plus porter le deuil de Maurice.

---

## CHAPITRE XII

1841 — 1848

Eugénie dans sa famille après huit mois d'absence. — Elle reprend son ancienne vie. — Louise. — Mariage d'Eranbert. — Naissance d'une petite fille. — Place de l'enfant au foyer du Cayla. — Le grand père auprès du berceau. — Affaiblissement de la santé de M<sup>lle</sup> de Guérin. — Une saison à Cauterets en 1846. — Persistance du mal. — Agonie de deux années. — Mort de la sœur de Maurice. — Son tombeau à côté de celui de son frère.

Aux vœux de toute sa famille, M<sup>lle</sup> de Guérin rentrait enfin au Cayla; partie aux premiers jours de décembre 1840, elle arrivait à la fin d'août 1841. En embrassant son père, elle sentit que le vieillard avait beaucoup souffert de son absence, et elle éprouva comme un remords d'avoir involontairement infligé une si longue épreuve à l'amour paternel. Eranbert et Marie l'entouraient de caresses et la pressaient de questions, comme elle faisait elle-même autrefois aux heureux retours de Maurice.

A ce moment, la campagne était resplendis-



sante ainsi qu'aux plus beaux jours. Des matinales et des soirées délicieuses permettaient à Eugénie de reprendre ses visites journalières à l'église et au cimetière d'Andillac, et lorsqu'aux heures les plus chaudes, assise auprès de son père, elle causait en famille, durant les intervalles de la conversation, elle goûtait « un calme « infiniment rustique à écouter le bruit des fléaux « tombant sur l'aire. » Mais si la sœur retrouvait les jouissances pures du passé, combien plus se sentait-elle heureuse le matin alors qu'au pied de l'autel et du mausolée elle répandait son cœur dans l'amour de Dieu et le souvenir de son frère ! Ah ! l'église d'Andillac, dans ses modestes proportions et le recueillement de ses silences, lui paraissait mille fois préférable au riche et somptueux Saint-Roch, son église favorite de Paris, et l'humble pierre sous laquelle reposait Maurice, cette sépulture dans le modeste cimetière d'un pauvre village, lui parlait plus éloquemment que les caveaux de Saint-Denis et les fastueux monuments du Père-Lachaise.

De retour dans son pays, Eugénie ne tarda pas à revoir Louise, sa chère amie de Reyssac. Elle ne l'avait pas oubliée durant sa longue absence ; sa fidélité à l'égard de M<sup>lle</sup> de Bayne est attestée à maints endroits de sa correspondance. Durant

les huit mois de son éloignement, ce fut la personne en dehors de sa famille avec laquelle M<sup>lle</sup> de Guérin s'entretint le plus. Mais, hélas ! cette amitié, la plus ancienne de toutes, allait être traversée par l'épreuve ; la sœur de Maurice et Louise étaient sur le point de se séparer pour toujours. M<sup>lle</sup> de Bayne, mariée à M. de Tonnac, partait pour l'Algérie, où son époux, maître de vastes possessions, dirigeait une propriété qui faisait l'honneur de la colonie naissante. En se séparant de sa plus chère compagne, Eugénie se sentit assaillie de tristes pressentiments ; moins de quatre années après, elle devait pleurer la mort de la jeune femme. Louise fut foudroyée à la veille d'un voyage qu'elle se disposait à faire en France et qu'elle avait déjà annoncé à sa famille et à son amie.

Cependant si l'intérieur du Cayla, quoique M<sup>lle</sup> de Guérin y eût apporté le bonheur, était toujours voilé de tristesse, il faut dire qu'avec les années les souvenirs de deuil semblaient affaiblir moins péniblement ses hôtes et que le jour vint où la famille parla naturellement, en pensant à l'avenir, du mariage d'Eranbert. Eugénie, qui aimait beaucoup les siens, comprit que cet événement comblerait tous les vœux, et elle parvint à en faire une de ses joies.

Eranbert se maria avec M<sup>lle</sup> Anaïs Boudet, jeune fille appartenant à une des plus honorables familles de Gaillac, et dont la mère, née de Tonnac, était parente avec le mari de Louise de Bayne. Le mariage eut lieu au mois de mars 1842, et M<sup>lle</sup> de Guérin l'annonça avec une vive satisfaction à toutes ses amies. Ses lettres prouvent qu'elle sympathisait beaucoup avec sa nouvelle belle-sœur et que vivre à ses côtés, au Cayla, c'était vivre dans la félicité, et, pour me servir de son langage, « dans la douce paix des Vallombreuses. » Quelquefois, pourtant, la vue de cette union si prospère produisait sur son cœur une joie qui n'était pas exempte de tristesse : elle lui rappelait l'alliance éphémère de cet autre frère qu'elle avait tant aimé, et le bonheur des jeunes époux lui faisait regretter que Maurice et Caroline n'eussent pas reçu de Dieu les mêmes bénédictions. Il est facile de saisir ses sentiments dans ce passage d'une de ses lettres à M. de Lamorvonnais : « J'espère être bientôt garde-ber-  
« ceau, ma douce belle-sœur m'annonce ce bon-  
« heur. Hélas ! je me l'étais promis beaucoup plus  
« tôt d'un autre mariage qui promettait tant aussi  
« pour mon cœur et qui ne lui a laissé que des  
« larmes. Depuis ce temps, le monde, la vie sont  
« changés pour moi, et quoi que ce soit qui me

« vienne d'heureux me porte cette empreinte  
« triste. Ma famille est toujours un foyer d'affec-  
« tions, mais son vif aliment lui manque pour  
« moi. »

Néanmoins, dans le vide de cœur que lui cause toujours la perte de Maurice, elle est sensible au bonheur que le couple fraternel vivant fait rayonner autour de lui. Et quand, au mois d'août 1843, le vieux manoir, depuis longtemps si sombre, tressaille d'allégresse, son cœur laisse échapper ce cri de félicité : « C'est à côté d'un  
« berceau où dort un ange aux yeux bleus que je  
« vous écris, c'est vous dire que je suis tante. Ce  
« bonheur que vous connaissez je ne me serais  
« pas figurée qu'il fût si doux et qu'il y eût tant  
« de joie au cœur pour un si petit être naissant.  
« Celui-ci, il est vrai, était vivement désiré de  
« toute la famille, et nous ne cessons de bénir  
« Dieu de cette grâce l'un pour l'autre. Puisse  
« notre chère enfant vivre et grandir et ressem-  
« bler à sa mère dans ses qualités charmantes.  
« Depuis quelques jours, je ne vis que dans  
« l'avenir et dans ma petite Marie. Nous l'avons  
« appelée de ce nom de céleste augure et j'en  
« espère infiniment. »

Le bonheur qui lui avait été si longtemps infidèle venait enfin, sous la figure d'un enfant,

prendre place auprès d'elle, il s'asseyait au foyer du Cayla pour en combler les vides et, d'une de ses caresses, il tirait du fond de l'âme d'Eugénie cette parole qui définit sur la terre une douce part de l'humaine félicité : « Je ne vis que dans l'avenir ! » Ainsi, elle qui, depuis la mort de son frère, n'avait vécu que de son passé détruit, elle qui dans l'excès de sa douleur était comme les vieillards déshéritée d'espérance, tout à coup, au premier contact du bonheur, elle sent ranimer sa vie et, dans la maison qu'hier encore elle trouvait déserte et froide, semblable à cette femme de la Grèce qui avait enseveli les os du juste sous la pierre de son foyer, elle s'écriait en pensant à l'héritage de foi, de vertu et d'honneur légué par Maurice au nouveau né du Cayla : « la cendre  
« de l'homme de bien est une bénédiction ! » C'est que, malgré toutes les calamités qui nous frappent dans cette vallée de larmes, à un certain moment, Dieu veut que le bonheur nous visite, il lui permet, d'après le Père Lacordaire, « de choisir une  
« heure et de nous la donner. Un jour ou l'autre  
« il frappe à notre porte, il s'assied au foyer  
« désert ou rempli, et d'un de ses regards jeté  
« sur notre cœur il en tire cette larme unique  
« où nous lisons ce qu'il est. » Nous ne nous étonnons donc pas de voir Eugénie tressaillir à

l'apparition du bonheur si longtemps absent ; elle attribua le bienfait de sa venue à la bénédiction de Dieu et à l'amour de Maurice et, sous l'empire de l'hôte mystérieux, son âme, sans oublier le passé, se mit à jouir du présent et à se confier à l'avenir.

Jusqu'à l'heure de sa mort, M<sup>lle</sup> de Guérin devait vivre dans la paix dont le ciel se plaît à entourer la fin terrestre des âmes qui ont beaucoup souffert pour les autres. A mesure que les dernières années s'approchaient, le rayonnement de sa félicité saisissait de plus en plus son entourage ; Eugénie devait passer de sa famille à Dieu comme une sainte qui a eu dès ici-bas un avant-goût du ciel. Désormais l'existence de la sœur de Maurice se partagera entre les soins de l'enfant qui vient de naître et le culte du frère mort ; son cœur palpitait jusqu'au dernier battement entre ces deux pôles, allant et revenant de l'un à l'autre avec le même amour.

La force du sentiment nouveau éprouvé par Eugénie se trouve révélée dans cette parole du *Journal* : « Toute naissance porte joie. » Or, si son âme s'attendrissait devant tout ce qui naît et commence, on s'explique son saisissement devant le berceau dont le ciel la faisait gardienne. Le cœur humain ne peut être insensible à ces émo-

tions. Lorsque l'enfant vient prendre place a foyer, il s'y installe et comme un hôte impatientement attendu et comme le signe de la bénédiction divine sous sa forme la plus aimable. Né d'une affection qui le précède et qui l'annonce, il entre dans la famille, s'il est chrétien, au titre le plus doux et le plus sacré. Le père et la mère contemplent en lui la plus fidèle image d'eux-mêmes; l'aïeul le bénit comme le rejeton de sa race et l'espoir de sa postérité, et l'ange que l'Eglise lui donne pour frère le garde comme le plus précieux trésor confié à son amour. L'enfant est un chef-d'œuvre créé simultanément par tout ce qu'il y a de plus tendre et de plus fort au cœur de Dieu et au cœur de l'homme. Regardé du côté de la terre, il apparaît entre les époux comme le nœud indestructible des serments du passé, des promesses du présent et des espérances de l'avenir; regardé du côté du ciel, il apparaît entre les images du Christ et de la Vierge suspendues à son berceau et les fêtes de son baptême comme le fils adoptif de Dieu lui-même. L'âme religieuse de M<sup>lle</sup> de Guérin comprenait les grâces touchantes qui entourent les commencements de l'homme ici-bas et, en présence de l'enfant, objet de ces beautés dans sa famille, elle goûtait la douceur des vieux souvenirs dans les félicités du présent. Pour

Eugénie, l'enfant qui venait de naître au Cayla était le premier sourire du ciel tombé visiblement sur cette demeure depuis le coup de foudre qui avait frappé Maurice.

Auprès de ce berceau, elle voyait son père à elle revivre et rajeunir malgré ses cheveux blancs et, à l'aspect de ce vieillard berçant si amoureusement sa petite fille, elle ne pouvait s'empêcher de pleurer de joie et de tendresse. Cette tête de patriarche penchée sur cette tête si jeune, cette vie sur le déclin et cette vie à son aurore impressionnaient Eugénie par leur contraste, elle admirait ces deux beautés si différentes l'une de l'autre, et comme elle surprenait parfois le vieillard attendri essuyant une larme tombée de ses yeux sur les joues de l'enfant bien-aimée, elle sentait alors monter à son cœur, à la vue de cette scène, les impressions que l'âme d'un saint a traduites dans ces magnifiques paroles : « Après le regard de Dieu sur le monde, « rien n'est plus beau que le regard du vieillard « sur l'enfant. »

Mais tandis que M<sup>lle</sup> de Guérin se réjouissait d'un événement qui comblait les vœux de toute sa famille, sa santé toujours frêle ne s'améliorait pas. De la fin de 1843, époque de la naissance de sa petite nièce, jusqu'en juillet 1846, époque



où Eugénie dut aller aux eaux de Caunterets, ses forces physiques affaiblies inspirèrent des craintes sérieuses. Ceux qui ne la voyaient qu'en passant ne s'apercevaient guère de l'affaiblissement de sa santé. Même au sein de la famille, son père était le seul à ne pas se faire illusion, il savait que sa fille portait au cœur le germe du mal qui avait consumé Maurice et il tremblait en la voyant chaque jour pâlir et s'affaïsser davantage. M<sup>lle</sup> de Guérin était, en effet, prise de cette toux sèche et stridente qui annonce chez les phthisiques l'approche des périodes redoutables.

Eugénie ne se doutait pas encore de la gravité de son état, elle vivait au printemps de 1846 comme elle avait toujours vécu : se levant de bonne heure pour aller entendre la sainte Messe à Andillac et visiter la tombe bien-aimée. Rentrée au château, elle lisait, écrivait, se promenait, amusait la petite enfant et partageait en un mot les soins et les occupations de ses deux sœurs. Plus que par le passé, la prière prenait une bonne partie de ses journées, elle s'enfermait dans sa chambre et, là, « dans son cénacle et sa petite église, » je me sers de ses propres expressions, elle méditait, devant le crucifix et l'image de sainte Thérèse, les pages sublimes de Bossuet et de Fénelon sur la mort et sur l'éternité. Ainsi

s'écoulait sa vie, toujours fidèle à ses habitudes de piété et de travail, semblable à une eau tranquille et profonde qui n'est jamais sortie du lit qu'elle s'est creusé. Ses désirs d'une renommée chrétienne pour Maurice la préoccupaient encore, elle en poursuivait toujours la réalisation et, depuis surtout que le ciel avait donné un nouveau membre à sa famille, elle recherchait cette gloire avec une plus vive ardeur, la désirait non-seulement comme une couronne méritée par le génie fraternel, mais aussi comme un rajeunissement pour l'antique blason du Cayla et un héritage d'honneur pour ses neveux !

Sur les ordres de son père, Eugénie dont la santé faiblissait toujours en dépit du calme qu'elle goûtait au Cayla, dut partir, au commencement de juillet 1846, pour Cauterets. M. de Guérin espérait que les eaux dont il avait entendu si souvent vanter l'efficacité merveilleuse opéreraient une guérison qu'on ne jugeait pas encore impossible. La malade fit ce voyage avec plaisir, elle a noté ses impressions dans des lettres adressées à son père et qui se trouvent à la fin de sa correspondance. Il nous semble entrevoir M<sup>lle</sup> de Guérin, en compagnie de quelques-unes de ses amies de Gaillac, au moment où elle sort de Tarbes et où elle s'engage sur la belle route des Pyrénées qui par

Lourdes, Argelès, Pierrefitte conduit à Cauterets. Comme elle admire les magnificences du pays qu'elle traverse : « J'ai joui grandement  
« pendant cette route commencée à Tarbes parmi  
« les vignes et les fleurs et continuée dans les  
« flancs de roches pyramidales et sur un torrent  
« qui vous bondit sous les yeux. La route est  
« taillée à pic sur ce Gave fabuleux et elle eût  
« fait honneur aux Romains ; c'est admirable de  
« hardiesse (1). » Et à la vue des majestueuses  
montagnes qu'elle gravit, elle ajoute : « Ces Py-  
« rénées sont infiniment plus belles à voir que  
« Paris, qui cependant est bien beau. Mais il y  
« a la différence des œuvres de l'homme à l'œu-  
« vre de Dieu. Cette inexprimable architecture  
« de monts et de vallées sans mesure donne une  
« impression bien vive de la puissance divine.  
« Si du Cayla on pouvait nous voir emportés sur  
« ce chemin aux aigles, on serait bien surpris et  
« papa qui craint de me voir monter sur un âne  
« me crierait de m'arrêter. Mais le moyen ! Et  
« puis, il faut bien arriver à ces eaux merveil-  
« leuses où vous m'avez envoyée avec tant d'em-  
« pressement ; puissé-je y trouver la santé. (2). »

(1) Lettres d'Eugénie à son père.

(2) *Ibid.*

Cauterets, ce simple village, situé au cœur des montagnes, aujourd'hui l'une des stations thermales les plus renommées de l'Europe, plut à M<sup>lle</sup> de Guérin par sa fraîcheur, sa coquetterie et son animation. Elle le dépeint à son père de ces deux mots : « Grand comme Rabastens et d'une « élégance parisienne pendant toute la saison « des eaux. » Avec les compagnes, ses compatriotes, elle s'installa dans une maison située près des thermes du Grand-César et de l'église, voulant être à portée de la piscine naturelle et de la source des Miracles. La matinée était partagée entre les soins du corps et de l'âme. Dans la soirée, Eugénie allait se promener au Parc, lieu charmant qui est le rendez-vous habituel des baigneurs, et où elle se trouvait bien, parce que ce joli endroit était « près de chez elle, « bien boisé, coupé d'allées avec des chaises « pour s'asseoir, peuplé de beau monde. » Elle aimait aussi à monter en suivant le Gave, le chemin de la Rallièrre; quelquefois même elle poussait un peu plus loin et arrivait à cet endroit où la vallée se ferme tout à coup et où l'on se trouve en face de deux défilés étroits dont l'un, celui de droite, célèbre par ses sites, conduit aux Cascades, au Pont d'Espagne, au lac de Gaube, aux glaciers, tandis que l'autre, celui de gauche, d'un

accès encore plus difficile, mène à travers une gorge sauvage aux ruines de la vieille abbaye de de Saint-Savain.

La malade se trouvait bien des eaux, ses forces semblaient revenir; les médecins commençaient à lui permettre les courses à travers les torrents, les bois et les monts, et néanmoins ni les soins de sa santé, ni les charmes de cette nature si pittoresque ne purent l'empêcher de souffrir de l'éloignement de la terre natale et de sa famille. Aussi, après deux mois d'absence, aux premiers jours de septembre, la fille, la sœur, la tante avait hâte de se réunir aux siens et de retrouver tous les objets de sa tendresse. Eugénie se promettait cette fois de ne plus les quitter, elle se trompait étrangement, la mort allait lui imposer la grande séparation.

Hélas! ce retour fut la dernière des joies de M<sup>lle</sup> de Guérin, à la suite de la félicité que son cœur ressentit en revoyant sa famille, elle qui avait été si longtemps déshabituée de bonheur, elle s'affaissa comme écrasée. Dès lors elle entra dans la période de ces journées qui touchent aux dernières et qui revêtent quelque chose de la mélancolie et de la solennité de la mort qu'elles annoncent. Ce n'était ni la tristesse qui soupire et se plaint, ni la douleur qui pleure et crie,

c'était le calme et la paix de l'âme chrétienne parvenue à ces heures suprêmes où le regard se détache lentement des figures aimées et se fixe dans les profondeurs de l'éternel et du divin. Elle était souvent pensive et recueillie comme si elle eût entendu l'ange intérieur. Indépendamment toutefois de cette absorption surnaturelle, même aux portes du tombeau, la fille existait pour le père, Eugénie aimait l'auteur de ses jours d'une tendresse incessamment grandissante.

Depuis son retour, on voyait que ses forces diminuaient et commençaient à la trahir. L'hiver fut mauvais, la toux loin de céder aux remèdes devenait de plus en plus opiniâtre. On espérait encore autour d'elle que la santé reviendrait avec les beaux jours et qu'elle pourrait, accompagnée de quelqu'un des siens, aller passer une nouvelle saison aux Pyrénées. Mais toutes les espérances, tous les désirs, toutes les prières devaient être tristement déçus, sa faiblesse qui sembla céder un moment à l'influence du soleil et du printemps s'aggrava tout à coup, les chaleurs de l'été l'épuisèrent, et elle tomba dans un tel accablement que sur la fin de l'automne, on craignit pour elle le malheureux sort de Maurice.

L'hiver de 1847 à 1848 se passa dans des

anxiétés continuelles. Atteinte du mal de son pauvre frère, Eugénie rappelait aux hôtes désolés du Cayla le jeune malade dont ils pleuraient la mort depuis neuf ans. Ceux qui avaient vu Maurice et qui voyaient la sœur, croyaient en effet assister encore à la première scène de douleur. Ces yeux caves et ardents, ce front pâli, ces joues brûlantes, ces lèvres contractées, c'était bien là Maurice avec tous les symptômes de son agonie et de sa mort. C'était la même existence dévorée dans son fruit, mais empruntant à la délicatesse de la femme et à la sainteté de la chrétienne le caractère d'une immolation plus saisissante et plus pure, c'était enfin les mêmes souffrances, le même sacrifice, le même amour, la même foi : Maurice et Eugénie se retrouvant en un même point suprême, entre les souffrances de la terre et les espérances du ciel ! La sœur reproduisait alors en effet, d'après ce qu'on nous a dit, la physionomie mourante du frère, le mort semblait être ressuscité pour apparaître une dernière fois dans les traits de celle qui avait toujours été son miroir le plus fidèle. Ainsi, aux portes du trépas, Eugénie reflétait les rayons de l'astre dont elle avait toujours vécu.

Le printemps de 1848 n'apporta pas à la malade de soulagement ; on avait au Cayla perdu toute

espérance. En vain, le cœur d'Eugénie battait-il encore, on sentait avec désolation que c'était le dernier élan de la vie sous l'effort suprême de son amour. Sa tendresse avait pris les expressions caressantes particulières aux mourants, elle regardait son père triste, souffrant et vieilli, d'un œil qui lui souriait à travers des larmes. Son frère et ses sœurs recevaient, en retour de leurs soins, les marques d'une affection de plus en plus tendre, et lorsqu'on lui présentait la petite Marie, les grâces charmantes de cette enfant causaient à Eugénie un saisissement indicible, et elle la couvrait de caresses, de larmes et de bénédictions.

Avril et mai s'écoulèrent; le mal persistait toujours et l'état de la malade s'aggravait à chaque heure. On arriva péniblement au mois de juin, l'on touchait au terme. Eugénie se sentait à la veille de la mort et elle se préparait sans crainte au dernier départ. A l'approche du messager divin, la mourante ne s'effraya point, souffrante d'une agonie de deux années, elle attendait le libérateur suprême avec courage; ainsi les âmes les plus calmes comme les plus orageuses proclament le besoin d'un même port. Impatiente d'immortalité, elle avait lu dans Bossuet : qu'aussitôt qu'on cesse pour nous de compter les heures et de



mesurer la vie par les jours, sortis des figures qui passent et des ombres qui disparaissent, nous arrivons au règne de la vérité où nous sommes affranchis de la loi des changements (4). Et elle soupirait avec ardeur vers la patrie de la vision et de la stabilité et désirait d'en voir ouvrir les portes.

« Je crois bien qu'elle vit venir la mort, a dit « sa sœur dans *Reliquiæ*, mais elle n'en parlait « pas; elle aurait craint de nous faire mal. Cependant un jour il lui échappa de me dire : Vous « ne m'aurez pas pour longtemps avec vous. » — La servante de Jésus-Christ s'embaumait de la douceur et de la piété de son maître, quand il adressait presque le même adieu à ceux qui l'avaient suivi et aimé sur la terre.

Sous le coup des dernières crises, le jour où elle reçut le saint Viatique, elle dit encore à sa sœur : « Prends cette clef et brûle tous les papiers « que tu trouveras. Tout n'est que vanité, ajouta- « t-elle, sans doute elle pensait à la gloire de « son frère et elle l'avait sacrifiée. Oui elle avait « raison : tout est vanité, même la gloire (2). »

Sa foi religieuse toujours si vive se manifesta

(1) Bossuet, *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*.

(2) *Reliquiæ*.

avec une force nouvelle à ses derniers moments ; on en respirait comme le parfum autour de son lit. Ses paroles, ses regards, ses soupirs étaient l'expression d'un amour divin sans bornes. C'était la chrétienne telle que la révèle le Journal, c'était la sainte telle que la forme l'Évangile !

Enfin Eugénie succomba à la douleur le 16 juin 1848, elle rendit le dernier soupir dans les bras de sa famille désolée. Sa mort rappelle la mort du 19 juillet, le même mal avait frappé la sœur et le frère comme la même gloire devait les couronner.....

Devant cette brièveté de la vie de M<sup>lle</sup> de Guérin, notre âme est envahie par la tristesse. Elle a donc déjà fini sa carrière en ce monde, celle que nous ne pouvions nous lasser d'admirer comme le modèle accompli de la sœur chrétienne. En la voyant disparaître avec ses vertus, nous supplions Dieu de la faire revivre dans les jeunes filles de notre société française si dépourvue de grands exemples, et, au moment de nous séparer d'elle, nous éprouvons le besoin de la saluer encore d'un regard. « Tout enfant, elle avait sur le front tant de divine lumière, qu'on l'appelait la petite madone. Jeune fille, elle chantait à

(1) *Béatrix, ou la Madone de l'art*, par Legouvé.

« l'Église les psaumes sacrés avec une voix angé-  
« lique, la voix de son âme. A dix-sept ans, elle  
« se prit d'enthousiasme pour la poésie, récita les  
« beaux vers comme elle chantait les psaumes.....  
« Austère et même mystique, jamais elle n'a ou-  
« blié les pieuses pratiques de son enfance (1). »  
O Eugénie ! ô la plus parfaite des sœurs ! c'est  
par ces simples et touchantes paroles que celui  
qui vient d'écrire sur vos mérites, vous adresse  
son dernier adieu !

Fin admirablement édifiante que celle de M<sup>lle</sup> de  
Guérin et qui doit être comparée, dans les ombres  
du dix-neuvième siècle, à la mort des femmes les  
plus illustres des siècles chrétiens. La tombe d'Eugénie fut creusée à côté de la tombe de Maurice ;  
il était juste que la sœur se trouvât placée près  
du frère. Elle avait désiré si ardemment reposer  
sous la même pierre et à l'ombre de la même  
croix !

Pour nous qui avons osé, tout indigne que  
nous en étions, célébrer la puissance de l'amour  
fraternel dans un de ses plus beaux types, nous  
espérons, quoique nous n'ayons compté pour cette  
œuvre que sur la parole émue de notre cœur,  
nous espérons avoir montré quelque chose des

(1) *Béatrix, ou la Madone de l'Art*, par Legouvé.

prodiges de grâce et de vertu opérés dans notre temps par l'entremise d'une sœur véritablement chrétienne. Pussions-nous par ce faible portrait de M<sup>lle</sup> de Guérin avoir déterminé les jeunes filles qui ont des frères à se vouer à leur salut. Ah! si, grâce à notre désir, nous avions ramené aux traditions méconnues de la foi domestique une seule âme égarée par les faux prophètes du jour, cela suffirait à notre gloire, car c'est là notre unique ambition.

Lorsque les jeunes filles contemporaines qui doivent veiller sur des frères suivront les traces sacrées de la sœur de Maurice, elles auront triomphé des séductions qui les arrachent si tristement, hélas! à la sainteté de leur rôle; à cette heure seulement, elles seront utiles à la cause de la Famille, de la Patrie, de l'Eglise, de l'Humanité; elles seront dignes de leur vocation, mériteront les bénédictions du ciel, et on pourra dire d'elles qu'elles auront entendu Dieu par la voix d'Eugénie.

Nous terminons en déposant, ici, un souvenir, recueilli sur le tombeau du frère et de la sœur. Le jour où nous fîmes notre pèlerinage au Cayla, nous rencontrâmes à la porte de l'église d'Andillac une vieille mendiante. Cette pauvre villageoise qui nous avait vu prier sur les tombes des

de Guérin, nous parla avec une admiration sincère de M<sup>lle</sup> Eugénie qu'elle avait connue, et nous raconta avec un accent de foi qui nous impressionne encore : que, le soir de sa mort, des pâtres attardés sur les collines du Cayla avaient aperçu une étoile passer du château vers le cimetière, et qu'on avait dit dans la contrée que la sœur venait enfin de se réunir au frère pour le conduire au ciel!

---

# TABLE

---

Lettre à Monseigneur Lyonnet, archevêque d'Alby.

INTRODUCTION..... 7

CHAPITRE I. — 1805-1821. — Aspect du Cayla. — Origine et Noblesse de la famille de Guérin. — Naissance d'Eugénie. — Vues de la Providence sur cette enfant. — Ses premières années. — Naissance de Maurice. — Affection de la sœur pour le frère. — Première communion d'Eugénie. — Mort de M<sup>me</sup> de Guérin. — Liens qui rattachent la jeune fille à l'existence. — Ses soins pour Maurice. — Sa tendresse pour son père. — La force de son esprit chrétien..... 43

CHAPITRE II. — 1821-1825. — Maurice. — Sa frêle organisation. — Conformité de goût entre le frère et la sœur. — Leurs premiers essais littéraires. — Maurice au Séminaire de Toulouse. — Sa bonne conduite et ses succès. — Premières lettres. — Consolations d'Eugénie. — Travaux domestiques. — Visites de charité. — Les Dimanches et les Fêtes. — Retour du frère aux vacances. — Son penchant pour l'état ecclésiastique. — Son départ pour Paris..... 71

CHAPITRE III. — 1825-1830. — Qualités de M<sup>lle</sup> de Guérin. — Sa modestie. — Son peu de goût pour le monde. — Sa distinction. — Son penchant à la tristesse. — Eugénie,

la joie de sa famille et l'admiration de la contrée. — Maurice à Stanislas. — Correspondance fraternelle. — Les consolations de la sœur dans les pratiques chrétiennes. — Retour de Maurice après cinq ans d'absence. — Nouvelle vie commune. — L'aventure du coup de fusil. — Confiance du frère. — Déception de la sœur. — Maurice renonce à l'état ecclésiastique. — Il est surnommé le jeune *saint*. . . . . 103

CHAPITRE IV. — 1830-1832. — Le frère repart pour Paris. — Evénements politiques de l'époque. — Son opinion. — Ses études littéraires. — Il confie à sa sœur son peu de goût pour le droit. — Sa vie sérieuse. — Les félicitations que lui adresse Eugénie. — Les vacances de 1831. — L'intimité de leur bonheur. — Une visite à Reyssac. — Dernière année de droit. — Maurice commence à écrire dans les journaux. — Les difficultés de M. de Lamennais dans l'avenir. — Vacances de 1832. — Départ du frère pour la Chênaie. — Adieux. . . . . 130

CHAPITRE V. — 1832-1833. — M. de Lamennais. — L'opinion publique sur sa retraite. — Entrée de Maurice à la Chênaie. — Ses impressions. — Lettres à Eugénie. — Le bonheur de la sœur. — Amis et maîtres. — Nouvelles études. — Etendue de leur programme. — La piété du frère. — Sa profession religieuse. — Orgueil et révolte du maître. — Dispersion des disciples. — Passage de Maurice à Ploërmel. — Ses regrets pour M. de Lamennais. — La chute. . . . . 149

CHAPITRE VI. — 1833-1835. — Commencement des doutes d'Eugénie. — Maurice sous l'empire de M. de Lamennais. — Supplications de la sœur pour l'égaré. — Résistances du frère. — Ses plaintes en faveur du maître coupable. — Premiers pas vers la vérité. — La compassion de M<sup>lle</sup> de Guérin pour M. de Lamennais. — Maurice au val de l'Arguenon. — Douceurs de cette hospitalité. — Regrets et adieux. — Un mot sur le *Cahier vert* et sur le *Journal* de la sœur. . . . . 172

CHAPITRE VII. — 1835-1837. — Maurice à Paris. — Tourments de la sœur. — Difficultés du frère. — Angoisses persévérantes d'Eugénie. — Bonnes nouvelles. — Elle touche l'égaré par ses prières et ses larmes. — La dernière force dont elle se sert. — Le souvenir de M<sup>lle</sup> de Bayne. — Eugénie confidente. — But élevé qu'elle se propose. — Demande en mariage. — Espérances déçues. .... 206

CHAPITRE VIII. — 1837-1838. — M<sup>lle</sup> de Gervain. — Nouveau projet. — Maurice malade retourne au Cayla. — Visite de Caroline. — Etat meilleur du frère. — Soins et tristesse d'Eugénie. — Il repart pour Paris. — Revers survenus dans la fortune des de Gervain. — Mort de Monsieur de Bayne. — L'ange consolateur de Louise. — Eugénie se rend à Paris pour le mariage de Maurice. — Sa célébration à l'Abbaye-aux-Bois. — Joies et sentiments de la sœur. .... 206

CHAPITRE IX. — 1838-1839. — Visite d'Eugénie à la baronne de Maistre. — Charms des nouvelles relations. — Séjour aux Coques. — Retour à Paris. — Mauvais état du frère. — Second voyage dans le Nivernais. — Rechute de Maurice. — Départ pour le Cayla. — Eugénie rejoint le malade à Tours. — Lettre au prince de Hohenlohe. — Difficultés du voyage. — Les onze derniers jours racontés par la sœur. — Agonie. — Mort. — Funérailles. — Désolation de la famille. — Regrets des amis. — Le tombeau d'Andillac. .... 226

CHAPITRE X. — 1839-1840. — Eugénie sans Maurice. — Ses désirs. — Sa consolation. — Pensée du cloître. — Cris de tristesse et de résignation. — Tout est changé pour elle. — Elle hésite à reprendre son Journal. — D'Auréville. — L'apostolat fraternel recommence. — J'écrirai pour vous comme pour lui. — Le souvenir de Maurice est leur trait d'union. — Il ne prie pas. — Découragement. — Il est religieux par raison. — Confiance



dans sa conversion. — Pensée de la mort. — Justification de cette amitié fraternelle. — Le *Centaure*. — Joie et tristesse d'Eugénie. — Le véritable Maurice. — Elle ressent les douceurs de la vie passée..... 259

CHAPITRE XI. — 1840-1841. — Eugénie en relations avec M. de Lamorvonnais. — Réhabilitation chrétienne du frère. — Rappel de la sœur de Maurice par M<sup>me</sup> de Maistre. — Consentement de M. de Guérin à son départ. — Les soins d'Eugénie pour la baronne malade. — On retourne à Paris. — D'Auréville. — M. Quemper. — Caroline et son nouveau deuil. — Etat désespéré de M<sup>me</sup> de Maistre. — Le Père Lacordaire. — Eugénie se sépare de son amie mourante. — Départ de Caroline pour les Indes ..... 287

CHAPITRE XII. — 1841-1848. — Eugénie dans sa famille après huit mois d'absence. — Elle reprend son ancienne vie. — Louise. — Mariage d'Erambert. — Naissance d'une petite fille. — Place de l'enfant au foyer du Cayla. — Le grand père auprès du berceau. — Affaiblissement de la santé de M<sup>lle</sup> de Guérin. — Une saison à Cauterets en 1846. — Persistance du mal. — Agonie de deux années. — Mort de la sœur de Maurice. — Son tombeau à côté de celui de son frère..... 301

62633077



